

Analyse des interactions :
questions sur la pratique

**Synthèse présentée en vue de l'obtention de
l'habilitation à diriger des recherches**

Véronique Traverso

Université Lumière Lyon 2, Sciences du Langage

2003

Habilitation soutenue devant un jury composé de :
**Jacques Brès (Montpellier III), Werner Kallmeyer IDS, Mannheim), Catherine
Kerbrat-Orecchioni (Lyon 2), Christian Plantin (CNRS), Floréal Sanagustin
(IFPO, Damas), Rober Vion (Aix-en-Provence)**

TABLE DES MATIERES

<u>PREAMBULE</u>	<u>4</u>
<u>LE CHAMP ET L'OBJET</u>	<u>7</u>
<u>1. TERRAINS ET CORPUS : QUELQUES CADRAGES METHODOLOGIQUES</u>	<u>8</u>
1.1. ANALYSE D'INTERACTIONS AVEC OU SANS TERRAIN	8
1.1.1. ANALYSE D'INTERACTIONS SANS TERRAIN	8
1.1.2. DES TERRAINS ET QUELQUES PARADOXES	9
1.1.2.1. L'observé non étudiable	10
1.1.2.2. Les cadrages de l'observation-collecte : coupes, strates et tranches	11
1.1.2.3. Membre distancié, non-membre éclairé	13
1.1.2.4. Terrains privés, terrains minés : une mise en garde récurrente	15
1.1.2.5. Avoir participé	16
1.2. AU BUREAU	18
1.2.1. LA <i>OVERHEARER'S VERSION</i>	19
1.2.2. LA TRANSCRIPTION	19
1.2.2.1. L'orthographe	20
1.2.2.2. La stabilité	22
1.1.2.3. Les phénomènes suprasegmentaux	23
<u>2. LE CHAMP : PERSPECTIVES THEORIQUES</u>	<u>25</u>
2.1. L'ENTITE D'ANALYSE	25
2.1.1. LA SITUATION	26
2.1.2. L'INTERACTION	26
2.1.3. LES PHENOMENES LANGAGIERS, LA LANGUE	27
2.2. DIFFERENTS MODES D'APPREHENSION DES CORPUS	27
2.2.1. L'OBSERVATION-BALAYAGE	27
2.2.2. LES ENTREES <i>TOP-DOWN</i> OU <i>DOWN-TOP</i>	28
2.3. TEXTE OU ACTIVITE	32
<u>ACTES, ACTIVITES, ACTIONS, THEMES ET OBJETS</u>	<u>35</u>
<u>1. CHOIX DE LA PERSPECTIVE : ACTE OU THEME ?</u>	<u>37</u>
<u>2. ACTES, ACTIONS, ACTIVITES</u>	<u>40</u>
2.1. ACTION VERBALE, ACTION NON VERBALE	40
2.2. QUELQUES OBSERVATIONS SUR DES SITUATIONS DONT L'ACTION MATERIELLE EST CONSTITUTIVE	41
2.3. ACTIONS VERBALES	45
2.3.1. QUELS ACTES ? ESSAI DE FORMULATION PRATIQUE DE LA QUESTION	46
2.3.2. LES ACTIVITES	48
2.3.3. ESSAI DE REPRISE D'UNE ANALYSE	50
<u>3. DEVELOPPEMENTS, GLISSEMENTS ET LIGNES THEMATIQUES</u>	<u>53</u>
3.1. LES CATEGORIES DESCRIPTIVES	53

3.2. LA VARIATION SELON LES TYPES D'INTERACTION	54
3.2.1. CHEZ LE MARCHAND DE CHAUSSURES	55
3.2.2. LA REUNION DE RECHERCHE	57
3.2.3. LA CONVERSATION	60
3.3. BILAN ET AUTRES QUESTIONS	62
<u>DU COTE DES PARTICIPANTS</u>	65
<u>1. GENERALISATION / PARTICULARISATION, DES RESSOURCES POUR L'INTERACTION</u>	67
1.1. LES ROUTINES	67
1.2. LES THEMES SURS	68
1.3. LES ENONCES GENERALISANTS	68
<u>2. PARLER DE SOI</u>	69
2.1. IMAGES DU PARTICIPANT DANS UNE SITUATION DE PERSUASION	69
2.2. LES EMOTIONS ET LA CONFIDENCE CONVERSATIONNELLE	70
<u>3. DIVERGENCES, DESACCORD, MESENTENTE</u>	72
3.1. MALENTENDUS, QUIETUDE ET INQUIETUDE INTERPRETATIVES	72
3.2. DIVERGENCES ET DESACCORDS	74
<u>4. LES QUESTIONS ET LEUR PARTICIPANT</u>	76
<u>4. EN GUISE DE DERNIERS MOTS</u>	80
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	85

Préambule

J'ai rencontré pour la première fois l'interaction comme objet d'études lorsqu'étudiante en psychologie, je suivais le cours d'étho-écologie des interactions quotidiennes de Jacques Cosnier, où je fus à la fois fascinée, et terrorisée il faut bien le dire, par la présentation des travaux de Goffman et du *breaching* de l'ethnométhodologie. J'ai recroisé l'interaction dans certains cours de Jean-Claude Sagne au département de psychologie. Dans mes études de linguistique, je l'abordai une première fois indirectement avec mon mémoire de maîtrise de linguistique consacré aux dialogues d'*India Song* de Marguerite Duras. Je la rencontrai enfin "définitivement" dans les cours du DEA de Sciences du Langage (1986), à l'Université Lumière-Lyon 2, avec les enseignements de Catherine Kerbrat-Orecchioni et de Pierre Bange.

Dans mon mémoire de DEA¹ puis dans ma thèse², j'optai clairement pour l'analyse d'interactions authentiques, mais paradoxalement, tout en découvrant avec passion ce champ de recherche, ce qui me décida en partie à ce choix plutôt qu'à celui du dialogue littéraire fut la représentation des échanges conversationnels soumis au mouvement tournant de la valse dans la scène du bal d'*India Song*, ainsi que celle qui se dessine dans un extrait de *L'arrêt de mort* de Maurice Blanchot que j'ai toujours essayé de "caser" dans mes travaux sans jamais en trouver l'opportunité. J'en profite aujourd'hui :

« Au moment du bombardement de Paris, comme nous nous trouvions dans la rue, il fallut s'abriter dans le métro. Ces cérémonies alors manquaient de sérieux. Et N. trouvait agréable n'importe quelle raison de faire défaut à son travail. Nous étions donc l'un et l'autre sur les marches au milieu d'une énorme foule, cette foule pressante et pesante qui est tantôt d'une immobilité de terre, tantôt s'écroule comme un torrent. Depuis quelque temps, je lui parlais dans sa langue maternelle, que je trouvais d'autant plus émouvante, que j'en connaissais moins les mots. Pour elle, elle ne la parlait pour ainsi dire jamais, du moins avec moi, et cependant, si je commençais à ânonner, à lier ensemble des termes maladroits, à former des locutions impossibles, elle les écoutait avec une sorte de gaieté, de jeunesse, et à son tour elle me répondait en français, mais un français différent du sien, plus enfantin et plus bavard, comme si sa parole fût devenue irresponsable, à la suite de la mienne, employant une langue inconnue. Et il est vrai que, moi aussi, je me sentais irresponsable dans cet autre langage, si ignoré de moi ; et ce que je n'aurais jamais dit, ni pensé, ni même tu à partir de mots véritables, ce balbutiement, irréel, d'expressions à peu près inventées, et dont le sens se jouait à mille lieues de ma tête, me l'extorquait, m'invitait à le faire entendre, me donnait à l'exprimer, une petite ivresse qui n'avait plus conscience de ses limites et allait hardiment au-delà de ce qu'il fallait. »³

La présentation qui suit tente de synthétiser deux parcours effectués depuis 1993, date de soutenance de mon doctorat, qui constitue leur point de départ commun. L'un de ces parcours a été orienté par l'encadrement des travaux d'étudiants sur l'interaction que j'ai pu suivre dès mon entrée au GRIC grâce à Catherine Kerbrat-Orecchioni, l'autre s'est effectué au fil de mes propres recherches, intégrées ou non dans les programmes collectifs du GRIC. Ces deux parcours menés en parallèle ne

¹ . *L'entrée en conversation*, 1987, Université Lumière Lyon 2.

² . *La conversation familiale. Les interactions verbales dans les visites*, sous la direction de C. Kerbrat-Orecchioni, 1993, Université Lumière Lyon 2.

³ . Maurice Blanchot, *L'arrêt de mort*, Paris : Gallimard (L'imaginaire), p. 99.

sont pas totalement convergents. Si l'un et l'autre m'ont permis de diversifier et de moduler ma vision de l'interaction, de ce qu'on peut y faire, y voir, y rechercher, et en ce sens là ont largement enrichi la vision qui était la mienne au moment de la rédaction de ma thèse, ils l'ont fait de façons très différentes.

L'encadrement de travaux d'étudiants m'a amenée en premier lieu à m'intéresser à des types d'interactions vers lesquels je n'aurais peut-être pas orienté mon attention (par exemple, parmi les interactions médiatiques, les jeux radiophoniques et télévisés, ou alors certaines formes fictionnelles telles que les romans-photos). D'autre part, c'est aussi en encadrant des étudiants dans leurs recherches que j'ai mesuré à quel point la démarche même de l'analyse des interactions était complexe et requerrait de vigilance quant à la manière de se positionner à chacune de ses étapes constitutives : les hypothèses et le choix du terrain, l'entrée sur le terrain et la collecte des données, la transcription des interactions enregistrées, l'entrée dans le corpus et l'invention des questions de recherche, le choix des méthodologies.

Mes propres recherches, quant à elles, m'ont conduite à parcourir certaines des pistes qui se dessinaient dans ma thèse (travaux sur les polylogues et sur la notion de négociation par exemple) ou qui faisaient partie du projet de recherche présenté à mon entrée au CNRS (les émotions, l'interaction en arabe). D'autres travaux sont le résultat du hasard des rencontres et des collaborations qui m'ont conduite à travailler sur certains types de données (par exemple le corpus *Notaires* avec Sylvie Bruxelles, les entretiens socio-linguistiques de l'Université de Laval, grâce à Guylaine Martel, les consultations thérapeutiques avec des migrants grâce à Michèle Grosjean), et sur certains phénomènes (par exemple les "petits mots" avec Sylvie Bruxelles, les énoncés généralisants avec Marianne Doury, les malentendus grâce à Marty Laforest).

Ce n'est pas un (hypothétique) aboutissement de ces deux parcours que je tenterai d'exposer dans les pages qui suivent, mais plutôt le paysage de l'interaction et les pistes possibles de recherche et de réflexion qu'ils m'ont offerts, avec sans doute la tentation de m'arrêter plus volontiers sur les zones indistinctes, enchevêtrées et incertaines, les brumes et les brouillards croisés en chemin. Pour néanmoins baliser le chemin, le texte se fonde sur une de mes contributions au *Projet de Référence pour le français – conseil de l'Europe*, pour lequel j'ai été chargée de confectionner une grille d'analyse des discours oraux interactifs. Cette "commande" a coïncidé avec le moment où je commençai à réfléchir sérieusement à rédiger cette habilitation à diriger des recherches. La synthèse que je présente s'est en quelque sorte construite en écho à ce document (premier document du recueil d'articles ci-joint), sous forme de développements sur différents aspects de cette grille⁴.

Mon travail sur l'interaction en arabe constitue un texte séparé.

⁴ . Je remercie Marianne Doury pour sa précieuse relecture de ces deux textes.

La "grille d'analyse des discours oraux interactifs" présentée dans le recueil d'articles constitue une synthèse d'un type un peu particulier. J'ai visé, en la rédigeant, une certaine exhaustivité quant aux questions de recherche possibles, ce qui m'a par exemple conduite à intégrer tant l'aspect oral que l'interaction (même si je n'ai jamais moi-même fait de recherches sur le discours oral au sens de "langue parlée"). Plus que d'une synthèse de recherches, il s'agit d'une présentation des pistes extrêmement variées qu'il est possible de suivre pour aborder l'interaction. Globalement, ces pistes émanent de trois perspectives de recherche différentes : l'analyse pragmatique des interactions ; l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique et l'analyse énonciative des discours⁵. Si la présentation se cantonnait dans une de ces trois perspectives, certaines pistes seraient reformulées, certaines subdivisions n'existeraient pas, etc. Le caractère paradoxal de la rédaction d'une grille ne s'arrête pas là. C'est aussi une entreprise qui entre en contradiction avec les principes de certains des champs d'analyse présentés, qui se fondent sur l'observation de ce qui se passe "dans les corpus" à travers une analyse "conduite par les données". De ce point de vue, proposer une grille suppose presque de se situer d'emblée dans certaines perspectives d'analyse et hors d'autres, ou alors équivaut à risquer l'exercice périlleux d'intégrer dans une grille des approches qui en rejettent l'idée, de les engrillager contre leur gré (avec les risques de déformation, inexactitude, approximation, qui s'ensuivent). Enfin et surtout, une grille doit être "carrée", ou fermée si l'on préfère, et laisse donc peu de place aux dilemmes et paradoxes, aux hésitations et incertitudes. La rédaction de celle-ci a représenté un exercice après lequel il ne me reste aucun doute sur les moments délicats, les passages de contorsion, les points d'achoppement — que j'avais, de la même manière, rencontrés dans la rédaction du 128 [29] et des articles du dictionnaire de l'analyse de discours [43] —, les zones de brumes et de brouillards qui sont abordées dans ce qui suit.

Le champ et l'objet reprend les questions des terrains et des corpus, des données et des observables, et celle de l'objet d'analyse. Par rapport à la grille, cette partie croise la question de la situation de communication [§ 1.2], développe et reprend la question des artefacts pour l'analyse d'interactions dans d'autres perspectives [§ 3]. Ce développement poursuit aussi des discussions que nous avons eues à propos des corpus au sein du GRIC. **Champs** reprend les questions de "grammaire de l'interaction" [§ 4.2] et de "structuration des actions dans l'interaction" [§ 4.3].

Actes, activités, actions, thèmes et objets développe les questions relatives aux manières d'aborder l'action dans l'interaction [§ 4.2, 4.3], et reprend aussi les problèmes posés par l'étude de l'interaction sur le plan de son développement thématique [§ 4.4].

Attitudes, émotion, construction des images croise les cadrages externes [§ 1.2.2, 2.2.2], les différents cadrages resserrés qui se focalisent sur la subjectivité et la relation interpersonnelle [§ 4.5, 4.7, 4.9].

On pourrait aussi formuler ces trois zones sous d'autres appellations : Questions de méthodologies ; Quels contenus ? ; À la poursuite du participant.

⁵ . Ces appellations sont discutables, je pense néanmoins qu'elles sont assez parlantes.

⁶ . Les renvois à mes publications sont, dans la suite du texte, réalisés par le numéro de publication en italiques encadré. Les chiffres en gras renvoient aux articles réunis dans la sélection de travaux.

Le champ et l'objet

1. Terrains et corpus : quelques cadrages méthodologiques

L'analyse des interactions relève, pour une part, des disciplines de terrain, plus précisément, dans le domaine qui est le mien, de la linguistique de terrain. Mais il me semble aussi important de défendre l'idée que l'analyse des interactions peut se pratiquer sans faire de terrain. En fait, entre ces deux versions — l'analyse d'interaction de bureau et l'analyse d'interaction de terrain — bien des intermédiaires sont possibles. Dans mon propre parcours, j'ai eu l'occasion de déambuler sur des versants plus ou moins ethnographiques de ce champ.

1.1. Analyse d'interactions avec ou sans terrain

1.1.1. Analyse d'interactions sans terrain

Il est possible d'analyser des interactions sans avoir soi-même passé du temps dans la situation ni collecté les données. Dans de nombreux articles d'analyse conversationnelle d'ailleurs, les terrains ne sont pas présentés, pas plus que les modes de collectes, ni parfois même les quelques indications qui permettraient de savoir à quel type de situation on a affaire : les analyses sont conduites sur "de l'interaction". Sans même parler des travaux sur les interactions médiatiques (radiophoniques ou télévisuelles), qui se fondent sur des corpus dont la constitution ne requiert pas la réalisation d'un terrain au sens fort du terme, de nombreux types de travaux peuvent être conduits sur des corpus d'interactions ordinaires non collectés par l'analyste.

Les études sur la langue parlée en interaction, l'étude d'une forme ou d'un phénomène linguistique donné ou encore d'une procédure n'exigent pas que le chercheur ait lui-même fait l'ensemble des terrains concernés [24, 25]. Cette pratique facilite, voire rend possible, la réalisation d'études dans une perspective de comparaisons interculturelles. C'est là une des spécificités du programme "Commerces et service" du GRIC que nous avons encadré avec Catherine Kerbrat-Orecchioni, construit sur l'idée que la collection des corpus enregistrés dans la situation de commerce en France facilite tout autant l'étude de certains phénomènes sur une grande quantité de données, que les comparaisons interculturelles, dans lesquelles le corpus français sert de point de référence pour la constitution du corpus en langue étrangère [22].

La faisabilité d'analyses dans ces conditions exige le respect de règles strictes quant à la documentation des corpus mis à disposition, à toutes les étapes de leur mise en forme : collecte, stockage, transcription. Par ailleurs, comme les très nombreuses réflexions menées depuis quelques années sur le stockage des données en sont témoins, il convient dans cette perspective, pour un chercheur qui travaille sur un corpus "tout fait", d'avoir accès aux transcriptions ainsi qu'aux enregistrements. C'est aussi dans cette perspective que se développe le programme "Corpus" au GRIC, et qu'a fonctionné le groupe GRICOR (2000-2001) menant une réflexion sur la faisabilité d'une banque de corpus du français parlé en interactions [*projet présenté dans 29*].

Pour en finir avec l'analyse d'interaction sans terrain, et bien qu'il s'agisse d'une perspective très différente, on peut aussi rappeler le fait que les outils de l'analyse des interactions sont utilisables pour étudier des types de productions autres que les

interactions ordinaires en face-à-face ou à distance : les textes de fictions, dialogues romanesques ou théâtraux, dialogues de films (voir Kerbrat-Orecchioni 1997). Si je n'ai jamais réellement travaillé dans cette perspective (mon seul essai étant le chapitre du 128, consacré à la comparaison de la confiance ordinaire et de la confiance romanesque, 2), j'ai eu l'occasion de suivre les travaux d'étudiants dirigés par Catherine Kerbrat-Orecchioni, consacrés à ce type d'études.

L'analyse des interactions n'est pas nécessairement d'inspiration ethnographique, et "faire un terrain" n'est pas une condition *sine qua non* à sa pratique.

1.1.2. Des terrains et quelques paradoxes

Les versants plus ethnographiques de l'analyse des interactions intègrent le terrain comme une étape constitutive de la recherche. Et les problèmes rencontrés par les interactionnistes à ce stade sont tout à fait équivalents à ceux des ethnographes. Comme le remarque Laplantine :

« De même qu'avoir effectué vous-même une cure analytique ne garantit pas que vous puissiez devenir un jour psychanalyste, de même des séjours prolongés passés au contact d'une société que vous cherchez à comprendre ne fera pas de vous, ipso facto, un ethnologue [...] » (1996 : 14)

Ainsi, l'encadrement des étudiants est une bonne expérience du fait qu'avoir réalisé un terrain ne garantit en rien que de la "bonne analyse d'interaction" sera faite.

Mondada (1998) souligne à juste titre que l'étape du terrain est peu décrite ou explicitée dans les publications linguistiques. Pour l'aborder, je présenterai quelques-uns des paradoxes auxquels elle confronte le chercheur, en supplément du paradoxe labovien de l'observateur :

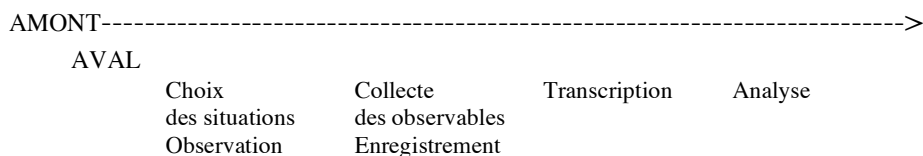
« The aim of the linguistic research in the community must be to find out how people talk when they are not being systematically observed ; yet we can only obtain this data by systematic observation » (1971 : 181)

Si j'aborde ces questions en termes de "paradoxes" plutôt que de "problèmes", ce n'est pas tant pour sous-entendre qu'elles sont sans solution (certaines solutions sont proposées et réduisent effectivement l'acuité du problème auquel elles s'adressent), que pour exprimer le fait que se trouver sur un terrain et faire de l'observation-collecte est une position paradoxale en elle-même à bien des égards, et que, s'il convient bien sûr de résoudre les problèmes et de minimiser les biais découlant de ces paradoxes, il convient surtout d'avoir conscience de leur existence. Je rejoins la position exprimée par Mondada, à propos de paradoxe de l'observateur :

« [...] les énoncés méthodologiques semblent souvent avoir la fonction primordiale de "remédier à l'indexicalité", pourtant constitutive de ces pratiques. Ainsi en est-il d'un problème fondamental que posent ces dispositifs, le "paradoxe de l'observateur", que l'on tente de résoudre en minimisant les effets de l'observateur sur les données par des sophistications techniques, au lieu d'en reconnaître la présence nécessaire et d'en tenir compte au même titre que les autres acteurs sociaux présents sur la scène du terrain. De façon plus générale, les difficultés qui se posent lors de l'enquête sont catégorisées en termes de "biais", qu'on tente d'éliminer techniquement, au lieu de se demander s'ils ne sont pas des éléments constitutifs de la situation, et donc inéliminables. » (1998 : 41)

Je dirai que même s'ils sont techniquement éliminables, il n'est pas souhaitable qu'ils le soient méthodologiquement.

La réalisation du terrain s'inscrit dans une série d'étapes qui va de la préparation, "l'avant terrain", à l'analyse et à sa publication, "l'après terrain" [*polycopié réalisé pour le séminaire de maîtrise sur l'interaction, repris dans 4I*] :



Ces étapes interdépendantes se réalisent en des lieux différents : faire un terrain consiste en quelque sorte à collecter des données dans un lieu puis à les *emporter* dans un autre pour les analyser, selon l'expression mise par Evans-Pritchard dans la bouche de "l'indigène qui sait parfaitement comment saboter une enquête" : « [...] Quel est le nom de ton lignage ? — Tu veux savoir le nom de mon lignage ? — Oui. — Que feras-tu si je te le dis ? L'emporteras-tu dans ton pays ? » (cité dans Leclerc, 1979 :126)⁷.

Certains de ces paradoxes sont liés au terrain lui-même, d'autres s'attachent à ce qui se passe au cours du voyage du bureau au terrain (l'entrée sur le terrain) ou du terrain au bureau (l'exploitation des données).

1.1.2.1. L'observé non étudiable

Commençons par dire que toutes sortes de situations sont inétudiables à l'initiative propre d'un chercheur. Elles ne peuvent l'être que "sur commande" pour différentes raisons d'accessibilité, pour des raisons institutionnelles, éthiques, déontologiques ou juridiques.

Même dans des situations où ne se posent pas ces problèmes, l'observé n'est pourtant pas toujours étudiable, ni même collectable, enregistrable et transportable du terrain au bureau. Nous retrouvons ici, mais pour d'autres raisons, le point de vue de Barthes et Berthet : « [...] in vivo, la conversation est "inregistrable", "intranscriptible" (inutile de mettre des micros sous les fauteuils), le corpus inconstituable [...] » (1979 : 5). Cette impossibilité est parfois due à la complexité de la situation, qui fait que si l'on peut très bien y participer, il est quasiment impossible d'en faire un "observable". Elle est d'autres fois due à l'imprévisibilité des interactions : c'est le cas par exemple des types d'interactions dont chacun a l'expérience mais qui surgissent de façon inattendue dans les situations les plus variées (les confidences) ne permettant pas la mise en place d'une situation de collecte-observation, ou de celles, moins inattendues mais tout aussi insaisissables dont l'étude ne peut passer que par la mise en place de situations "semi-naturelles" (voir Svennevig, 1999 dans son travail sur les "premières conversations").

À un tout autre niveau, il convient de souligner la distance qui existe entre "l'expérience de l'interaction" et ce que peut nous en restituer un enregistrement. L'expérience de l'interaction, celle de l'observateur ou celle du participant, est, elle, proprement insaisissable.

⁷. Voir Mondada (*ibid.*) qui développe cet aspect du terrain comme autre lieu.

Face à ces impossibilités multiples, les chercheurs ont mis en place des protocoles limitant les dégâts, contournant les contraintes, réduisant les difficultés : réflexions sur les modes de collecte croisant le suivi longitudinal et l'enregistrement local, provocation d'auto-confrontations permettant de faire verbaliser certains aspects de l'expérience interactionnelle, etc.

1.1.2.2. Les cadrages de l'observation-collecte : coupes, strates et tranches

L'observation-collecte crée l'objet sur lequel portera l'étude, un objet différent de ce qui s'est passé.

Lors des enregistrements à la clinique [29, 38], la localisation discrète du micro d'enregistrement sur le bureau de la médecin assurait une bonne prise de son. Ce qui se trouve sur la cassette, et qui est donc devenu l'objet d'étude, "rate", objectivement, différents moments de ce qui s'est passé : la médecin allant chercher la patiente dans la salle d'attente, la prise de contact et l'ensemble des propos qui se tiennent pendant qu'elles reviennent vers le cabinet ne sont pas enregistrés ; au cours de la consultation proprement dite, l'auscultation qui s'effectue de l'autre côté d'un paravent et durant laquelle la patiente allongée est peu audible (bruits d'instruments, bruit de l'eau lors du lavage de mains) ; lorsqu'un problème est détecté, la médecin se rend avec la patiente dans la salle d'échographie adjacente au cabinet ou au service de maternité situé dans un autre bâtiment ; la clôture de l'interaction n'est pas enregistrée puisque la médecin raccompagne la patiente jusqu'au secrétariat, où l'interaction dure souvent assez longtemps du fait des questions posées par les patientes inquiètes. Dans cette situation de la clinique, bien que le cadre participatif soit simple (il s'agit d'un "dialogue + observateur", voir ci-dessous), l'objet de l'analyse ne sera pas ce qui s'est passé.

Le corpus de Sérignan (réalisé par Laurent Fauré, Fauré, 1997) permet aussi de mettre en évidence comment l'observation-collecte crée l'objet. Il s'agit dans ce cas d'interactions enregistrées dans un bureau de poste ; le micro est posé à proximité d'un guichet et tout ce qui s'y passe est parfaitement enregistré. Cette fois, la localisation du micro découpe littéralement dans la situation un ensemble d'échanges verbaux, de vocalisations et de bruitages divers qui ne forment pas une interaction (même amputée), mais quelque chose qui en tant que tel n'existe pas, et qui ne deviendra reconnaissable qu'une fois structuré par l'analyse [7].

Dans d'autres cas encore, on peut choisir "d'appareiller" un des acteurs dans la situation d'un micro (protocole utilisé dans le programme PIXI, voir Gavioli et Mansfield, 1990) : cette fois, ce ne sera pas une "tranche de la situation" que l'on obtiendra comme objet d'analyse, mais une "strate", celle qui se définit par les déplacements et les interactions auxquelles participe la personne porteuse du micro.

Le polylogue est fascinant comme objet d'étude en tout premier lieu parce qu'il pose d'emblée, et de façon incontournable, tous ces problèmes. En effet, il rend impossible de l'aborder en toute naïveté. Il oblige à clarifier la perspective d'observation adoptée, plus que ne le ferait, par exemple, une situation duelle. La raison en est que l'instant t d'un polylogue n'est pas (ou tout au moins a fort peu de chance d'être) représentatif de ce polylogue : il est de ce fait impossible, dans la plupart des cas (en particulier dans les polylogues non focalisés, les polylogues éclatés), d'appréhender globalement un polylogue, de le capturer d'un seul coup. Le chercheur est

littéralement contraint à choisir soit une perspective d'observation "en coupe" (mettant en évidence la complexité de la situation polylogale par juxtaposition de la description d'instants $t1, t2, t3, \dots, tn$, successifs), soit une perspective "en durée" (qui permet d'observer le développement de l'interaction au fil du temps en suivant l'interaction autour d'un certain pôle localisé⁸). Matériellement, on aura donc, soit découpé des "tranches de temps", soit découpé "dans la situation" [10, 14, 28, 31].

Mais, ce n'est pas uniquement par "présence / absence" (sur le plan quantitatif) que l'observation-enregistrement crée l'objet. C'est aussi sur le plan qualitatif : intensité des voix, audibilité, bruits parasites. Lors de ma collecte de données dans des commerces de Damas, l'épicier qui avait accepté que j'enregistre dans son magasin, me dit un jour qu'à son avis, il fallait enregistrer ailleurs aussi, et il me proposa de m'emmener dans d'autres magasins lorsqu'il aurait des affaires à régler. Nous partîmes un jour vers la vieille ville, lui réglant ses affaires, moi enregistrant. Nous étions bien d'accord sur le fait que le magnétophone était dans mon sac et que je le suivais. Après une librairie et un marchand de sanitaires, nous arrivâmes au marché aux oiseaux. Cet épiciers est "tourneur de pigeons"⁹, il en possède de très beaux et il venait faire des affaires avec son marchand. Je les suivis dans la boutique, charmée par les chants d'oiseaux, prêtant une oreille distraite à leur interaction. Je suis depuis en possession du plus bel enregistrement de chants d'oiseaux que l'on puisse imaginer.

L'enregistreur met tout au même niveau alors que l'oreille sélectionne, toutes sortes de facteurs qui semblent insignifiants dans la situation vont influencer la teneur de l'interaction enregistrée, la re-façonner par rapport à ce qui s'est passé.

La question vers laquelle conduisent ces différents aspects de la collecte-observation est celle de cette entité que l'on cherche à saisir : "ce qui s'est passé" dans la situation. Et finalement, les choses ne sont guère plus simples de ce côté-là, car ce qui se passe n'est pas une entité unique et identique pour tous les participants, elle ne l'est sans doute ni dans la mémoire qu'ils en garderont, ni même dans l'instant. Non seulement en raison des différences dans "l'expérience interactionnelle", mais parce qu'au fond toute rencontre peut être vue comme possédant des "coordonnées" à différents niveaux (temporel, institutionnel par exemple) et que ces coordonnées ne sont pas les mêmes pour les différents participants. Les interactions de service sont un bon exemple de cet aspect des choses : sur le plan temporel, ce sont, pour le professionnel, des interactions sérielles [*notion développée dans 10*], mais des interactions uniques ou événementielles pour le client (ou l'usager). Par ailleurs, comme le dit Lacoste, dans de telles interactions, « tout ne se réduit pas à un contact personnel : c'est une institution tout entière qui est partie prenante dans la relation de service » (1991 : 91), et ces coordonnées institutionnelles de l'interaction diffèrent aussi selon le point de vue.

⁸. Goffman : « [...] partant d'un individu donné en train de parler – vu en coupe instantanée –, il est possible d'en faire un point de référence à partir duquel décrire le rôle ou la fonction des divers membres de la réunion sociale environnante [...]. La relation de chaque membre à cette énonciation devient alors son "statut participationnel" par rapport à l'énonciation, et celle de l'ensemble des membres est le "cadre participationnel" pour ce moment de parole » (1987 : 147).

⁹. Tradition damascène qui consiste à faire faire des figures à des vols de pigeons en agitant un tissu depuis la terrasse d'une maison.

En résumé, on peut parler d'*objet créé par l'enregistrement* parce que :

- tout enregistrement suppose une prise de vue, une prise de son. Ce que l'on retrouvera sur sa cassette sera donc déjà une sélection de ce qui s'est passé dans la situation : c'est un cadrage effectué par l'observateur ;
- ce qu'une machine enregistre ne correspond pas toujours à ce que les individus perçoivent ;
- tout enregistrement constitue une dévitalisation de l'événement.

1.1.2.3. Membre distancié, non-membre éclairé

Bien que d'une façon différente de l'anthropologie, le problème de la position de l'observateur et de la collecte se pose pour l'analyse des interactions. Il ne pourrait être question de conseiller, comme le fait Winkin, le recours à la seule prise de notes :

« Les étudiants à qui je propose cette méthode de travail apparemment fort astreignante (utilisation du journal) essaient souvent d'y échapper en emportant sur le terrain un enregistreur, un appareil photo sinon une caméra vidéo. Je les en décourage toujours. [...] Ray Birdwhistell [...] ne voulait pas que nous travaillions avec une caméra ou un appareil photo en disant que c'était, pour prendre ses deux expressions, tantôt un aspirateur, on collecte les données sans savoir ce que l'on aspire, on a un sac plein, on l'étale et on ne sait pas quoi en faire — , tantôt un préservatif : vous vous protégez contre le danger ; vous vous sentez à l'aise derrière votre caméra ; c'est une manière de ne pas vraiment être en face à face avec l'autre, et cela risque de ruiner votre terrain » (1996 : 111)

Pour l'analyse des interactions, ce problème ne se pose pas : si la prise de note est indispensable, l'enregistrement l'est plus encore puisque c'est avant toute chose sur les productions discursives des participants que portent les recherches. Néanmoins, le fait même de "faire un terrain" conduit à quelques questions, dont deux me semblent essentielles : celle de la participation et celle, un peu différente, de la position préalable d'*insider* ou d'*outsider* de l'observateur.

Lapassade distingue trois types d'observations participantes :

- *l'observation participante périphérique* : c'est le cas du chercheur au départ extérieur qui entre sur le terrain et qui participe suffisamment à ce qui se passe pour être considéré comme un "membre" sans pour autant être admis au "centre" des activités. Il n'assume pas de rôle important dans la situation étudiée (1991 : 32) ;
- *l'observation participante active* : « le chercheur s'efforce de jouer un rôle et d'acquérir un statut à l'intérieur du groupe ou de l'institution qu'il étudie. Ce statut va lui permettre de participer activement aux activités comme un membre, tout en maintenant une certaine distance : il a un pied ici et l'autre ailleurs » (*ibid.* : 35) ;
- *la participation complète* : qui peut être soit fondée sur une appartenance préalable à la situation étudiée, soit être le résultat d'une "conversion". « Dans la première, le chercheur met à profit "l'opportunité" qui lui est donnée d'enquêter à partir d'un statut déjà acquis dans la situation. Dans la seconde, il est d'abord extérieur et se convertit » (*ibid.* : 37) (l'exemple donné par Lapassade est celui de Castaneda et du sorcier Yaqui).

– La participation

Ce que Lapassade nomme *l'observation participante périphérique* correspond sans doute au prototype de ce qu'est "faire un terrain" : le chercheur choisit un terrain

d'observation, s'y fait admettre et y séjourne assez longtemps pour que sa présence ne constitue plus totalement un événement aux yeux des membres ordinaires. C'est cette forme d'observation que décrit Goffman :

« Par observation participante, j'entends une technique qui ne saurait être employée seule dans une recherche, qui ne serait pas utilisable sur toute recherche, mais que l'on pourrait envisager dans certaines recherches. Elle consiste à recueillir des données en vous assujettissant, physiquement, moralement et socialement, à l'ensemble des contingences qui jouent sur un groupe d'individus ; elle vise à pénétrer, physiquement et écologiquement, dans le périmètre d'interactions, propre à une situation sociale, professionnelle, ethnique ou autre. » (1991 : 11)

C'est encore en référence à Goffman que l'on peut tenter de préciser le statut participatif de cet observateur, à l'aide de ses catégories de "participant ratifié" ou de *bystander*, *overhearer* ou *eavesdropper* (Goffman, 1987). Et pour commencer, rappelons la qualification de la position de l'observateur participant que Goffman fait en passant :

« Il y a plusieurs types de travail de terrain : les fouilles, les expérimentations, le travail d'observation, l'interview, etc. ; tous ont leurs particularités. Je ne parlerai ici que de celui qui met en jeu l'observation participante, pratiquée par deux espèces "d'indics" : la police, d'un côté et nous, de l'autre. » (1991 : 111)

L'"indic" est ratifié par le groupe de participants à une forme de participation qui n'est pas celle pour laquelle il est là¹⁰. Dans les faits, il semble que les situations puissent être extrêmement variées, le statut participatif de l'observateur dépendant essentiellement de la façon dont il est entré dans la situation (« entré dans la place » Goffman, 1991 : 112), et dont sa présence en tant qu'observateur (j'entends par là "preneur de notes et d'enregistrements" et non simplement observateur au même titre que tout participant qui observe ce à quoi il participe) est expliquée.

Pour distinguer les positions possibles par rapport au type de participation, il faut prendre en compte différents axes pour définir la ratification :

– *Ratification à quoi ?*

- à participer, et il faut alors distinguer différents types :
 - . ratification d'auditeur
 - . ratification complète
- à observer (prendre des notes, enregistrer, et "emporter l'interaction")

– *Ratification par qui ?*

Le même type de ratification peut être accordé par l'ensemble des participants ou alors les types peuvent différer selon les participants.

Les statuts sont généralement "doubles" : il y a le plus souvent une ratification en tant que participant et une autre en tant qu'observateur, sauf au cas où la présence de l'observateur est inconnue de tous les participants (absence totale de toute forme de

¹⁰. Situations qui se retrouvent ailleurs que chez les indics, par exemple dans certaines situations de "vente directe" (porte à porte), où le vendeur se fait passer pour un enquêteur, thèse en cours de M.C. Lorenzo.

ratification : c'est le *eavesdropper* complet, qui, pour reprendre l'expression de Barthes et Berthet, se trouve, en compagnie de son magnétophone, caché sous le fauteuil). En dehors de ce cas improbable et risqué, l'observateur peut être :

. *ratifié seulement comme participant*, il réalise alors ses enregistrements à micro caché. Il est alors tout à la fois *ratifié et épieur* ;

. *ratifié comme observateur et participant partiel* :

Exemple dans les études notariales (Corpus Notaire, Bruxelles)¹¹

NF voilà (.) on a refait un p'tit point là pa'c'qu'on n'avait pas pu se voir/: (.) installez-vous (.) j'vous présente Madame Obs. qui est chercheur au CNRS (.) Monsieur Ducomte Madame Naldo (.) nos études travaillent avec le CNRS dans le cadre d'une étude sur le divorce (.) si vous n'y- sachez que ce sont des études qui sont tout à fait (.) anonymes/ [(.) elle
NH [hm hm
NF travaille sur le langage ou je/ - je sais pas exactement quoi mais y'a- (.) nos études sont d'accord mais faut que vous soyez d'accord/: (.) on v- on vous garantit la confidentialité on vous f'ra signer un p'tit papier (.) qui s'appelle enquête scientifique

Il est ici ratifié en tant qu'observateur et participant non producteur de parole ou d'action dans la situation.

. *partiellement ratifié*. Cela correspond aux cas où certains des participants sont au courant de l'observation et d'autres non, par exemple :

À la clinique (Corpus Alaro, Traverso)

(Dans le couloir)

M- bonjour/ (.) vous allez bien\
F- ça va merci
M- ça vous embête pas qu'j'aie une stagiaire
F- ah non pas du tout
F- bonjour
O- bonjour madame [...]

La médecin est au courant de l'observation, elle présente l'observatrice comme une stagiaire : en acceptant sa présence, les patients la ratifient comme participante.

– La participation complète

Je développerai essentiellement le cas de ce que De Luze (1997) appelle la "participation observante", qui correspond au cas où l'observateur utilise l'opportunité de son appartenance préalable au terrain (en tant qu'acteur) pour en faire son objet d'étude.

1.1.2.4. Terrains privés, terrains minés : une mise en garde récurrente

Il n'est généralement pas vu d'un très bon œil de travailler dans des milieux privés qui nous sont proches :

Mésaventure racontée par Labov et Fanshel

« One student submitted to us a half-hour tape recording of a dinner party with two couples present, including her and her husband. According to her recollection, there would be nothing in this conversation that would prevent it from being used as an exemple for analysis in a

¹¹ . Les références des corpus comportent leur nom, suivi de celui de leur responsable.

seminar. After two hours' discussion, she was horrified at the aggressive mechanisms revealed, and she insisted that all copies be withdrawn immediately and destroyed. » (1977 : 353)

Mise en garde chez Winkin

« À l'Université de Liège, dans le cadre d'un cours de second cycle qui s'appelle "Anthropologie de la communication", j'invite mes étudiants à se choisir un terrain en leur disant : tout terrain est bon, sauf les terrains privés. Je ne veux pas que vous reveniez chez vous, dans votre famille. C'est trop délicat. Si vous commencez à objectiver les rapports familiaux, vous ne savez jamais comment cela va finir' » (1996 : 106)

Ces mises en garde concernent en général l'aspect conflictuel des échanges : les cassettes révéleraient des composantes conflictuelles des relations que les analystes ne sont pas prêts à assumer s'il s'agit de leurs proches. Labov (cité dans Grimshaw, 1990) parle du double risque de voir des conflits là où il n'y en a pas et de ne pas voir les conflits là où il y en a en raison de l'indirection et des règles de politesse. Il est probable que cette position n'est pas la meilleure qu'on puisse imaginer. Néanmoins, afin d'étudier certains types d'interactions, en particulier la conversation entre proches, peu de solutions sont à notre disposition.

1.1.2.5. Avoir participé

Le point le plus discuté (discutable ?) semble être que l'analyste ait participé aux interactions qu'il analyse. C'est la position que je tiens dans ma thèse, et c'est globalement une position que je revendique comme "tenable". Je vais tenter d'en dégager les atouts et les risques.

Le risque majeur est celui, présumé, de l'incapacité à "objectiver", puisqu'il faut à un tel analyste la capacité de parvenir à trouver la distance dont parle Becker, tout en étant "dans le secret" :

« Il faut être à la fois en position extérieure pour écouter et être un participant des conversations naturelles dans lesquelles les significations des routines des participants émergent » (cité dans Coulon, 1996 : 84)

Le chemin qu'il a à faire, comme le dit encore Lapassade, est l'exact opposé de celui de l'observateur précédent (externe et périphérique) :

« l'observateur participant interne est un chercheur qui a un statut dans une institution où il exerce une fonction [...] Il lui faut faire le chemin inverse de l'OPE : alors que l'OPE a d'abord un rôle défini, statutaire, de chercheur et qu'il doit, pour un temps, s'installer dans le rôle d'acteur (de "participant"), l'OPI part d'un rôle permanent et statutaire d'acteur et il lui faut, à partir de là, accéder au rôle de chercheur. Or cette démarche est beaucoup moins décrite et travaillée que la première. » (*ibid.* : 42)

Il me semble intéressant de poser les questions de la manière dont il le fait, c'est-à-dire justement en objectivant l'ensemble des positionnements possibles, des problèmes et des risques qui s'y attachent, et surtout en mettant cette question en parallèle avec l'objectif des analyses.

Les risques interprétatifs encourus par l'observateur extérieur périphérique sont ceux d'une interprétation erronée par manque des informations d'arrière-plan dont les acteurs, eux, disposent, et à partir desquelles ils interprètent ce qui se passe. Le temps passé sur le terrain ne pallie pas toujours ce manque. Je peux sur ce point reprendre à mon compte ce que dit Lacoste sur "l'accountabilité" dans les situations de travail :

« Rappelons qu'au nom du principe "d'accountabilité", l'analyse de conversation affirme que le sens des paroles est exhibé dans l'acte même de communication, ce qui implique pour l'analyste

de s'en tenir à celui-ci. Ce principe — qui affirme la "publicité" de la communication quotidienne — a eu un rôle positif en suscitant des analyses internes bien plus fines et approfondies qu'auparavant. Cependant, à d'autres points de vue et dans bien d'autres circonstances, il ne convient pas : tout n'est pas "dit", ni même "montré". Dans le contexte d'interprétation des échanges de travail interviennent des éléments non apparents, issus de l'interconnaissance et de la mémoire collective des groupes, qui exigent un travail de reconstruction de l'implicite, du tacite, du sous-jacent. » (1998 : 23)

Les risques interprétatifs encourus par le participant-observateur sont, à l'inverse, de trop recourir à ses savoirs d'arrière plan, d'être influencé par sa propre histoire dans l'institution ou dans le groupe observé, d'être en quelque sorte aveuglé. Peut-être sera-t-il incapable d'effectuer ce dédoublement supplémentaire qui va faire de lui, après le participant-observateur dans la situation, l'observateur analyste, lorsque l'interaction rapportée au bureau sera écoutée et traitée. Il ne me semble pas que cette ultime distorsion soit impossible à réaliser, et je n'adhère pas sur ce point à cette position explicitée par Tannen, participante et analyste du repas de *Thanksgiving* étudié dans *Analyzing Talk among Friends* :

« In order to confront head-on the issue of objectivity and possible bias, and to keep both the dangers and the benefits of my involvement in the readers' minds as well as my own, I have written this book in the first person. It seems to me that referring to oneself as data in the third person [...] is to invoke a deceptive objectivity. Referring to oneself as participant as well as analyst (e.g. I said X) may be initially jarring to the reader accustomed to objective-sounding academic prose, but it is more honest with respect to both the subjectivity of the writer and the writer's special insight onto the motivations and on-the-spot experience of at least one participant. » (1984 : 33)

Certes, il faut prendre à bras le corps la question de sa propre subjectivité. Mais j'aurais tendance à croire, pour ma part, que « référer à soi-même en tant que "donnée" à la troisième personne » ne fait que refléter une des dimensions de l'analyse de corpus : l'objet sur lequel on travaille en tant qu'analyste est une entité déjà bien éloignée de l'interaction qui a eu lieu, et à laquelle on a participé dans le cas qui nous occupe. La distance temporelle existant le plus souvent entre l'expérience de l'interaction et l'analyse du corpus, l'enregistrement lui-même, les distorsions multiples qu'il occasionne, son caractère d'"aspirateur" qui avale tout sans distinction contrairement à l'oreille qui sélectionne, l'opération de transcription et la forme d'écoute "chosifiante" qu'elle implique, l'anonymisation des corpus, toutes ces étapes successives créent un objet particulier auquel je n'hésite pas à reconnaître une infime part de fiction (personnes devenues personnages). La subjectivité est là, mais à peine plus là que lors de l'analyse d'interactions auxquelles on n'a pas participé, et pour lesquelles on va mettre en œuvre les savoirs, souvenirs, bribes d'autres histoires, représentations, stéréotypes, qui nous permettront "d'entrer dans le corpus".

Avoir participé ne comporte pas que des risques. Pour certains types d'interactions par exemple, le participant-observateur possède une foule d'informations complémentaires à ce qui se trouve sur la cassette. Comme le dit Gumperz :

« Là où il y a expérience commune, beaucoup d'informations qui dans d'autres circonstances devraient être explicitées par le vocabulaire peuvent être soit prises comme allant de soi, soit suggérées à travers un langage routinier, des énoncés spécialisés, des patrons prosodiques figés, dans la mesure où ils rentrent dans la liste de ces prémisses spécifiques qui vont de soi. » (1991 : 72)

Compte tenu du caractère allusif des propos et de l'importance de l'histoire

conversationnelle dans ce type d'interaction, il n'est pas certain que l'analyse en soit réellement possible si l'on est totalement "hors secret". Pour d'autres types, avoir participé, être un *insider* du terrain, permet de savoir si le corpus contient une routine ou un événement, permet aussi d'éviter des zones d'analyse à enjeu trop fort, permet de choisir à quel niveau travailler.

Enfin, pour en revenir aux questions de subjectivité, j'aurais tendance à dire que, parfois, avoir participé évite l'ennui de l'analyste devant son corpus. Pour faire écho à Tannen, je parlerai *d'investissement*, de nécessité d'attachement au corpus, du même ordre que le caractère émotionnel de la relation que l'ethnologue au groupe qu'il étudie et dont parle Laplantine :

Si le rapport de l'ethnologue à son terrain s'exprime souvent à travers une relation amoureuse ou du moins de tendresse affective (on évoquera Griaule et les Dogons, Leenhardt et les Canaques, Margaret Mead et les femmes océaniques, Michel Leiris ou Jean Rouch en Afrique, Jacques Berque dans le monde arabe ou encore Roger Bastide au Brésil, lequel écrivait : « pour faire de la bonne sociologie, il faut d'abord aimer les hommes »), le terrain peut aussi être source d'affrontements et de conflits. Robert Lowie, à propos duquel Lévi-Strauss nous dit qu'« il n'y a pas d'œuvre plus objective, plus calme et plus sereine que la sienne », n'éprouvait vraiment aucune sympathie pour les Indiens Hopi, Colin Turnbull détestait les Iks, Georges Devereux n'appréciait pas particulièrement la culture Sedang-Moi, etc. (1996 : 14)

L'ennui est l'absence de sympathie ou d'antipathie, de détestation ou d'affection. Certaines interactions sont ennuyeuses lorsqu'on y participe, certaines ne le sont pas, mais le deviennent lorsqu'on n'en a qu'une transcription par exemple, lorsqu'il nous manque certains éléments contextuels ou certains éléments de l'histoire des participants.

Il ne saurait être question de préconiser la participation complète comme seule posture valable, mais il semble aussi injuste de la condamner catégoriquement, et de se priver ainsi définitivement de la possibilité d'étudier certains types d'interactions. Chaque posture pose ses problèmes, de natures bien différentes. Et pour chacune, des solutions existent. Pour l'observateur périphérique, la solution appropriée est bien évidemment de mener les analyses en collaboration avec les acteurs. C'est au fond le cas de figure idéal. Mais ce n'est pas le cas le plus répandu car c'est le plus coûteux en temps. Pour la participation complète, les risques sont minimisés par le temps passé entre la participation à la situation et l'analyse des données, et aussi par le fait de soumettre corpus et analyse aux autres participants ainsi qu'à des non-participants.

1.2. Au bureau

Revenu dans son bureau, avec ses données enregistrées et ses notes, le chercheur doit effectuer l'ultime modification de position. En effet, cette fois devant l'objet enregistré, la position de l'analyste est de toute façon celle d'un *overhearer* :

« [...] the relation of conversational analysis to 'original conversations' is such that it provides an 'overhearer's' version of any conversation when the interpretation of utterances is from the perspective of how such utterances stand for 'anybody' who might hear them rather than just those persons in the conversation (though a familiarity with the particular situation is gained and often comes to 'inform' the analysis). » (Lynch, 1985 : 196, cité dans ten Have, 1990, <<http://www.pscw.uva.nl/emca/Mica.htm>>)

Quelle qu'ait été la position de l'observateur-collecteur sur le terrain, une fois installé dans sa position d'analyste, il travaille sur cette *overhearer's version* de l'interaction,

à laquelle il va faire subir encore d'autres transformations.

1.2.1. La *overhearer's version*

Comme le sait toute personne qui a "fait un terrain", une des exigences de cette pratique est de retravailler les données le plus vite possible après la collecte (cela correspond en quelque sorte à la "mise au propre" des notes de l'anthropologue). Lorsque les données collectées consistent en enregistrements, l'essentiel est, outre bien sûr le travail de codage et d'annotation, de description des cassettes qui permettra de s'y repérer par la suite, de "documenter" les enregistrements par des notes sur des événements qui se sont produits dans la situation, et qui n'apparaissent pas dans l'enregistrement. Ce travail est en fait un travail de mémoire, il consiste à faire remonter, en réécoutant les enregistrements, des éléments qui peuvent (subjectivement) paraître importants. C'est sur cette opération de remémoration que se base la technique d'"auto-confrontation". Selon la complexité des situations qui ont été observées, ce travail s'avère plus ou moins indispensable.

Les premières étapes de l'analyse consistent ainsi à prendre de la distance tout en cherchant à vivifier, par le souvenir, ce qui s'est vraiment passé dans la situation.

La *overhearer's version* a pour particularité de pouvoir être réécoutée à sa guise, arpentée en tous sens. Ce retour sur l'événement n'est pas inconnu des comportements quotidiens. En effet, on peut très bien au cours d'une conversation se demander pourquoi on est en train de parler d'un certain sujet, et chercher à remonter le fil des enchaînements thématiques par exemple. On peut aussi chercher à se rappeler ce qui a exactement été dit au cours d'une interaction passée (chercher les mots, tenter de décrire le ton). Mais ces différentes expériences n'ont rien à voir avec le fait de pouvoir retrouver précisément la lettre (en fait, le son) des échanges.

1.2.2. La transcription

Je développerai peu la question de la transcription [35, 47]. Non que cette question me semble sans importance, mais certains des problèmes posés sont bien connus, très largement documentés et développés dans de nombreuses publications. Par ailleurs, il est probable que la possibilité que chacun appelle de ses vœux aujourd'hui, qui consistera à disposer à côté de la version écrite (transcription), d'une version sonore, rendra certains de ces problèmes secondaires, en modifiera en tout cas fortement les données.

Pour ma part, c'est dans mon travail sur l'arabe qu'ils m'ont semblé particulièrement irréductibles. S'y pose pour commencer la question du choix d'une graphie (arabe ou latine), puis, pour la graphie latine, celle du choix d'un type de transcription plus ou moins phonétique. Se pose par ailleurs dans cette entreprise la question purement matérielle, non de la lisibilité, puisque, pour un lecteur qui connaît l'arabe, la lecture la plus aisée serait probablement celle de la graphie arabe (malgré tous les problèmes que celle-ci poserait par ailleurs), mais celle du rajout dans un "texte" déjà surchargé de signes diacritiques (liés à la notation des sons), d'autres signes utilisés pour noter les phénomènes propres à la production orale et à l'interaction (allongements expressifs, pauses, chevauchements, interruptions, etc.). Devant le caractère inévitablement très schématique de ce que l'on arrive à faire pour la notation du texte arabe, et sachant que celui qui prendra connaissance du travail, s'il regarde les extraits de transcription, n'aura accès qu'à la traduction, on est conduit à relativiser

quelque peu l'importance de la transcription pour la communication des analyses.

Je rejoins en revanche tout à fait les positions consistant à dire que la transcription est une partie de l'analyse. Pour ma part, je considérerai même que la finesse d'une transcription est importante surtout lors de sa confection, pour le chercheur qui l'effectue. Ce processus est bien décrit par Goodwin :

« Pour moi, il faut commencer par trouver un phénomène présentant un intérêt analytique, et le problème c'est d'organiser la transcription de façon à rendre le phénomène visible et accessible à l'analyse. À ce point, apparaissent souvent des processus de *feedback* créatifs (et parfois frustrants) entre le visionnement, l'analyse et la transcription. Si je regarde les données plus précisément en essayant de les transcrire plus exactement, non seulement je vois des choses que je n'avais encore jamais vues, mais je suis souvent confronté à la nécessité de changer mes idées de départ sur le phénomène que j'étudie. Le point de départ analytique donne sa forme à la transcription, tandis que le fait de transcrire conduit à des changements, parfois très significatifs, dans l'analyse. » (Dannequin et Lacoste, entretien avec C. et M. Goodwin, 1989 : 90)

Je n'ai aucun doute sur le rôle de cette opération dans la découverte de phénomènes pertinents, essentiellement en raison du type d'écoute qu'elle impose, j'en ai beaucoup plus en revanche sur son rôle dans la présentation de ces découvertes.

Pour schématiser, je pourrais dire que la "transcription de bureau" est une chose, et que celle de l'étape suivante, la présentation des résultats d'analyse, en est une autre. Sur cette dernière pèsent bien des contraintes : outre celle de la lisibilité, on peut souligner celles qui sont imposées par les mises en page des revues, celle des polices de caractères non compatibles, celles de la longueur d'une transcription, etc. En d'autres termes, la "transcription de travail" et la "transcription pour le public" sont deux choses bien différentes.

Par-delà cette distinction indispensable entre deux versions ou deux conceptions de la transcription selon leur orientation, je reprendrai aussi trois points, qui fonctionnent comme des déclencheurs de débat quasi-automatiques.

1.2.2.1. L'orthographe

Depuis le livre de Blanche-Benveniste et Jeanjean (1987), la question est récurrente du choix, injustifié et fautif, de ce que l'on appelle l'orthographe adaptée dans les transcriptions, qui consiste à tenter de donner une petite idée de certaines caractéristiques de la prononciation, à l'aide des signes de l'orthographe standard. Ces modifications sont surtout liées à la notation des chutes de sons dans la chaîne parlée. Cette manière de faire pose en effet différents problèmes.

Le premier est une certaine incohérence, qui tient à la fois au caractère arbitraire de la sélection des phénomènes méritant d'être notés, et au choix des signes employés pour les noter. Le signe le plus souvent choisi est l'apostrophe qui pose effectivement le problème d'être le signe de l'élision : le même signe marque donc un phénomène obligatoire et un phénomène occasionnel. Certains auteurs ont choisi de noter la chute par le signe égal, le problème devenant alors la lourdeur de cette notation.

Le second problème posé est celui de la péjoration : ce type de notation, du fait qu'il est traditionnellement utilisé pour signaler un parler populaire, attribue d'emblée un

caractère populaire au locuteur dont les propos sont ainsi transcrits. À mes yeux, il ne s'agit pas là d'un problème de fond. On peut en effet considérer que, dans un champ de recherche, ce type de représentation se "détache" en quelque sorte de l'effet qu'il produit ordinairement, de la même manière qu'un "terme" peut se détacher dans un champ scientifique donné de sa signification ordinaire.

Le troisième problème soulevé, le plus important sans doute, est lié au fait que sont ainsi soulignées des "chutes" qui sont extrêmement régulières dans la chaîne parlée :

« Les transcripteurs débutants ont tendance à vouloir signaler, comme de précieuses particularités, des faits de prononciation d'une très grande banalité qu'on rencontre constamment. Il paraît plus raisonnable de dresser une liste de ces "faits ordinaires", et de considérer que les usages contemporains du français permettent d'avoir plusieurs "lectures" pour une seule et même séquence graphique » (Blanche-Benveniste, 1997 : 30)

Blanche-Benveniste (*ibid.* : 31) propose une liste de ces séquences qui sont susceptibles de plusieurs "lectures" en français contemporain. L'objectif du transcripteur est de noter celle des prononciations possibles qui a effectivement été produite. Sans doute est-il vrai qu'avoir noté la prononciation attestée n'est pas toujours nécessaire, mais si la transcription vise à donner au lecteur une petite idée de ce qui se trouve effectivement sur l'enregistrement (à défaut de pouvoir lui donner ce qui a vraiment eu lieu), je continue à penser que, si ce qui se trouve sur la cassette est :

'fin bon (...) z'avez pas vu Françoise Dolto l'aut' jour à la télé,

une transcription sous la forme :

enfin bon (...) vous avez pas vu Françoise Dolto l'autre jour à la télé

s'en éloigne plus que nécessaire.

L'établissement d'une liste des modifications les plus courantes est intéressante à mes yeux, non seulement pour signaler qu'un certain segment noté dans la transcription sous sa forme standard peut avoir été prononcé de différentes manières, mais à l'inverse, dans la perspective qui est la mienne, pour permettre de rapporter une certaine prononciation notée à son standard. Elle pourrait sans doute permettre de commencer à penser de façon efficace aux problèmes posés par les orthographes adaptées pour les recherches automatisées (en traitant par exemple certaines des différentes graphies utilisées comme des lemmes, ce qui rendrait possible la "récupération" de grandes quantités de données déjà transcrites en orthographe adaptée pour des traitements automatisés de corpus).

J'aurai donc tendance à présenter la liste de Blanche-Benveniste de la manière suivante :

	prononcé	transcrit
<i>il</i> devant consonne	[] ou []	<i>i</i> ou <i>il</i>
<i>ils</i> devant consonne	[] ou []	<i>ils</i> ou <i>i'z</i>
<i>il y a</i>	[], [] ou []	<i>y a</i> ou <i>il y a</i>
<i>il y avait</i>	[], [] ou []	<i>il y avait</i> ou <i>y avait</i>
<i>tu as</i>	[], [] ou [],	<i>t'as</i> ou <i>tu as</i> ou <i>tj a</i>
<i>je suis resté</i>	[], [] ou []	<i>j'suis resté</i> ou <i>je suis resté</i>
<i>je sais pas</i>	[], [], ou []	<i>je sais pas</i> ou <i>j'sais pas</i>
quelque	[] ou []	<i>quelque</i> ou <i>que'que</i>

Un rapide survol des adaptations les plus courantes dans les corpus transcrits (par moi-même, par des collègues ou par des étudiants), conduit à rajouter à cette liste :

	prononcé	transcrit
Mots grammaticaux monosyllabiques terminés par un e muet, comme <i>de, ce, je, le, me, que, etc.</i>	consonne + [], ex. "je dormais" [] ou consonne []	<i>j' ou je</i>
"e muets" à l'intérieur des mots	[] ou non prononcés	<i>e</i> ou <i>'</i>
<i>parce que</i>	[], [], []	<i>parce que, pa'c'que, parc'que</i>
puis	[] ou [pi]	<i>puis</i> ou <i>p'is</i>
Troncations de syllabes		
. être	[] ou []	<i>êt'</i> ou <i>être</i>
. quatre	[] ou []	<i>quatre</i> ou <i>quat'</i>
. vous êtes	[] ou [t]	<i>vous êtes</i> ou <i>z'êt</i>
. vous avez	[] ou [e]	<i>z'avez</i> ou <i>vous avez</i>
. enfin	ou []	<i>enfin</i> ou <i>'fin</i>
. est-ce que	ou	<i>est-ce que</i> ou <i>s-c'que</i>
. peut-être	ou [] ou [] ou []	<i>p't-êt'</i> ou <i>peut-être</i> ou <i>peut-êt'</i>
. de toute façon	[] ou []	<i>t'façon</i> ou <i>de t'façon</i> ou <i>de toute façon</i>
. b'jour pour bonjour		<i>bonjour</i> ou <i>b'jour</i>

1.2.2.2. La stabilité

Si chacun reconnaît que l'opération de transcription est soumise à deux pressions contradictoires, être à la fois fidèle et lisible, on entend parfois la critique que les transcriptions, lorsqu'elles sont reprises d'un auteur à l'autre, voire chez un même auteur d'un article à l'autre, présentent des variations (voir en particulier les articles de O'Connel et Kowal, 1994, 1995, 2000). Ce fait, indiscutable, mérite qu'on s'y arrête quelques instants.

S'il ne s'agit pas nier qu'il y a là un problème (dû peut-être à la tendance à la surcharge dans les transcriptions, à des négligences, aux difficultés qu'il peut y avoir rester fidèle à des choix, etc.), il s'agit surtout d'observer que réussir à faire des

transcriptions non seulement diffusables mais aussi transmissibles implique d'accepter qu'une transcription ne soit pas un objet immuable et définitivement stabilisé [7]. Si l'on peut concevoir qu'il existe dans une banque de données quelque chose qui soit une version de référence de la transcription d'une interaction, on ne peut en revanche imaginer que cette transcription ne bouge pas à travers ses usages, c'est-à-dire à travers les travaux auxquels elle donne lieu et les publications qui en découlent. Un même chercheur, selon sa question de recherche du moment, modifiera (en l'allégeant ou en l'enrichissant) la transcription d'un même extrait ; dans un même article, un même extrait peut aussi très bien être transcrit de différentes manières pour les besoins de l'analyse.

Les remarques sur l'instabilité des transcriptions sont néanmoins intéressantes, car elles soulignent une des particularités de cet objet qui, malgré ses parentés avec la constitution d'archives ou l'édition de manuscrit, s'en distingue néanmoins. Si, dans la perspective du travail automatisé sur les corpus de langue parlée en interaction, les transcripteurs et les analystes doivent sans doute reconnaître certains excès ou certains "tics", et y remédier, le travail majeur qui leur incombe consiste surtout à faire reconnaître le caractère particulier de ces données d'oral transcrit.

1.1.2.3. Les phénomènes suprasegmentaux

La troisième petite remarque que je ferai concerne la notation des pauses et des silences, et l'intégration dans les transcriptions d'indications intonatives. Les remarques qui suivent sont celles d'une profane dans le domaine du traitement des données vocales, qui, par ailleurs, n'a que ses pauvres oreilles ordinaires, ce qui revient à dire qu'elle n'en a pas, et qu'elle ne possède donc pas cette "oreille absolue", qui peut-être lui permettrait d'oser, de-ci, de-là, dans ses transcriptions, une petite flèche montante ou descendante.

La question se pose pour moi en ces termes : tant que ne sont pas résolus tous les problèmes qui permettraient d'avoir facilement le son et la transcription, je continue à demander à un étudiant qui me soumet un extrait de transcription de ce type :

A alors format d'réception (*elle écrit au tableau, pendant ce temps des murmures inaudibles*) format de réception hein ça va alors d'abord récepteur alors on trouve hearers recipient listener on va app'ler ça récepteur alors là j'reprends le truc hyper célèbre hein voilà et c'est là où on va voir comment i faudrait dans quelle mesure ça marche (*elle se remet à écrire au tableau*) alors là les ratifiés participants et les autres qui sont les non réti ratifiés ou bystanders alors i faudrait voir exactement les on va voir après les traductions

de compléter — il s'agirait plutôt pour moi de finir — sa transcription en y rajoutant les indications les plus saillantes à l'écoute qui en permettraient la lecture, quelque chose comme :

A alors format d'réception/ (*elle écrit au tableau, pendant ce temps des murmures inaudibles*) format de réception/ hein/ ça va/ alors d'abord récepteur alors on trouve hearers recipient listener (..) hein/ on va app'ler ça récepteur (..) alors là j'reprends le truc hyper célèbre hein/ voilà\ et c'est là où on va voir comment i faudrait/- dans quelle mesure ça marche/ (..) (*elle se remet à écrire au tableau*) alors là/ les ratifiés participants et les autres qui sont les non réti-ratifiés ou bystanders (..) alors i faudrait voir exactement les- on va voir après les traductions/

Les risques d'erreur, bien connus, de ce type de transcription sont :

– ce qui est perçu comme une pause peut être tout autre chose, par exemple la perception d'un contraste de hauteur mélodique ;

- la perception du montant et du descendant peut être erronée ;
- cette notation sélectionne certains phénomènes, mais ce ne sont pas nécessairement les plus saillants dans cet extrait ;
- la notation d'un phénomène le répertorie dans une catégorie (modification de la courbe mélodique, pause, intensité, débit), alors que l'on sait bien que la perception est intégrative et que le phénomène a de fortes chances d'être un mélange de différents niveaux.

À mes yeux, il vaut pourtant mieux assumer ces risques d'erreur que de proposer une transcription qui ne peut pas être lue, et dont l'analyse ne peut donc pas être discutée.

2. Le champ : perspectives théoriques

Ce n'est pas uniquement pour se conformer à la loi du genre qu'il sera question de la possible, l'impossible, l'indispensable ou l'inutile articulation entre différentes approches des interactions, en particulier entre l'analyse de discours au sens de *discourse analysis* et l'analyse conversationnelle, faisant écho à la fameuse discussion de Levinson (1983), c'est aussi parce que cette question surgit inévitablement dès qu'il est question de faire une présentation un peu générale de "l'analyse des interactions" [grille, 2], de certaines notions, de certains concepts ou de certains outils d'analyse [3]. Elle surgit aussi dans le face-à-face avec les corpus lors de l'analyse. Je présenterai cette discussion en l'organisant autour de deux pôles : l'entité d'analyse et les questions de recherche.

2.1. L'entité d'analyse

Je désignerai par "entité d'analyse" ce que l'on cherche à saisir, ce vers quoi sont orientées les analyses. Ceci constitue la première zone de tiraillements entre des objectifs proches mais différents : la situation, l'interaction ou les phénomènes langagiers, la langue. C'est précisément ici que telle analyse sera considérée comme "trop rabattue" sur le linguistique par certains, comme négligeant les matérialités linguistiques et diluant son objet dans des extrapolations psychologiques ou sociales par d'autres, ou encore comme ratant son objet par excès de figement pour les uns, et pour d'autres comme ne conduisant finalement nulle part, ne parvenant pas à formuler de généralisations réutilisables, ni à stabiliser les notions qu'elle utilise. Ce qui pose problème, ce n'est pas tant ces "critiques" potentielles que le fait que, bien souvent, elles comportent une part de vérité, qu'il semblerait absurde de nier. En fait, dans la plupart des cas, si une orientation ne disqualifie pas les autres, elle place différents phénomènes, certainement pertinents, presque hors de portée de l'analyse entreprise ; ou bien alors, elle les intègre, mais en les plaçant inévitablement dans un rapport à l'analyse qui les appauvrit. Ce problème est formulé par Gülich, lorsqu'elle commente les liens entre ethnométhodologie et analyse conversationnelle, et la multiplicité des influences et des courants de pensée qui peuvent conduire à l'étude des conversations (grammaire de la langue parlée, pragmatique, analyse de discours, sociolinguistique, ethnographie des communications, etc.) :

« Ce qui m'importe [...] c'est d'indiquer que l'on peut concevoir une analyse conversationnelle linguistique s'inspirant d'une façon privilégiée de l'ethnométhodologie, mais que beaucoup d'autres approches linguistiques peuvent également conduire à l'étude de conversations. Il n'y a pas un seul modèle d'analyse de conversations. On peut "décrire la conversation" (cf. Cosnier/Kerbrat-Orecchioni 1987) sans recourir aux concepts ethnométhodologiques. C'est une erreur de croire qu'il y a une analyse conversationnelle homogène. Elle est, au contraire, extrêmement hétérogène, et il faut faire attention à ce qu'elle ne devienne pas un mélange d'influences ou d'approches trop diverses, qui sont à peine compatibles entre elles. » (1991 : 340)

La position que j'essaie de tenir ne revendique ni l'éclectisme, toujours risqué je pense, ni le purisme ou l'adhésion à l'un ou l'autre des courants possibles. J'essaie ci-dessous de préciser la façon dont se construisent mes repères à partir de différentes questions : ce qu'on cherche, les modes d'appréhension des corpus et la représentation d'arrière-plan de l'entité d'analyse.

2.1.1. La situation

Vouloir rendre compte de la situation, c'est ce qu'illustrent, en France, les travaux de Langage et Travail, ainsi présentés par rapport à l'analyse conversationnelle et à l'ethnographie :

« [...] les analyses de conversation ont eu pour objet privilégié des rencontres face à face limitées dans l'espace et le temps, dont l'ouverture et la clôture se devaient d'être apparentes, ce qui ne constitue en fait qu'un cas particulier parmi l'ensemble des manifestations du langage dans la vie sociale. Discipline de terrain, plus sensible aussi à la variation, l'ethnographie de la communication a évidemment donné à l'enquête un statut plus central, elle s'est même astreinte à en expliquer et à en systématiser la démarche dans des guides et manuels indispensables à la formation des jeunes chercheurs [...]. Mais, conçues pour des sociétés traditionnelles, ces contributions restent marquées par un regard taxinomique, sans grande prise sur les complexités et les dynamiques auxquelles on se trouve immédiatement confronté dans le travail. Ce qui oblige, dans notre domaine, à la créativité méthodologique, c'est l'inscription du discours et de l'activité dans des temporalités multiples, l'incommensurabilité entre ordre matériel et ordre symbolique, l'hétérogénéité des strates sémiotiques, la diversité des individus impliqués et de leurs statuts (à la fois "sujets", "acteurs", "opérateurs", "locuteurs"), c'est le fait du collectif, toujours mouvant et toujours présent. » (Boutet, Gardin, Lacoste, 1995 : 15)

Dans ce cas, c'est l'horizon de l'analyse (la communication au travail, la situation de travail) qui conduit à ne pas se cantonner dans ce qui est dans le corpus enregistré, mais à utiliser au contraire des informations multiples (enregistrements, observation et prise de notes, documents, entretiens) glanées au cours d'un séjour long, à l'aide d'une enquête de type ethnographique (voir par exemple la méthodologie utilisée dans Grosjean et Lacoste 1999), parfois à utiliser des données issues d'auto-confrontations, et enfin à "restituer" les résultats des analyses aux acteurs.

Ce type d'objectif ou d'entrée dans le corpus conduit nécessairement à :

- ne pas considérer le langage comme central : dans un grand nombre de situations de travail, le langage et l'action entretiennent des relations complexes qu'il convient de chercher à décrire ;
- "allonger" le corpus en durée, au risque d'obtenir des données constituées d'éléments hétérogènes (des enregistrements locaux et des observations, cf. Grosjean et Lacoste 1999) ;
- élargir le corpus selon différentes dimensions :

« Si le linguiste veut, par exemple, comprendre et interpréter le sens d'un document, d'un écran ou d'un message, s'il veut analyser les enjeux d'une lettre dans un bureau, décrire la circulation de la communication dans un service, les transformations d'une information au sein d'une équipe ou les usages d'un règlement dans un atelier, alors il lui faut bien, qu'il l'ait souhaité ou non, tenir compte des dispositifs techniques, de l'organisation du travail ou des relations sociales dans l'entreprise où il enquête. » (Boutet, Gardin, Lacoste, *ibid.* : 16)

2.1.2. L'interaction

Avoir pour objectif la description de l'interaction me semble pouvoir correspondre à (au moins) deux approches distinctes.

– *Décrire des (types d') interactions*

Je regrouperai dans cette catégorie les travaux qui cherchent à dégager les spécificités de certains types d'interaction presque au sens de "genre" (par exemple, l'interaction dans les commerces, Aston (ed.) 1988, la conversation entre amis Tannen 1984, l'interaction de classe, la consultation thérapeutique, etc.) ou certaines "formes" d'interactions, par exemple les trilogues (Kerbrat-Orecchioni et Plantin

1995) ou des polylogues. Ce sont des procédures interactionnelles spécifiques qui sont alors recherchées par l'analyste, des routines, des modes particuliers de gestion des échanges (cas des trilogues et polylogues par exemple), un déroulement habituel, des "motifs" récurrents (des types de séquences), etc. Le corpus de ces descriptions est restreint par rapport au précédent, il doit cependant contenir des interactions (vs de l'interaction). De là découlent aussi toutes les considérations typologiques [7, 22, 23].

– *Décrire l(a parole en) interaction*

Le corpus de ces descriptions peut être restreint par rapport au précédent : il doit avant tout permettre d'étudier les phénomènes interactionnels en eux-mêmes. Je perçois les analyses de ce type comme cherchant à fonctionner "en temps réel", en suivant ce qui est en train de se produire. Si ces analyses sont menées sur des énoncés en contexte, sur des tours de parole produits par des participants dans une situation déterminée, le fait que les descriptions se cantonnent essentiellement à la prise en compte de la séquentialité et des formes de catégorisations produites de façon reconnaissables (avec un recours minimal aux savoirs d'arrière-plan non exhibés dans l'interaction et sans recourir à une représentation élaborée par l'analyste pour prendre en compte les dimensions relationnelles et symboliques, à la Goffman par exemple) leur confère à mes yeux un caractère éminemment abstrait. Je dirais presque que les accomplissements des membres dont on cherche à rendre compte se détachent fortement, voire "décrochent" des actions ou des activités des individus en situation.

2.1.3. Les phénomènes langagiers, la langue

Les travaux de ce type poursuivent la description des phénomènes langagiers, de structures linguistiques dans l'interaction alors vue comme un texte dialogué. Ce type de recherche se trouve nécessairement contraint à placer au premier plan de ses préoccupations l'identification des caractéristiques de l'oral, et le travail à faire ne manque pas sur ce point. Elles portent sur des objets divers, la syntaxe, les connecteurs, des types de structures, sur les thèmes et objets de discours. Selon le type d'objet choisi, les recherches intègrent plus ou moins la nature interactionnelle du corpus.

2.2. Différents modes d'appréhension des corpus

Là encore, je ne prétends nullement faire le tour de tous les modes possibles d'entrée dans un corpus. Je cherche plutôt à formuler comment il me semble possible de faire en prenant quelques repères dans la littérature.

2.2.1. L'observation-balayage

Cette première manière d'entrer dans les corpus relève à proprement parler d'une approche conduite par les données : le corpus est observé (écouté), jusqu'à ce qu'un phénomène retienne l'attention. Cette méthode est ainsi décrite par C. et M. Goodwin :

« [Mais] c'est aussi très productif d'examiner seul le matériel. Quand je le fais, je ne cherche en général rien de particulier, mais j'essaie d'examiner, dans les données, avec autant d'attention que possible, ce qu'elles ont à offrir. » (Dannequin et Lacoste, entretien avec C. et M. Goodwin, 1989 : 90)

de même par ten Have :

« In general, conversation analysts refrain from specifying beforehand what they expect to find; even the topic of the research may not be chosen before inspecting the data. Rather, the general tone seems to be: "Hey! I think I have seen something really interesting happening here. Let's take a look!". And in some programmatic statements, similar attitudes are expressed, using phrases like "unmotivated looking" [...]. » (1997:1)

C'est donc du corpus que va surgir la question de recherche, le travail consistant par la suite à effectuer des ajustements successifs entre une description nécessairement construite à partir d'un certain nombre d'outils (forgés préalablement à la question), et le retour aux données de façon à rendre compte au mieux du phénomène observé.

Si cette méthode est présentée comme caractérisant précisément l'analyse conversationnelle, il me semble que tout travail sur corpus comporte, à un degré ou à un autre, des moments de recours à cette méthode.

C'est elle qui conduit à repérer un phénomène, qui est alors recherché dans d'autres corpus. On peut ainsi en arriver à construire-décrire une catégorie de procédures par lesquelles les participants effectuent la même activité, mais qui sont (linguistiquement ou discursivement) relativement hétérogènes. Dans la description des *phone-in* recevant des vedettes, il m'est ainsi apparu que l'activité confirmative, qui constitue l'essentiel de l'activité des auditeurs qui téléphonent, est effectuée aussi bien par des compliments et par l'expression de leur admiration, de leur affection, voire de leur amour pour la vedette, que par des énoncés d'émotion, et, dans le corpus syrien, par des invitations ²⁰.

2.2.2. Les entrées *top-down* ou *down-top*

L'opposition entre les deux modes d'approche est ainsi présentée par Roulet :

« Sachant que les progrès les plus marqués et les plus significatifs de la linguistique contemporaine, de Saussure à Chomsky, ont porté principalement sur la structure de la phrase (ou plutôt de la proposition), avec des développements plus récents dans le domaine de l'énonciation, mais restreints généralement à la description d'actes de langage isolés, comment le linguiste peut-il concevoir une approche de séquences discursives, et en particulier de séquences dialogiques ? Faut-il procéder de bas en haut, partir de l'acquis et commencer par étudier les enchaînements d'unités déjà décrites, comme les phrases ou les actes de langage, dans l'espoir d'aboutir finalement à la description du texte ou du dialogue ? Ou faut-il procéder du tout aux parties, et partir de l'événement de communication (comme le fait l'ethnographie de la communication) ou du dialogue, pour aboutir progressivement au repérage des unités discursives minimales, qui ne correspondent pas nécessairement aux unités linguistiques maximales ? » (1997 : 99)

Cette opposition pose différentes questions relatives à la pratique de l'analyse de corpus. En effet, les deux approches présentées par Roulet, au-delà de leurs oppositions, sont identiques dans la volonté de description de l'interaction (ou de son niveau structural) "sans résidu" : que l'on parte du tout pour "descendre" vers les unités qui permettront la description la plus "juste", ou qu'au contraire on parte des unités (catégories *a priori*) pour "remonter" jusqu'au tout en dégagant les règles d'enchaînement et de composition, il s'agit toujours d'une conception du travail descriptif qui "épuise son objet", qui implique donc la nécessité d'aboutir à des inventaires finis, à des niveaux clairement disjoints ou, à défaut, à des niveaux dont il s'agira de penser l'articulation. Ce point est souligné par Levinson dans sa discussion des différences entre l'analyse de discours (*Discourse Analysis*) et l'analyse

conversationnelle (*Conversation Analysis*) :

Discourse Analysis

« There is also a tendency to take one (or a few) texts (often constructed by the analyst) and to attempt to give an analysis in depth of all interesting features of this limited domain (to find out, as some have put it, "what is really going on" — Labov and Fanshel, 1977 : 59, 117). » (1983 : 286)

Conversation Analysis

« There is also a tendency to avoid analyses based on single texts. Instead, as many instances as possible of some particular phenomena are examined across texts, not primarily to illuminate "what is really going on" in some interaction (a goal judged impossible, such illuminations evading participants as well as analysts on many occasions), but rather to discover the systematic properties of the sequential organization of talk, and the ways in which utterances are designed to manage such sequences » (*ibid.* : 287)

Outre la question de la systématique, cette opposition soulève celle des unités elles-mêmes : les deux approches consistent en effet à partir d'une unité en visant l'identification d'autres unités et de compositions d'unités. C'est donc là un débat qui se profile (voir par exemple Berthoud et Mondada, édts, 2000 ; Gülich 1999), avec une question déclinée sous au moins deux formes bien différentes :

– quelles sont les bonnes unités (par exemple "phrase" ou "clause", "acte de langage" ou "acte discursif") ? (Un des corollaires de cette manière de poser la question est : si l'on n'arrive pas trouver les unités, c'est que la recherche ne concerne plus la linguistique) ;

– cherche-t-on des unités ou en utilise-t-on ? La réponse à cette question oppose les recherches qui revendiquent de se fonder sur des unités à celles qui revendiquent de se fonder sur des processus, des procédures ou des accomplissements.

Je relie cette question des unités à celle de la représentation d'arrière-plan de l'entité d'analyse (voir ci-dessous).

J'aurais tendance à conserver cette opposition *down-top*, *top-down*, en en modifiant légèrement la définition pour rendre compte de certains des modes d'appréhension des corpus que j'ai utilisés dans mes propres travaux.

– *Les éclairages à travers l'étude d'une unité*

C'est le type d'étude qui convient à l'analyse des "faits de langues" dans l'interaction ou alors à celle de certaines catégories, par exemple les particules discursives. L'étude des énoncés généralisants faite avec Marianne Doury [25] nous a ainsi conduites à décrire des modes d'utilisation de ces énoncés qui permettent de formater l'interaction, d'en modifier la teneur. De la même manière, le travail effectué avec Sylvie Bruxelles sur les emplois de "ben" dans deux corpus d'interactions polylogales [26, 28] a conduit à dégager non seulement différents types d'emplois de "ben", mais aussi certaines caractéristiques des deux types d'interactions représentés, ainsi que d'identifier des "moments" particuliers dans chacun d'entre eux.

L'analyse *down-top* ne porte pas nécessairement sur des unités définies *a priori* dont on cherche à éclairer le fonctionnement discursif et interactionnel et la définition peut se trouver modifiée et affinée par l'analyse (voir Gülich 1999). Ce type d'approche peut aussi être le résultat de l'observation-balayage. Dans mon travail sur la conversation familière, c'est par l'observation de comportements récurrents dans les différentes interactions du corpus que j'ai été amenée à faire l'hypothèse de l'existence d'une catégorie de procédés "question sur le dérangement", que la

poursuite de la description m'a conduite à intégrer dans la catégorie plus générale de procédés d'amadouage. La description de ces procédés porte un éclairage sur le fonctionnement plus global de l'interaction.

– *Saisir une single interaction*

Ce type de description, que j'ai essayé de mener sur la conversation par exemple, est de type *top-down*, partant du tout, l'interaction, pour "descendre" à ce qui le compose. Mais cette entreprise n'a guère consisté pour moi à proposer une analyse structurale systématique, où l'entité de niveau supérieur est découpée sans résidu jusqu'à ses unités les plus "petites", opération qui conduit, me semble-t-il, à porter la réflexion davantage sur le système des unités lui-même que sur l'interaction considérée.

Je crois avoir néanmoins tenté pour la conversation une approche épuisant d'une certaine manière son objet, à travers la description de types de séquences, correspondant à des activités spécifiques repérables dans l'interaction et à travers celle des activités qui conduisent d'une de ces séquences à l'autre. C'est en fait sur la base de saisies successives [14, 28, 31] que j'ai fait fonctionner ce type de description.

. *Les saisies macro-locales*

Il n'est pas possible de préciser *a priori* à quoi correspond précisément ce niveau puisque pour rendre compte du déploiement d'une interaction donnée, il s'agit d'identifier des moments et des transformations attestés dans une interaction donnée. Les séquences d'ouverture et de clôture relèvent de ce niveau de saisie, et les autres éléments que l'on parvient ainsi à dégager diffèrent selon les corpus. Dans la conversation, c'est sur la base des activités développées par les participants que j'ai ainsi identifié des "séquences spécifiques" (confiance, dispute évitée, etc.). Parfois, il s'agit simplement des différentes étapes récurrentes du développement de l'interaction (le "script" de l'interaction dans les commerces ou de la consultation médicale par exemple¹²). Dans d'autres cas encore, comme dans les réunions informelles ou semi-formelles, il pourra s'agir de configurations et reconfigurations différentes autour de lignes thématiques successivement développées [40]. Ce peut enfin être les cadres participatifs et leurs fluctuations (qui parle à qui ?) ou les développements successifs à partir des phénomènes d'alliances et de coalition (voir Kerbrat-Orecchioni & Bruxelles à paraître).

Le fait que l'on ne puisse pas *a priori* définir ces "moments" composant l'interaction au niveau macro-local traduit le fait que différents paramètres entrent en ligne de compte dans la manière dont l'interaction se développe, ou, pour le dire différemment, que les participants ont à gérer des éléments multiples dans leur conduite de l'interaction et que, selon les situations, ce ne sont pas toujours les mêmes de ces éléments qui prédominent. Ainsi, dans une réunion par exemple, les participants ont à gérer le fait de se trouver dans une situation polylogale, cet aspect des choses peut dominer le reste, et la description des fluctuations dans les configurations polylogales peut constituer le niveau le plus pertinent pour appréhender l'interaction.

Au cours de mes travaux, j'ai ainsi été amenée à décrire différents types de

¹². J'emploie le mot "script" pour désigner l'existence d'un déroulement répétitif pour une interaction.

développements de niveau macro local, de différentes natures :

- des *séquences*, l'exemple prototypique serait l'ouverture et la clôture de l'interaction, mais aussi, pour la conversation, la séquence de confiance conversationnelle, la séquence de discussion, la dispute évitée, le conflit de rôle, etc. J'ai, pour la description du Corpus de Sérignan [77], ou plus globalement pour décrire les interactions dans les commerces [23], eu recours à la notion de *module* (Vion 1992), d'une manière figée pour désigner des "modules conversationnels", moments de l'interaction où les participants se mettent à échanger à bâtons rompus.
- des *épisodes*, qui désignent les reprises successives d'une interaction entre les mêmes partenaires, selon un schéma du type : t1[A/B], t2 [A/B], tn[A/B]). Cela correspondrait par exemple aux différents épisodes d'une interaction "endémique" (André-Larochebouvy 1984), à la suite "annonce sur le répondeur — message — rappel", etc.
- des *éléments d'une série*, type qui m'a semblé utile pour décrire l'interaction à un guichet [77], qui peut-être vue, d'un certain point de vue (point de vue de l'employé), comme une interaction sérielle. La notion d'"éléments de la série" rend compte du statut de l'interaction A/X1 par rapport à l'interaction A/X2, c'est-à-dire les différentes reprises de l'interaction sérielle t1[A/X1], t2 [A/X2], tn[A/Xn].
- les "*interactions-filles*" auxquelles peut donner naissance, par scissions et fragmentation, une interaction polylogale focalisée (considérée comme "mère") [40].

Ces formes de développements peuvent évidemment être considérées comme des "unités" à intégrer à la boîte à outils du linguiste interactionniste, mais ce n'est pas dans cette perspective que leur description me semble importante. Chaque nouveau corpus conduit en général à en identifier de nouvelles, et l'inventaire serait donc sans fin. Dans l'identification de ces formes de développement, ce qui compte est la description des moments de transformations et surtout celle des procédures mises en œuvre par les participants pour les opérer.

Le travail sur d'autres types d'interactions, en particulier la réunion [37, 40], m'a conduit à opposer ces saisies macro-locales aux saisies globales. Il m'est vite apparu intenable, pour décrire ces situations institutionnalisées, de limiter l'attention descriptive aux cadrages resserrés effectués par l'analyste (saisies macro- et micro-locales). Il m'a semblé nécessaire de les mettre en regard des cadres posés, par exemple, par l'institution dans laquelle se déroule la situation. Cet aspect des choses, qui ne s'était pas imposé dans le travail sur la conversation familière, m'a conduit à parler de saisies successives [14, 28, 37], dans lesquelles il faudrait distinguer, à un niveau global : la situation "officielle", avec la définition du cadre spatio-temporel et de l'objectif, des types de participants, ainsi qu'un premier cadrage externe décrivant "normes" ou "contrat" ainsi que "rôles" de la situation incarnée, qui correspond avec des modifications plus ou moins radicales, à ce que devient la définition officielle de l'interaction dans les faits.

. *Les saisies micro-locales.*

En présentant de cette façon les saisies micro-locales, j'ai bien conscience de les

assujettir à une conception dont elles ne relèvent pas nécessairement. Elles sont ici comme "subordonnées", trouvant leur place après coup, dans une succession d'approches du corpus, puisqu'il s'agit de décrire ce qui se passe "à l'intérieur" de moments identifiés par les approches macro-locales, c'est-à-dire les procédures utilisées pour mettre en place les formes identifiées, les transformer, les clore. Ces saisies micro-locales s'attachent aux enchaînements locaux : tours de parole et/ou phénomènes syntaxiques/discursifs. Elles cherchent à mettre en lumière le mode de construction progressif des échanges, en se concentrant par exemple sur l'alternance et la construction du tour de parole, les phénomènes de réparation, les phénomènes de continuité ou de rupture thématique, etc.

2.3. Texte ou activité

La troisième zone de questionnement concerne la conception d'arrière plan de l'interaction comme "texte" ou comme "activité", qui va déterminer dans une large mesure la façon dont la description est mise en œuvre et ce que l'on cherche à y trouver. Cherche-t-on à décrire l'objet construit (l'interaction en question par exemple) ou alors le processus même de sa construction, à décrire l'"accompli" ou l'accomplissement.

Cette opposition, comme le dit Güllich (1999 : 25), se retrouve pour les différents types d'approche, par exemple les approches syntaxiques ou les approches interactionnistes. Un des points les plus souvent repris dans cette discussion sur les deux perspectives "production" ou "produit", "activité et processus" ou "entité et résultat" est celle de la conception du tour de parole, vu soit comme unité (permettant le découpage de l'interaction, posant les problèmes de frontières et de définition précise de la catégorie "tour") ou comme accomplissement (dont on cherche alors à décrire les modes de construction, les enchaînements, les "projections" par le locuteur en cours ou par l'interlocuteur).

Peut-être est-ce la même différence de perspective qui permettrait de distinguer en quoi l'"échange" diffère de la "paire adjacente" : soit on chercherait à formuler des règles de bonne formation séquentielle et à inventorier des types d'échanges ; soit on entendrait dégager les procédures méthodiquement mises en œuvre par les participants au fil de leur co-construction de la parole. Cela revient à dire que la distinction entre une paire adjacente question / réponse et un échange binaire question / réponse, si on laisse de côté la question des actes de langage (voir ci-dessous), tient surtout à la représentation globale de ce que l'on est en train de décrire-rechercher : d'un côté les règles de bonne formation des échanges (complétude, troncation, cohérence) et des types d'échanges ; de l'autre la formulation du principe que les participants montrent qu'ils appliquent dans l'interaction, la façon dont ils montrent qu'ils construisent méthodiquement le lien entre un premier tour-énoncé produit par un premier locuteur et un second tour produit par le locuteur qui enchaîne.

Si je pense avoir cherché à décrire essentiellement des procédures dans la plupart des descriptions que j'ai effectuées, la représentation d'arrière-plan qui est la mienne se situe en balancement entre une vision de l'interaction comme produit ou comme processus. La formulation qui y correspond le mieux serait celle de l'interaction comme un corps chimique, évoluant par l'action de ses constituants sur l'axe du temps, traversant des états, subissant des transformations voire des métamorphoses.

Cette vision de l'interaction comme "état" trouve son origine dans certaines des caractéristiques de la conversation familière, et plus précisément dans mes travaux sur son ouverture où j'ai tenté de saisir l'"entrée" en conversation, cette sorte de rupture entre la non co-présence et la co-présence, la non co-activité et la co-activité. C'est cette représentation d'arrière-plan de l'interaction comme état qui m'a conduite à décrire les échanges à bâtons rompus et la cristallisation de séquences spécifiques telles que la confiance ou certaines formes d'échanges organisés autour du désaccord dans la conversation familière [7, 15] ; c'est elle qui a conduit la description des phénomènes de "cohue interlocutive", de fluidification et de fragmentation dans les polylogues [37], c'est aussi celle qui se profile dans ma tentative de saisie des métamorphoses des interactions en arabe [23, 32].

Une telle représentation tient du produit tout autant, me semble-t-il, que du processus : ce qui me semble généralement le plus urgent à analyser concerne les structures et les objets globaux, la façon dont ils sont configurés par différentes actions ou activités, différents événements (internes ou externes). Une fois ces saisies effectuées, ce sont les procédures permettant de modifier les configurations qui deviennent, mais dans un deuxième temps, l'objet d'investigation.

Cette représentation est pour moi liée à la question de la temporalité, non celle de l'interaction elle-même, mais celle que vise l'analyse : cherche-t-elle à fonctionner "en temps réel" ou admet-elle fonctionner "*a posteriori*" ?

Ce que j'appelle fonctionner "en temps réel" correspond aux analyses pour lesquelles la temporalité mise en œuvre par l'analyse est (doit être, cherche à être) celle mise en œuvre par les participants dans la construction de leurs échanges, dans leurs interprétations, négociations, mouvements topicaux, et dont leurs activités matérielles (verbales ou non) sont, pour l'analyste, la trace : « *The very turn-by-turn unfolding of interaction therefore assists the process of analysis* » (Hutchby et Wooffitt, 1998 : 16). Cette conception me pose un problème, car il ne me semble pas possible de faire comme si je n'avais pas "le tout" (c'est-à-dire l'interaction en train de se faire et l'interaction faite, ou encore le temps en train de se dérouler mais aussi le temps passé) sous les yeux. Je ne peux qu'assumer le fait d'avoir écouté maintes fois la cassette, transcrit l'interaction, avec l'écoute si particulière que cette opération suppose, en être imprégnée, décrire ce qui se passe à l'instant *t1* en sachant ce qui s'est passé à l'instant *t2*. La discussion est ainsi formulée par Ten Have :

« At any moment, the future development of the interaction — what in transcripts is to the right and below what is noted — is to a large extent open and yet to be produced by the interactants themselves, in ways that are not in the hands of anyone of them. Talk-in-interaction is factually always "closed to the left" and "open to the right". While an openness to interactional negotiation may be rather obvious when one considers future developments, it is, in a sense, also true for the present and the past. It can be demonstrated on many cases that, for the participants themselves, what an utterance "means" and what it "does" — its semantic and pragmatic import — is not fixed, one it is produced, but is liable to be defined and redefined, in short negotiated, in utterances following it. » (Ten Have, 1999 : 2)

Elle conduit, sous cette forme, tout directement à la question du "principe d'interprétation dialogique" :

« Taking a specific utterance as a point of reference, we can say that while it will be oriented to the state of the interaction as it has developed so far, and will display that orientation in one way or another, the utterance following it will do the same. So, while utterance 1 may display a specific conception of what is going on, utterance 2 will contain a similar or different

conception, after which the speaker of utterance 1 may react to that in utterance 3, possibly with another version. In fact, in "repair sequences" such a negotiation structure is often quite clear. But also in less outspoken cases, such processes of interactional negotiation and accommodation are going on continuously. » (*ibid.* : 2)

Mais avant d'en arriver là, la question qui se pose à moi est celle de la possibilité d'adopter une vision dans laquelle, pour l'analyste « la parole en interaction est dans les faits toujours "fermée à gauche" et "ouverte à droite" ». C'est effectivement le cas pour les interactants : pour eux, tout au moins, cet espace ouvert à droite est aussi celui de la projection des actions futures. C'est manifeste dans les cas clairs de planification : "j'ai deux choses à te demander", les deux choses étant organisées dans le temps par le locuteur qui aborde d'abord la première puis la seconde, et le second locuteur pouvant, au cas où la seconde chose tarderait à venir ou serait oubliée au cours du développement de la première, rappeler le projet "et tu avais autre chose à me demander"¹³.

Il est bien certain que c'est de ces processus que l'analyste cherche à rendre compte, mais pour lui, objectivement, l'interaction qu'il analyse est de fait fermée (déjà accomplie) à gauche comme à droite. C'est en raison de cette non-coïncidence, que je pense me situer dans une analyse clairement après coup, qui part donc du tout, un tout que j'essaie de concevoir dans son déploiement temporel propre. Je dirai que :

- pour les participants, l'interaction est "fermée" à gauche, ouverte et espace de projection à droite : ils peuvent remonter vers ce qui est déjà accompli ("et tu disais que...", "pour en revenir à ce que tu disais tout à l'heure"), ils peuvent se projeter vers ce qui est à accomplir, et ils doivent à chaque instant *t* adapter leur projection faite à l'instant *t* à ce qui s'est produit entre temps ;
- pour l'analyste, l'interaction est de fait déjà fermée à droite et à gauche : il peut remonter et redescendre de part et d'autre de chaque instant, et sa compréhension des phénomènes interactionnels est le résultat de ces va-et-vient.

C'est cette position, dans tout son inconfort, que j'essaie de tenir ou de construire dans les descriptions. Elle tient à ce qu'il me semble important de ne pas négliger la description globale, voire externe "officielle" de l'interaction, de même qu'il importe de ne pas masquer le fait que les déambulations de l'analyste dans son corpus diffèrent de celles des participants, et que cette temporalité propre à l'analyse influence peut-être sa compréhension de la séquentialité des actions. Cette non-coïncidence justifie aussi à sa manière le fait que, parallèlement à la description des activités locales, des procédures utilisées, des phases de transformation et des négociations, l'analyste cherche à décrire le texte, le produit fini, l'entité dans son intégralité (une conversation de son entrée à sa clôture ; une confidence avec les modes de gestions particuliers de l'interlocution qui s'y mettent en œuvre ; la gestion d'un désaccord à partir de son émergence jusqu'à sa résolution ; un malentendu depuis sa source jusqu'à sa révélation-réparation), puisque c'est au fond, et avant tout chose, ce seul objet qu'il observe.

¹³. Cette réflexion est particulièrement avancée à propos du tour de parole (voir Selting 1996).

**Actes, activités, actions,
thèmes et objets**

Dans la grille (de même que dans [2]), les questions d'actions et de thèmes sont abordées en succession. Ce qui est dit est au fond quelque chose comme : "il est possible d'aborder l'interaction en se concentrant sur les actes, actions, activités effectués par les participants, il est aussi possible de l'aborder à travers la question de ce dont ils parlent, et on peut aussi s'intéresser aux questions des prises en charge énonciatives". Ce n'est pas faux. Mais ce n'est évidemment pas sous cette forme d'inventaire des possibles que s'offrent ces différentes perspectives d'analyse à celui qui aborde un corpus.

La première question que je poserai, avant même d'aborder celle de l'articulation de ces perspectives, ou celle des problèmes internes posés par chacune d'entre elles, est celle du choix de la perspective pour un corpus donné.

La seconde concernera les notions d'activité, action, acte.

La troisième concernera celle des développements thématiques.

1. Choix de la perspective : acte ou thème ?

Dès mon travail sur la conversation familière, cette question "acte ou thème ?" s'est posée. Dans une telle situation de communication en effet, si l'on peut très bien décrire localement ce qui se passe en termes d'actions (ils se saluent, A donne un conseil à B, A et B font la cuisine, ils regardent des photos, etc.), une telle qualification semble inadaptée au niveau global (i.e. pour le "tout" de l'interaction). Tout se passe comme si c'était seulement au niveau (macro)local que des actions étaient spécifiées / spécifiées, mais que celles-ci ne pouvaient pas être subsumées dans une activité commune globale, à la différence de ce qui est le cas d'autres types d'interaction. Dans la conversation, ils parlent. Si "parler" est bien une activité, la décrire à l'aide de notions telles que "A pose une question", "B fait un commentaire", ne permet guère de rendre compte de ce qui fait la spécificité de la manière dont les choses se passent. Pour tenter de saisir cette spécificité, la question du développement thématique est plus immédiate que celle des actions.

La question (acte ou thème) est implicitement formulée dans la définition de la séquence proposée par Kerbrat-Orecchioni :

« La séquence peut être définie comme un bloc d'échanges reliés par un fort degré de cohérence sémantique et/ou pragmatique :

– sémantique : on retrouve là le critère thématique qui a été évacué de la définition de l'interaction ;

– pragmatique : [...] parce qu'elle correspond à un seul "objet transactionnel", c'est-à-dire un seul "but", ou une seule et même "tâche". » (1990 : 219)

Une des manières de l'aborder peut être de la relier à celle de l'activité globale développée dans l'interaction et de la succession des activités locales qui y prennent place, les activités attendues et les activités inattendues.

Dans cette perspective, on pourrait dire que pour certaines interactions se dégage une activité globale liée à leur but global, alors que pour d'autres, comme la conversation, il semble que non. Ou tout au moins, si ce but global existe assurément, il est d'une tout autre nature : "passer un moment ensemble", "passer une soirée". L'activité sociale effectuée par les participants aux conversations familières étudiées dans ma thèse, est la "visite entre amis". Cette activité sociale se réalise à travers une succession d'activités relativement hétérogènes, ce qui conduit de façon assez immédiate à proposer une description de niveau macro-local. Sur le versant verbal de cette activité sociale, ce que font les interactants et qui caractérise la conversation, c'est de glisser d'une de ces activités-séquences reconnaissables (et retrouvables dans toutes sortes d'autres types d'interactions) à une autre, à l'aide d'une activité interactionnelle spécifique : les échanges à bâtons rompus. Pour moi, cette activité manifeste l'état conversationnel [7, 10, 22]. Sa description repose nécessairement sur les développements thématiques puisque les glissements et amplifications thématiques sont l'essentiel des ressources utilisées par les participants¹⁴.

D'autres types d'interactions ne présentent pas cette hétérogénéité constitutive, ce qui ne veut bien sûr pas dire qu'elles soient nécessairement homogènes. Pour certaines d'entre elles, la question des développements thématiques devient moins immédiate.

¹⁴. Là encore, passant de corpus en corpus, ces généralités doivent être nuancées, comme le montrent les travaux effectués à Aix-en-Provence, par exemple sur "l'humour dans la conversation" (Priego-Valverde 1999).

Ainsi dans les interactions dans les commerces, les développements et les enchaînements pragmatiques sont plus immédiatement et régulièrement pertinents que les élaborations thématiques. Ainsi dans :

*Boulangerie (Corpus Sitbon)*¹⁵

- 1 B- ensuite bonjour
 2 C- bonjour/ j' voudrais un pain complet s'il vous plaît
 3 B- un pain complet (5") (sachet) c'est tout c'qu'il vous faut ↑
 4 C- oui
 5 B- alors 8,80 s'il vous plaît (5") merci (.) alors 9 et 10 voilà
 6 C- merci
 7 B- merci bien
 8 C- bonne journée
 9 B- de même au r'voir

l'interaction peut globalement être caractérisée comme la réalisation d'une activité de vente/achat de pain, et chacun des tours de parole peut de la même manière peut être qualifié comme réalisant quelque chose de l'ordre de l'action : saluer, faire une requête, servir, proposer autre chose, demander le paiement, payer, rendre la monnaie, remercier, faire un vœu, renvoyer le vœu, saluer.

Ainsi on peut dire que si l'objectif global d'une interaction ne permet pas de choisir à tout coup et sans faille la perspective descriptive pertinente, il est néanmoins dans certains cas un indicateur fort.

Une autre manière d'aborder la question est de considérer que les participants eux-mêmes s'orientent vers une élaboration en termes d'action ou en termes de thème, et que c'est ce dont le chercheur doit rendre compte. L'exemple proposé par Levinson (1992 : 74) d'un extrait d'interaction dans un petit commerce peut servir d'illustration :

- C: some apples please. Just help myself is that alright?
 S: Yes they are all fine.
 C: Yes they look good.
 S: // // There, that's eighteen, orright?
 C: uhuh. You've just got the one king of lettuce?
 S: Yes. Cos.
 C: That's a nice one.
 S: Yes. They are getting proper now aren't they. Thirty six please. // // thank you very much.
 C: thanks. Goodbye.

La question de Levinson est celle de l'interprétation de l'énoncé "That's a nice one" :

« How did the utterance function in the way that it did ? The answer is that it had the force that it had by virtue of the expectations governing the activity of shopping in small stores, here specifically the expectation that the customer will only pick out and select goods that he intends to buy. The corollary is that the shop-assistant can take any identification of a piece of merchandise as a selection with intent to purchase, unless there are contrary indications. »
 (*ibid.*)

Avant même d'en venir à cette discussion (voir ci-dessous), on peut dire que cet énoncé provoque un enchaînement de type pragmatique : le vendeur emballe la laitue. Pour le chercheur, cet enchaînement rend pertinente une description en termes d'activité pragmatique, alors qu'un enchaînement tel que :

¹⁵. Corpus réalisé pour un mémoire de maîtrise au département de Sciences du Langage (Université Lyon 2).

oui elle est belle, c'est un climat qui leur convient. Et c'est rare...

rendra plus pertinente une description en termes thématiques.

Les participants eux-mêmes connaissent parfois une hésitation entre élaboration thématique ou élaboration pragmatique. L'un peut être orienté vers une élaboration thématique, alors que l'autre produit un enchaînement élaborant pragmatiquement, par exemple un compliment produit par l'un comme une routine d'amorce thématique peut obtenir l'enchaînement "merci", d'ordre pragmatique, qui coupe court au thème ainsi initié. L'inverse peut aussi se rencontrer si l'un est orienté vers une élaboration pragmatique et que l'autre produit un enchaînement élaborant thématiquement, par exemple :

A- c'est combien déjà tes cours de tennis. J'ai vraiment envie de me remettre à faire du sport.

B- oui c'est bien. C'est ce que je me disais, même si ça coûte un peu d'argent, c'est important de se bouger. Moi par exemple...

C'est donc tout autant le type d'activité vu de façon globale que le type d'activité localement construit par les participants qui vont orienter la description vers la prise en compte privilégiée de tel ou tel aspect de la construction des échanges.

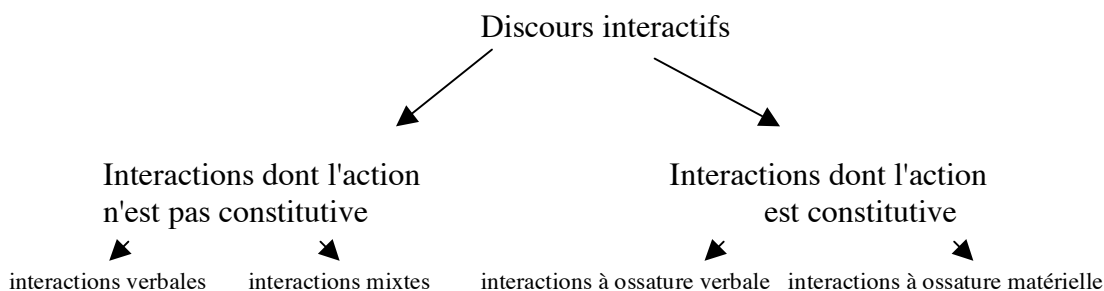
Ceci ne résout évidemment pas tous les problèmes posés par les deux perspectives. Des situations comme les commerces ou, par exemple l'indication d'itinéraire (pour laquelle il est assez simple d'opposer "ils parlent des rues de telle ville" à "ils demandent / indiquent un itinéraire"), peuvent, je pense être assez vite tranchées. Les plus problématiques sont les situations dans lesquelles ces deux niveaux s'imbriquent. Ils peuvent s'imbriquer par succession dans le temps : dans une interaction de commerce peuvent se développer des échanges conversationnels (cf. Doury, 2001) ; dans la conversation, si pour les échanges à bâtons rompus seule la description des développements thématiques semble pertinente, ces échanges vont, au fil de leur développement et de leurs divagations, conduire à des activités verbales du type "faire un récit", "gérer un désaccord qui aura surgi", etc. Mais les choses sont éminemment plus complexes dans les situations où les activités globales qui orientent les échanges intègrent aussi la gestion thématique. C'est le cas par exemple des situations de parole, souvent polémiques, où la gestion thématique — savoir déformer le thème, refuser la clôture thématique, relancer un thème clos sous une autre forme, etc. — devient une ressource pour forcer une prise de décision ou pour l'emporter dans une discussion construite autour d'un désaccord. C'est ce qu'on observe par exemple dans les consultations de partage des biens chez les notaires [73], ou dans les réunions de recherche [37, 40].

2. Actes, actions, activités

2.1. Action verbale, action non verbale

Le court développement qui suit présente, j'en ai bien conscience, un caractère à la fois paradoxal et quelque peu daté. Ce sont quelques observations sur les liens repérables entre parole et action matérielle (mouvement, gestes, manipulation d'objets), effectuées sur mes propres données, dont aucune ne comporte d'image vidéo. Si le temps où l'on argumentait pour justifier le fait de faire de l'analyse d'interaction sans vidéo est dépassé, il n'en reste pas moins que l'on continue à en faire. Mais les avancées effectuées dans la description multimodale des phénomènes interactionnels conduisent même les retardataires dont je suis à donner une place à cet aspect des choses dans leurs travaux. Cette forme minimale de prise en compte a été rendue possible par le fait que cet aspect de l'interaction est sorti de sa bulle du "non-verbal", et n'est plus abordé par les chercheurs qui s'en occupent uniquement sous l'angle de la gestualité expressive ou strictement communicative, mais en englobant les gestes à proprement parler, la matérialité de ce qui se passe lorsque les individus *font* matériellement ensemble.

Pour ces quelques remarques, je repartirai de la répartition présentée dans la grille :



Dans les "interactions dont l'action matérielle n'est pas constitutive", le travail sur les actions ou les gestes porte le plus souvent sur les gestes dits communicatifs, qui sont effectués avec une intention de communiquer (voir une discussion de ces notions dans Grosjean et Kerbrat-Orecchioni, à paraître, Filletaz, à paraître). C'est sur cette base que l'on peut distinguer les interactions "uniquement" verbales, par exemple la communication téléphonique où les gestes sont non communicatifs, des interactions mixtes qui représentent l'essentiel des interactions en face-à-face. Ces interactions sont abordées à partir des gestes qui accompagnent la production verbale. Rappor-ter une interaction au type "interactions à dominante verbale" ne signifie pas non plus que dans son déroulement ne vont pas prendre place des activités dont l'action matérielle est constitutive, par exemple, dans la visite, le fait d'offrir à boire est une des activités dont l'action matérielle est constitutive.

Pour la seconde catégorie, je me référerai aux distinctions formulées dans Lacoste (1991), prenant en compte, pour les communications dans le travail, différents types de rapports qu'entretiennent les actions communicatives et les actions techniques :

« Certes, il arrive que la communication se déroule avec une grande marge d'autonomie et constitue même l'essentiel du travail : dans les interrogatoires médicaux, la prise de RDV par

téléphone, les réunions, c'est la parole qui structure l'activité et lui donne consistance. Dans d'autres cas — dépannage à distance, régulation de trafic, etc. — la communication jouit d'une organisation relativement autonome donnant lieu à de longues séquences d'échanges parlés mais elle est toujours en rapport plus ou moins proche avec des signes et des visées techniques. Enfin, dans d'autres situations encore, les paroles se font rares, brèves, elliptiques, indéchiffrables hors du flux d'actions et d'événements techniques dans lesquels elles sont immergées. Elles ne peuvent être interprétées que par référence au contexte. Comment, par exemple, donner un sens à une énonciation telle que "Vas-y !", prononcée dans un atelier, un bureau ou un chantier, sans reconstituer le cours d'action commun aux deux opérateurs concernés ? » (1991 : 203-204)

Dans mes recherches, c'est la situation de consultation médicale en présence d'un intermédiaire linguistique qui m'a confrontée à la nécessité de prêter une attention particulière à cette articulation de l'action matérielle et de la parole. Dans cette situation en effet, le traducteur (non professionnel) qui accompagne la patiente doit non seulement faire circuler les informations de part et d'autre, mais il doit aussi traduire ce qui est dit au cours de l'auscultation, étape de l'interaction au cours de laquelle les paroles sont totalement imbriquées à l'action d'ausculter. Or dans cette étape, il n'a plus d'accès visuel sur l'interaction médecin / patiente, puisque l'auscultation se déroule derrière un paravent que l'intermédiaire linguistique ne franchit pas. Il traduit donc des paroles d'action sans voir les actions. Cette situation très particulière justifie le fait que l'observateur, qui lui non plus ne passe pas de l'autre côté du paravent, puisse aborder cette question de la relation entre parole et action matérielle sans avoir de film vidéo, puisqu'il se trouve là dans la même situation que l'un des participants. Les quelques observations qui suivent ne portent pas précisément sur cette situation avec traducteur (travail en cours), mais elles s'en inspirent.

2.2. Quelques observations sur des situations dont l'action matérielle est constitutive

La consultation médicale est une situation dont l'action matérielle est constitutive (déplacements dans l'espace, toucher, manipulation d'instruments, rédaction d'une ordonnance, etc.). Dans l'extrait suivant, reproduisant la partie auscultation, la transcription est effectuée à partir du seul enregistrement audio, sans prise de notes ni observation directe, puisque l'observateur se trouve de l'autre côté du paravent. Cette situation, comme toutes les situations de commerce et de service est une situation dans laquelle l'un fait (matériellement) quelque chose pour l'autre, il le fait ici littéralement à l'autre. Il est intéressant d'y observer les types de paroles qui sont en relation avec les actions matérielles :

Consultation (08/03/01). L'auscultation. (Alaro, Corpus Traverso)

- 1 (bruits divers : la médecin se déplace derrière le paravent)
- 2 D- bon (alors voyons voir) i bouge bien vot' bébé
- 3 P- ouais (.) pas tous les jours hein ↑ (.) faut pas en d'mander trop non plus
- 4 j'crois
- 5 [...]
- 6 D- (inaud.) (bruit du tensiomètre : elle tente de gonfler le tensiomètre qui
- 7 ne marche pas)
- 8 P- (inaud.)
- 9 D- non: ↑ regardez j'arrive pas à l'gonfler là (.) qu'est-ce qu'i s'passe
- 10 P- et vous ça va ↓
- 11 D- oui ↑
- 12 P- oui
- 13 (RIRE : la médecin continue à essayer de gonfler le tensiomètre)

- 14 P- tout douc'ment mais sûr'ment hein
 15 D- ben non j (inaud.) j'me r'dégonfle entre deux:: (.) y a un problème avec
 16 les tensiomètres hein j'arrive pas [(i monte pas au d'ssus d'2) (RIRE)]
 17 P- [(inaud.)]
 18 (Xs)
 19 D- 2 d'tension vraiment c'est pas normal hein (.) ça doit êt' là (.) la fuite
 20 elle est là (.) ça y est
 21 P- ouais
 22 (*bruit du tensiomètre*)
 23 D- (ça va mieux comme ça)
 24 P- ouais
 25 (Xs)
 26 D- 12
 27 P- ça va ↑
 28 D- ouais c'est bien
 29 (Xs)
 30 D- bien ↑ alors installez-vous
 31 P- (*en soufflant*) allez ↑
 32 (Xs)
 33 P- hop
 34 D- (inaud.) donc i gigote bien
 35 P- ça va ouais (.) surtout la nuit hein j'crois qu'c'est normal hein
 36 (Xs) [...]
 37 D- détendez-vous bien (.) il a pris un peu d'avance et puis p'têt que
 38 vous aussi ↑
 39 P- de-de d'l'avance c't'à-dire en poids ↑ (.) be j'ai pris deux kilos ↑
 40 D- ah bon c'est pas beaucoup (.) bon ↓ le col est parfait:: le (inaud.) parfait
 41 (.) j'vais aller chercher (un/mon) truc pour écouter les bruits du cœur
 42 (.) vous allez vous peser pendant c'temps là
 43 P- d'accord

La première remarque à faire concerne les éléments descriptifs insérés dans la transcription (entre parenthèses en italiques). Du fait qu'il n'y a eu ni film, ni observation, ils sont évidemment discutables. Ils comportent pour certains deux parties, lignes 1, 6, 13 : ce qui est avant les deux points est une description des bruits entendus par l'observateur et enregistrés sur la cassette, ce qui se trouve de l'autre côté des deux points est une reconstitution de l'action supposée à partir des bruits et de ce qui est dit.

Si l'on prend les choses de façon linéaire, les liens entre parole et action que l'on peut relever sont les suivants :

- . *ligne 2* "(alors voyons voir)" : dans cette situation, on peut supposer que cet énoncé comportant le marqueur "alors", ainsi qu'une formule qui fonctionne comme ouvreuse dans de nombreuses situations s'accompagne d'actions ou de mouvements qui ont la même fonction d'ouvreuse : la médecin s'approche de la table d'auscultation, elle se penche vers la patiente, etc. ;
- . *ligne 6 jusqu'à la ligne 24*, le déroulement de l'interaction et de l'action entreprise (mesurer la tension de la patiente) est entravé par un incident : le tensiomètre a une fuite. Les énoncés des lignes 9, 15, 16, 19 commentent cet incident. Les échanges verbaux ne font pas avancer l'action, ils ne servent pas à coordonner l'action qui se déroule, mais à donner une version conversationnelle de l'incident. Ils permettent donc de poursuivre l'engagement des deux participants dans la communication, alors que seule la médecin produit des actions matérielles (essayer de gonfler le tensiomètre, chercher la fuite, la reboucher). La fin de l'incident est commentée, lignes 23-24 ;
- . *ligne 26*, l'énoncé de la médecin "12" est à la fois une lecture de ce qui s'inscrit

- sur le tensiomètre, et une information pour la patiente, d'où l'échange suivant (27-28) ;
- . *ligne 30*, l'injonction de la médecin (verbal) déclenche les actions (physiques) de la patiente ;
 - . *lignes 31-33*, la patiente verbalise son action de s'installer dans la position voulue sur la table d'auscultation, elle souffle et s'auto-exhorte ("allez"), puis bruite son dernier effort ("hop") ;
 - . *ligne 37*, l'injonction de la médecin ("détendez-vous") provoque une action de la patiente ;
 - . *ligne 40*, le commentaire "parfait" possède différentes valeurs : dans ses liens avec l'action, il est une "lecture" du résultat de l'auscultation (action de regarder) ; il signale que cette phase de la consultation est terminée. Sur le plan verbal, il constitue une réponse à la question continue des patientes lors de l'examen ("alors ? est-ce que ça va docteur ?) ;
 - . *lignes 41-42*, les paroles de la médecin sont programmatiques d'actions : "je vais aller chercher...", et vous allez vous peser pendant ce temps-là".

Même dans un extrait aussi bref, les liens observables (ou plutôt reconstituables) entre parole et action matérielle sont multiples.

- *L'action sans parole* (la médecin et la patiente font sans aucun doute ici de multiples actions non accompagnées de parole : enfiler des gants, prendre le tensiomètre, etc.).
- *La parole déclenche une action d'autrui* (ordre/requête -> action).
- *La parole accompagne et commente une action du locuteur* ("je me redégonfle entre deux").
- *La parole et l'action conjointe indiquent une nouvelle activité* ("alors voyons voir"+ gestes/action).
- *La parole commente les résultats d'une action matérielle* ("12", "ça y est").
- *La parole exhibe l'action* (auto-exhortation de la patiente)

On peut sans mal en trouver d'autres, par exemple :

– *La parole coordonne / synchronise l'action des deux partenaires*

Consultation (29/03/01). Pose de stérilet (Alaro, Corpus Traverso)

- 1 D- vous allez tousser (.) ça va piquer un petit peu (.) allez-y
- 2 P- (tousse)
- 3 D- bien (.) ça va ?

Les paroles de la médecin à la ligne 1 sont successivement une injonction (demande d'action), un énoncé informatif prévenant la patient du fait qu'elle va avoir mal, et un déclencheur immédiat d'action ("allez-y") ; l'action de tousser effectuée par la patiente à la ligne 2 permet l'action de la médecin d'insérer le stérilet.

– *La parole et l'action servent à montrer au partenaire*

Marchand de chaussures (Corpus Lepasant)

- 1 C- est-ce qu'on pourra pas (.) regardez ça fait comme ça (Elle relève son talon) et
- 2 pourtant elles me serrent
- 3 V- ça c'est normal que vous fassiez ça dans une ballerine (.) on doit toujours pouvoir
- 4 décoller son talon

Le référent du déictique ("comme ça") est le geste effectué par la cliente de soulever son talon.

– *L'action relaie la parole pour montrer au partenaire*

Marchand de chaussures (Corpus Lepesant)

- 5 C- hm
 6 V- normalement vous devriez même pouvoir mettre un (*Elle met son doigt dans la*
 7 *chaussure au niveau du talon*) (.) voyez (.) [on doit pouvoir quand on baisse le
 8 C- [oui
 9 V- pied mettre le doigt
 10 C- ah oui
 11 V- avec le pied dans la chaussure

– *La parole redit ce qui vient d'être fait* : dans l'extrait précédent, ligne 3-4, puis ligne 7-11, le locuteur redonne une version verbale de ce qui vient d'être effectué par son interlocuteur ou par lui-même.

Dans les interactions à dominante verbale, les liens sont encore différents, par exemple, montrer des objets et les commenter :

Au cours d'une visite, deux amies regardent des photos des sculptures réalisées par l'une d'entre elles.

Conversations familières (Corpus Traverso)

- A- ah punaise (.) c'est bien↑
 L- tu vois (.) tu vois (.) tu vois là c'est vach'ment:
 A- y a une dominante noire quand même
 L- ouais ben c'ui là il est r'ssorti (.) c'ui-là (.) t'as vu la couleur qu'il a
 A- ouh la la↑

Ici, l'action matérielle, qui modifie la situation (puisque l'élément de la situation sur lequel sont focalisées les participantes change), s'intègre dans la gestion thématique de l'interaction : les photos sont exhibées et commentées les unes après les autres.

Les *actions matérielles peuvent se dérouler en parallèle à la conversation*, comme ici où un participant fait un récit alors qu'une partie de ses interlocuteurs est engagée dans l'action matérielle de confectionner une sauce de salade :

Repas à 4 participants. F fait une narration, alors que L et N entreprennent la confection d'une sauce de salade (en italiques). Conversations familières (Corpus Traverso)

- 4 F- et alors c'était marrant pa'c'que (.) on a visité à un moment et je sais pas
 5 pourquoi
 6 N- (à L) *tu fais une sauce pour là [...]*
 7 L- (à N) *je la mets là*
 8 N- *oui oui*
 9 F- quand on a visité y'avait un gardien d'musée 'fin un gardien d'musée
 10 ouais y'avait le gardien de d'une ou deux salles
 11 N- *j'te laisse faire pa'c'que moi je le:*
 12 F- et c'était tell'ment évident qu'c'était 'fin
 13 N- (à L) *c'est trop euh*
 14 L- (à F) ↑ouais ouais ouais
 15 F- pour moi c'était tell'ment évident qu'c'était pas des mobiles mais tout était
 16 'fin fonctionnait sur un axe vertical
 17 L- (*inaudible/sauce*)
 18 N- (*inaudible*)
 19 L- ↑ouais

L'interaction liée à la confection de la sauce, bien qu'elle soit peu audible, fait partie de celles où la parole peut coordonner l'action, et plus précisément une action conjointe (l'un verse, l'autre tourne). La relation de cette interaction à l'autre est de

type "parasite", elle la perturbe. Un des participants, clairement engagé dans les deux interactions, essaie de minimiser le caractère perturbateur de la deuxième sur le déroulement du récit en produisant des signaux d'écoute particulièrement sonores (lignes 14, 19).

2.3. Actions verbales

Pour les actions verbales, une des questions qui reste pour moi un point d'achoppement est celle de la différence entre la notion d'acte relevant de la théorie standard (austino-searlienne), sur laquelle j'ai longtemps cru fonder mes descriptions, et celle qui est implicite dans la notion de tour de parole. C'est surtout lorsqu'il s'est agi de proposer une présentation générale du champ [\[2, grille\]](#) que ce problème s'est posé.

Dans son introduction aux *Lectures* de Sacks, Schegloff présente les différences dans les perspectives mises en place par Searle et par Sacks pour aborder la question de l'accomplissement de l'action sociale à travers l'utilisation du langage. À partir de l'exemple du traitement par Sacks de l'énoncé "we were in an automobile discussion" (lecture 4, spring 1966), comme une "possible invitation" produite par un adolescent à l'intention d'un nouvel arrivant dans un groupe de thérapie, il explique ainsi la méthode mise en œuvre par Sacks. Cette méthode comporte deux parties : premièrement, différentes caractérisations de l'"occasion" (slot) dans laquelle l'énoncé apparaît (localisation séquentielle et situationnelle) ; deuxièmement, caractérisation d'un aspect particulier de l'énoncé lui-même :

« its formulation of the topic preceding the newcomer's arrival as "an automobile discussion". He shows that that formulation makes relevant the common category membership of the newcomer and the others, but a category membership as "teenaged boys" or potential "hotrodders", rather than as "patients". And in formulating the topic as one for which the newcomer might be competent in common with them (rather than as one for which he is not, as is done by a next speaker who extends the utterance by saying '... discussing the psychological motives for...'), a possible invitation is done. » (xxvii)

Ce qui est décrit est une « partial method (Sacks refers to it as "a partial definition") for doing an invitation in a particular interaction/sequential context. » (*ibid.*). La recherche n'est pas celle de recettes, règles ou définition de types d'actions (ici l'invitation). La stratégie analytique fonctionne par les questions successives suivantes, à partir de l'identification d'un "effet" interactionnel réellement accompli dans un épisode réel unique d'une interaction :

« And he asks, was this outcome accomplished methodically. Can we describe it as the product of a method of conduct, a situated method of conduct, such that we can find other exercises or enactments of that method or practice, in that situation or context or in others, which will yield the accomplishment, the recognizable accomplishment (recognizable both to co-participants and to professional analysts) of the same outcome – the same recognizable action or activity or effect. » (xxviii)

Ainsi pour Schegloff :

« On the one hand, we have single classes of utterances, and eventually (Searle 1976) not even particular ones necessarily, but the categorical type of action which they are supposed to instantiate, singly and across contexts. On the other hand, we have particular utterances occurring in particular series of utterances, in particular organizational, interactional and sequential contexts, with the source of the utterance in prior talk and conduct accessible and demonstrably relevant to professional/academic analysis as it was to the participants *in situ* and *in vivo*, and with the ensuing interactional trajectory which was engendered by the utterance inviting examination in the light of the set of possibilities from which it might have been selected. One of these sets of materials is the natural setting for the work of philosophy and "academic" inquiry ; the other is rather closer to the natural setting for the workings of talk in the everyday world. Sacks' first lectures make clear what course is being set. » (xxix)

Les différences retenues sont donc : en contexte *vs* hors contexte ; énoncés effectifs *vs* énoncés abstraits rapportés à des catégories ; méthode inductive *vs* méthode déductive.

Comme le dit Schegloff, la notion d'acte nécessaire pour l'analyse d'interaction doit présenter les caractéristiques suivantes :

- intégrer d'emblée dans la réflexion les significations / interprétations "situées" des actes produits ;
- observer les actes dans le cadre d'un échange ou d'une suite d'échanges donnés.

Ce que Schegloff présente comme des *différences* (irréductibles) est présenté comme des *problèmes* à résoudre pour l'utilisation de la théorie des actes de langage dans l'analyse des interactions par les chercheurs basant leurs travaux sur cette notion : monologalité, conception uniquement fondée sur les intentions, conception hors contexte et hors situation (voir Kerbrat-Orecchioni 1995, 2001b). Rappelons au passage que, pour ces mêmes chercheurs, les problèmes posés par l'utilisation de la théorie standard ne s'arrêtent pas là. S'y ajoutent ceux liés au "découpage" du segment de parole auquel on attribue une certaine valeur illocutoire — problème conduisant Roulet à abandonner l'acte de langage comme unité de base du modèle descriptif pour adopter une autre notion, l'acte discursif¹⁶ — et ceux posés par le fait que le même segment peut avoir plusieurs valeurs illocutoires, hiérarchisées ou non, pour le même récepteur, et des valeurs tout à fait différentes pour des récepteurs différents (voir la synthèse de Kerbrat-Orecchioni, *ibid.*).

2.3.1. Quels actes ? Essai de formulation pratique de la question

La façon dont je formulerai la question relativement à la description d'un corpus est la suivante : dans un énoncé tel que "A- il faut prendre un pull ?", où tout le monde serait sans doute d'accord pour dire que A pose une question, quelles sont les implications de cet étiquetage ? Deux types de réponses sont possibles.

1) parler de question signifie que l'on considère que cet énoncé fonctionne en paire

¹⁶. « Le modèle genevois actuel ne retient pas comme unité textuelle minimale l'acte de langage, de forme propositionnelle, tel qu'il est défini par Searle, mais l'acte, correspondant à l'énonciation de Berrendonner (1990), qui n'est pas défini en référence à une unité linguistique » (2000 : 6). Les actes discursifs sont par exemple « *Pierre* [...] dans "Pierre, il est arrivé en retard", [...], qui n'ont ni la forme propositionnelle, ni la fonction illocutoire, caractéristique des actes de langage, mais qui sont néanmoins liés au constituant principal de l'intervention par une fonction interactive (thématisation) » (Roulet, 1997 : 102) .

avec une "réponse", i.e. va être suivi d'un énoncé réponse produit par l'autre locuteur, ou encore qu'il implique séquentiellement la production de l'énoncé réponse. Cet énoncé pourra être considéré comme "officiellement" absent s'il n'est pas produit, ce qui pourra susciter une réitération de la question.

2) parler de question signifie que l'on considère que, d'une part, cet énoncé se conforme à différentes conditions qui font qu'un énoncé est une question, conditions qui globalement tiennent à l'intention du locuteur, et que d'autre part, il s'intègre dans un inventaire des actes de langage.

Dans la perspective de la description du fonctionnement de l'interaction, ce qui importe est, sans discussion possible, la perspective 1, puisque ce n'est pas la "catégorie question" qui compte, mais plutôt le fonctionnement d'un énoncé donné comme question (ses caractéristiques qui lui permettent d'être montré comme question, d'obtenir une réponse), voire l'ensemble des énoncés qui fonctionnent comme question dans l'interaction.

Mais cela ne me semble résoudre que partiellement l'opposition des deux perspectives, comme me semble partielle la façon dont Levinson formule le débat :

« Another puzzle that arises is whether the unreflective use of categories like request, invitation, greeting and the like, does not embody an implicit theory of speech acts. Might it be that, while speech act theory has been attempting to provide an internal characterization of the function of turns, CA has been concerned with inter-turn relationships, so that some simple synthesis is possible ? » (1983 : 368)

Pour lui, les conversationnalistes rejetteraient cette suggestion parce que :

- "*request*" et autres termes de ce type relèvent d'un métalangage naturel qui n'a pas été inventé par la théorie des actes de langage ;
- l'existence de ces "*folk categories*" n'implique pas qu'elles soient effectivement utilisées dans la production de parole ;
- il n'est pas certain non plus que ces catégories soient correctement expliquées par un ensemble de conditions nécessaires et suffisantes pour l'appartenance à une catégorie d'acte.

L'emploi intuitif de ces catégories serait pour les conversationnalistes adossées à :

- une explication séquentielle en termes d'éventail de réponses possibles (refus, report, acceptation) ;
- une explication de la façon dont les requêtes sont formulées typiquement de façon à obtenir la réponse attendue.

En quelque sorte, et pour reprendre l'exemple de Levinson de l'achat de la laitue cité ci-dessus, ce qui permet d'interpréter l'énoncé "celle-là est bien" comme une requête est l'ensemble des éléments suivants :

- situation (d'interaction dans un commerce) ;
- localisation globale dans l'interaction (relativement au "script", au moment attendu de la requête) ;
- contenu / formulation (l'énoncé concerne un produit en vente, contient une évaluation, il sélectionne une laitue parmi celles qui sont proposées à la vente : le client ne parle pas d'une voiture qui passe dans la rue).

Parmi certains aspects de la formulation, certains permettent de catégoriser un

énoncé *a priori* (avant même qu'il lui soit répondu), comme une question ou comme une requête. L'exemple proposé par Levinson n'aborde pas cet aspect, il traite d'un énoncé qui serait traité par la théorie standard comme un acte indirect, l'objectif de la démonstration étant de mettre en évidence le fait que si l'on relève dans des interactions, l'ensemble des énoncés qui fonctionnent comme question, on trouvera des choses assez diverses, et peut-être au total assez peu qui correspondraient aux questions de la théorie des actes de langage (Levinson 1992 : 94sq). Il n'en reste pas moins à mes yeux qu'il n'est peut-être pas nécessaire de se priver de la conceptualisation abstraite de la notion de question, que l'on peut attacher à la fois à une intention qui sera reconnue ou non et prototypiquement à certains traits formels. Kerbrat-Orecchioni (2001b : 36-38) discute un certain nombre de ces traits qui permettent d'attribuer l'étiquette d'un certain acte à un certain énoncé : le fait de dénommer l'acte accompli (performatif), les formes de phrases (impératif, interrogatif, etc.), les formules qui peuvent s'attacher à certains actes (par exemple "espèce de...", "pourquoi ne pas...", "dommage que..."), les marqueurs lexicaux, les marqueurs prosodiques, etc.

Dans ma propre pratique, il me semble bien que c'est sur la base de ces différents critères, aussi bien formels qu'interactionnels / situationnels, que je parle de question, de proposition, de demande de confirmation, etc. dans mes analyses. C'est du fait même que tous ces critères sont pris en compte que, dans un extrait comme celui-ci, et parfois, même si rien n'est enchaîné dans l'interaction, comme ici :

Les participants parlent de N qui est toute seule à la campagne. Conversations familières (Corpus Traverso)

- 1 A- au fait et ça craint rien la nuit (.) qu'elle soit toute seule dans c'te
- 2 baraque
- 3 L- non
- 4 A- (*répondant à une mimique de Y*) oh ben dis ho::
- 5 Y- c'est où
- 6 A- si les gens savaient qu'y a une si belle fille comme ça dans une maison
- 7 toute seule
- 8 L- non ça craint rien
- 9 A- elle a pas peur t'façon
- 10 L- moi j'vais y aller la s'maine prochaine [...]

je dirai que ligne 5, Y a posé une question, bien que son énoncé reste sans enchaînement, et même s'il ne le réitère pas.

2.3.2. Les activités

Parmi les activités¹⁷ dont j'ai proposé la description dans mes travaux (saisies macro-locales), certaines correspondent à des séquences, au sens où il est possible d'identifier leur ouverture et leur clôture (par exemple les épisodes critiques, les échanges construits par insistance, les confidences, les disputes évitées, les conflits de rôle, l'explication d'itinéraire, le récit, le marchandage, le traitement des objections dans un commerce, le discours d'éloge), alors que d'autres n'y correspondent pas exactement, elles sont "filées" ou "endémiques" (la négociation filée ou les échanges à bâtons rompus). L'identification des unes ou des autres lors de l'analyse se fonde

¹⁷. "Activités" se distingue de l'activité vue précédemment (l'interaction comme activité), où le mot renvoyait à une vision de l'"interaction en train de se faire". Dans l'emploi au pluriel, le mot réfère davantage à des types spécifiables que peut prendre cette activité.

sur l'observation de ce qu'il advient d'un énoncé dans les enchaînements qui l'élaborent, c'est-à-dire la façon dont il est produit et traité. Ces activités correspondent aux *activity-types* de Levinson :

« I take the notion of an activity type to refer to a fuzzy category whose focal members are goal-defined, socially constituted, bounded, events with constraints on participants, setting, and so on, but above all on the kinds of allowable contributions. Paradigm examples would be teaching, a job interview, a jural interrogation, a football game, a task in a workshop, a dinner party, and so on. » (1992 : 69)

Levinson les caractérise par leur structure soumises à des contraintes :

« Elements of the structure of an activity include its subdivision into a number of subparts, or episodes [...], and within each any prestructured sequence that may be required by convention, the norms governing the allocation of turns at speaking, and so on. There may, further be constraints on the personnel and the roles they may take, on the time and the place at which the activity can properly take place. There are also more abstract structural constraints having to do with topical cohesion and the functional adequacy of contribution to the activity. » (*ibid.* : 71)

Cette "fuzzy category" de type d'activité me semble tout à fait précieuse, ne serait-ce que parce qu'une grande partie de mon travail s'y retrouve. Elle ne manque pourtant de me poser un problème, que je lierai, là encore, à la notion de temporalité de la description. C'est à ce problème, me semble-t-il, que Clark, reprenant Levinson, s'attaque lorsqu'il avance la notion de *joint activity* :

« When people use language, it is generally as part of a joint activity. Now, joint activities range from planning a party or transacting business to playing chess or playing in a string quartet, and they have properties all their own. They take the coordinated of two or more participants in particular roles. They each have an entry and an exit, and most emerge in sections and subsections. Most establish a dominant goal, and the participants advance toward that goal one increment at a time. Each of these increments adds to the common ground of the participants, changing what they take to be the current state of the activity. » (1996 : 58)

Pour Clark, les activités conjointes se développent à travers des actions conjointes (« the coordination of individual actions by two or more people » *ibid.* : 59). Elles se mettent en œuvre à partir d'un "projet conjoint" (« a joint action projected by one of its participants and taken up by the others », *ibid.* : 191), notion que je comprends comme signifiant que, pour l'analyste, il ne suffit pas de décrire le tour t à partir du tour $t + 1$, mais qu'il faut intégrer le fait qu'au tour t des intentions s'expriment et des projections sont effectuées. Pour Clark, la projection conjointe minimale est la paire adjacente, constituée de la proposition suivie de la prise d'acte, cette notion permettant à l'auteur d'intégrer dans la description, toutes sortes de phénomènes bien décrits dans l'analyse conversationnelle, comme les enchâssements (*embedded sequences*), les "pré", les "chaînages" (*chainings*).

Ci-dessous, j'ai repris l'analyse d'un extrait de conversation familière (présenté dans [I]), en essayant d'utiliser cette notion de projet conjoint, afin de mesurer ce que cette proposition apporte et les problèmes qu'elle pose¹⁸.

¹⁸. Cet extrait est aussi analysé dans Kerbrat-Orecchioni, 2001a.

2.3.3. Essai de reprise d'une analyse

Une des façons d'observer le fonctionnement des activités conjointes est évidemment de se concentrer sur les cas où il y a un "problème", un malentendu, un quelconque trouble que les participants vont réparer. Une des manifestations possibles de la présence d'un "problème" est le fait que l'interaction se met à "piétiner" : ce qui vient d'être fait est refait. La forme la plus frappante de ce piétinement que j'aie pu observer se trouve dans les "échanges construits par insistance" dans les commerces de Damas [27, 37]. Dans ces cas, les participants ne font plus progresser l'interaction, ils rejouent une seconde fois ce qui vient d'être joué.

Dans l'extrait qui suit, les choses sont moins frappantes. C'est un extrait de conversation familière au cours d'une visite. L'ouverture de l'activité (la proposition) faite par l'initiateur de l'échange est ce que j'ai appelé un "commentaire de site".

Conversation familière (Corpus Traverso)

- 1 A- c'est rangé hein
 2 L- ouais (.) c'est parce que (.) j'ai acheté une (.) [bib
 3 A- [ben y'a longtemps qu'tu l'as
 4 ach'tée []
 5 L- [oui
 6 A- ça fait pas longtemps qu'c'est rangé (.) la dernière fois c'tait
 7 pas []
 8 L- [si c'tait []
 9 P- [ben la dernière fois [(.) t'as vu l'nombre qu'on était=
 10 A- [ah ben non c'tait
 11 (A)-ouais mais c'tait
 12 L- mais on était au moins dix
 13 (pause)
 14 P- ben c'est pour ça tu vois la galère
 15 L- c'tait pareil (.) c'tait exactement pareil sinon hein
 16 A- non ben là: (.) c'est rangé comme (.) c'est rangé comme ça a été
 17 rarement rangé (.) non
 18 L- (PETIT CRI D'INDIGNATION)
 19 P- c'est parfaitement BIEN rangé i veut t'dire
 20 L- (PETIT CRI D'INDIGNATION)
 21 A- non mais les pots (.) j'vois (.) j'sais pas (.) t'as fait (.) euh: non ↑ (.)
 22 partout c'est: (.) c'est ordonné quoi (.) ouais c'est []
 23 L- [c'est bien hein (.)
 24 j'fais des ef- progrès
 25 A- c'est ordonné
 26 L- hein
 27 A- par rapport ben []
 28 L- [par rapport à quoi
 29 A- même les plantes regarde (.) j'sais pas elles sont posées euh (.)
 30 tu vois y'a des passages
 31 L- mais c'est toujours comme ça
 32 A- mais non
 33 L- (RIRE)
 34 P- (RIRE)
 35 L- bon alors attendez je cherche des apéritifs [...]

Dans cette séquence, l'énoncé initial produit par A ligne 1 "c'est rangé hein" peut être qualifié de différentes manières :

- c'est un énoncé qui affirme une qualité d'un objet (la pièce dans laquelle se trouvent les participants, à laquelle réfère "c") : "être rangé" ;
- c'est un énoncé portant sur un objet accessible aux différents participants, dont la qualité affirmée est évaluable dans la situation par tous les participants ;
- l'énoncé est adressé à l'individu qui est "responsable" de l'objet, c'est sa maison ;

- l'énoncé est présenté comme une demande de confirmation (marqueur de recherche d'approbation discursive "hein") ;
- c'est un énoncé produit assez rapidement après le début de la conversation.

L'enchaînement obtenu ligne 2 comporte une confirmation ("ouais") suivie d'une explication, ce qui est typique du fonctionnement des commentaires de site. L'ajout de ce petit commentaire peut s'interpréter dans différentes perspectives : la politesse (en ne se contentant pas de confirmer, L montre l'"intérêt" de la remarque de A) ; le principe d'enchaînement maximal à l'œuvre dans la conversation, et essentiel dans le fonctionnement des échanges à bâtons rompus [7].

Ligne 3, l'explication proposée est rejetée, et la suite de la séquence, à partir de la ligne 5, constitue une négociation qui porte sur (au moins) deux éléments :

- la justesse des explications proposées par L (la bibliothèque), et par L et N lorsqu'elles se coalisent (le nombre de participants lors des précédentes rencontres) ;
- la justesse de l'assertion de départ, les deux discours opposés étant :

L : c'est (bien) rangé comme d'habitude

A- c'est exceptionnellement bien rangé.

La fin de la séquence est une rupture brutale du thème : les participants passent à autre chose. La séquence est un exemple de ce que j'ai appelé "dispute évitée" [7, 16], qui se caractérise par les échanges immobiles (réitération des positions adverses sans prise en compte des "hétéro-enchaînements" dans les interventions), les répétitions et la rupture du thème.

Une description stricte en termes de projet conjoint ne conduirait pas à l'identification d'une (séquence d') activité de ce type. En effet, la temporalité en temps réel que cette conception tente de mettre en œuvre conduirait bien vite à reconnaître qu'il est peu probable qu'à aucun moment, la proposition faite par un des participants soit : engageons-nous dans une dispute évitée.

Du point de vue des participants, la description serait plutôt quelque chose comme (à partir de l'énoncé 1) :

- l'activité co-construite qui se dégage au 2^e tour est quelque chose du type "nous allons ensemble commenter cet élément, et je le développe en expliquant la cause de son état nouveau" ;
- le refus de l'explication, ligne 3, ne manifeste pas nécessairement un rejet de l'activité "commentons", mais propose peut-être simplement une nouvelle activité conjointe, qui semble difficile à préciser, du fait que l'enchaînement suivant va mettre en route une activité de chamaille ;
- c'est l'enchaînement de la ligne 35 provoquant un changement de thème, et le fait que cette proposition d'une nouvelle activité conjointe soit acceptée (boire un coup), qui peut, à la limite, au sein de l'activité de chamaille en cours, constituer une nouvelle proposition du type "évitons que ça dégénère".

Du point de vue de l'analyste, qui circule de l'interaction faite à l'interaction en train de se faire, parler de dispute évitée, c'est requalifier l'ensemble de ces échanges en raison d'un élément qui se produit au cours de leur développement.

Si la notion de type d'activité est centrale pour l'analyse, puisque c'est au fond ce que

l'on passe son temps à observer et à décrire, elle présente aussi ses limites. Dans ce cas, elle ne permet pas de formuler une description qui mette en évidence le caractère reconnaissable de ce qui se passe. Il me semble pourtant intéressant de considérer cette séquence comme un tout : elle est ouverte, puis close. Sa forme indépendamment de son contenu est reconnaissable (formulation d'un point de désaccord, réitération des positions, rupture), et elle permet de dégager un "motif" que l'on retrouve fréquemment dans la conversation entre proches.

3. Développements, glissements et lignes thématiques

Je n'ai plus, depuis mon essai sur les échanges à bâtons rompus [7, 22, 44], repris la question des développements thématiques en tant que telle. Mais elle revient néanmoins, de loin en loin, de façon latérale, à propos d'autres questions, par exemple la description d'une réunion de recherche [37, 40], le fonctionnement des énoncés généralisants [25]. La description que j'avais esquissée pour les échanges à bâtons rompus, malgré ses maladresses, ses imperfections et son caractère bricolé, ne me paraît pas devoir être rejetée en bloc. Le travail sur d'autres types d'interaction m'a surtout conduite à voir à quel point les procédures de gestion thématique sont dépendantes du type d'interaction considéré. Lorsque je cherche à reprendre les notions sur lesquelles se sont fondées mes descriptions successives, je m'aperçois à la fois de leur hétérogénéité et de leur "ténacité" à chercher à répondre à la même question : "comment se construit la continuité thématique dans l'interaction ?".

3.1. Les catégories descriptives

Les catégories de "continuité thématique" (comportant "proposition", "clôture", "rupture") et de "discontinuité thématique" ("ratification", "élaboration") que j'ai utilisées dans la *Conversation familière* et dans le 128 correspondent relativement bien à la démarche descriptive, lorsqu'elle se met en place dans la perspective macro-locale présentée ci-dessus. Décrire la continuité thématique implique en effet de fonctionner à partir du repérage des moments de discontinuité qui constituent des balises. C'est le découpage le plus souvent retenu dans la description du fonctionnement des discours interactifs sur le plan thématique, avec la distinction de l'analyse conversationnelle entre "topic stepwise" (mouvement thématique par transition progressive) et "topic boundary" (mouvement thématique avec frontière)¹⁹. Dans les sous-catégories, le terme "proposition" pose en revanche problème. En effet, alors que la clôture, la rupture et l'élaboration sont des opérations co-effectuées par les participants, une "proposition" est l'acte d'un participant (A propose — B ratifie ou rejette). Il vaudrait donc mieux décrire les choses en termes de :

Discontinuité (non-persistence)

Entrée d'un thème dans l'interaction (proposition, ratification, sélection, rejet)

Sortie d'un thème par *clôture* ou *rupture*

Continuité - persistence - maintenance

Élaboration thématique

Au cours de mes travaux, j'ai utilisé différentes notions pour essayer de rendre compte de la continuité thématique :

- celle de *champs thématiques* : ensemble des thèmes proposés au cours d'une séquence de l'interaction, et dont certains sont rejetés [7] ;
- celle de *fil thématique* : ensemble des thèmes qui entrent effectivement dans l'interaction et, devenant supports d'enchaînements permettent la co-construction du cheminement thématique de l'interaction [7] ;
- celle de *modes d'élaborations thématiques* : (par exemple pour la conversation)

¹⁹. Les traductions sont celles proposées par de Fornel, 1988. On trouve aussi cette opposition dans chez Berthoud et Mondada 1995, Berthoud 1996.

descriptif-commentatif, explicatif, narratif, argumentatif et échanges à bâtons rompus [2] ;

– celle de *lignes thématiques*, associée à celle d'*alignement* : (référant à l'orientation de l'attention des participants envers une certaine ligne thématique) [40].

Bien que ces notions renvoient, dans la littérature, à des recherches sur des questions différentes (l'alignement en analyse conversationnelle, les genres de textes, la notion de progression informationnelle de Danes telle qu'elle est reprise par Combettes, 1983 ou Grobet, 2002), l'hétérogénéité de l'ensemble pourrait être pire. Les notions de champ, fil et ligne thématiques sont proches : le *champ thématique* est constitué de l'ensemble de ce qui est proposé dans un segment donné d'interaction, que ce soit élaboré ou non ; le *fil thématique* de ce qui est effectivement co-construit comme thème par les participants. La notion de *ligne thématique* est assez proche de celle de fil thématique. Mais elle met l'accent sur le fait que différentes lignes peuvent se construire en parallèle dans l'interaction, chacun des participants pouvant construire la sienne, les participants pouvant se regrouper (s'aligner) sur une ou plusieurs lignes, ou circuler de ligne en ligne. La différence entre ces deux notions (fil thématique et ligne thématique) met en fait l'accent sur la variation entre les situations : dans les conversations (à 3 ou 4 participants), on peut retrouver un fil thématique qui s'élabore selon un mode "digressif" ou "déambulatoire" ; dans la réunion de recherche, les participants cherchent à construire une ligne thématique commune à partir des leurs propres, et cette entreprise se réalise souvent sur un mode "oppositif" (entre différents lignes proposées). Cette variation selon les situations est un des points sur lesquels je reviendrai ci-dessous.

Ces essais de description m'ont aussi conduite à dégager des ressources de l'élaboration thématique, qu'il semble possible de regrouper en grands types :

- parler / faire parler ;
- problématiser et diverger (les constructions de désaccord) / amplifier (mode d'élaboration repérable dans les développements consensuels) ;
- associer-glisser, ressource d'un niveau très général où l'on peut distinguer des procédés divers et récurrents tels que "généralisation / particularisation", "cause / effet", etc.

Le plan de la matérialité linguistique, que j'ai peu travaillé, fait apparaître des procédés eux aussi récurrents : les reprises, les phénomènes de thématisation, les marqueurs (voir entre autres Berthoud, 1996, Sitri 1998, Grobet 2002).

3.2. La variation selon les types d'interaction

Le premier balisage de l'interaction sur le plan de son déploiement thématique ne peut se fonder sur les mêmes types d'indices selon les types d'interactions. Ainsi, dans une approche macro-locale, ce qui va servir d'indice à l'analyste pour effectuer un premier repérage des moments de modification-changement n'est pas constitué des mêmes phénomènes, des mêmes types de procédures selon les types d'interactions. Les trois extraits qui suivent me semblent mettre cela en évidence : le premier provient d'une interaction chez le marchand de chaussures, le second d'une réunion de recherche, le troisième d'une conversation familière. La différence la plus immédiatement frappante entre le premier et les deux suivants tient à ce que l'interaction chez le marchand de chaussures se construit de manière forte autour

d'objets (du monde) qui sont manipulés : les chaussures que la cliente essaie. La différence entre les deux autres est que, dans la conversation, les contraintes qui pèsent sur les développements thématiques sont essentiellement celles, très générales, de produire des enchaînements (il faut converser) et de maintenir une cohérence de surface perceptible, alors que dans la réunion de recherche, les contraintes sont plus fortes : il peut exister des thèmes à traiter ; la réunion suppose une forme particulière d'échange, la discussion.

3.2.1. Chez le marchand de chaussures

La mise en route de l'interaction s'effectue de la manière suivante :

(*Corpus Lepasant*). V : vendeuse, C : cliente. C essaie des ballerines

- 44 V- bonjour madame
 45 C- bonjour (.) je voudrais essayer (...)
 46 V- (*Elle montre une paire sur le présentoir*) c'est ce type de modèle ?
 47 C- oui
 48 V- en rouge ?
 49 C- en rouge et en noir
 50 V- en rouge et en noir hm (.) quelle pointure faites-vous madame ?
 51 C- ah ben je sais pas 39 non ?
 52 (2")
 53 V- oui
 54 (*La vendeuse part en réserve chercher les chaussures*)

Cette première phase de l'interaction, qui correspond à la formulation de la requête, oriente vers une série d'actions (aller chercher les chaussures, les essayer, etc.) et d'actions verbales sur le thème des chaussures (par exemple, pour le vendeur, poser les questions nécessaires à la réalisation de la requête). Se met ainsi en route une situation de communication faisant peser certaines contraintes sur les thèmes des échanges : lorsque la cliente essaie les chaussures apportées par la vendeuse, il est attendu que la paire de chaussures essayée devienne le thème des échanges.

(*Corpus Lepasant*). Suite

- 55 (*V revient de la réserve avec plusieurs paires de chaussures*)
 56 C- est-ce qu'on pourra pas (.) regardez ça fait comme ça (*Elle relève son talon*) et
 57 pourtant elles me serrent
 58 V- ça c'est normal que vous fassiez ça dans une ballerine (.) on doit toujours pouvoir
 59 décoller son talon
 60 C- hm
 61 [...]
 62 V- [votre pied il est pas si mal que ça
 63 C- je souffre tellement des pieds que::: maintenant je suis (casse-tête) parce que
 64 j'achète et après elles me font mal (*Elle montre sa paire de chaussures*) celles-là (.)
 65 j'l'ai avais payées cher (.) c'est- j'crois que vous- vous avez le même magasin euh:
 66 vers euh rue [
 67 V- [ah non c'est pas nous
 68 C- c'est pas vous là-bas non plus
 69 V- non
 70 C- ah bon
 71 V- jamais (.) oui c'était le même groupement
 72 C- ah ouais
 73 V- hm (*Elle ouvre une boîte*) j'vous montre
 74 C- j'vais essayer le noir pour voir (.) c'est joli en rouge mais finalement pour tous les
 75 jours euh:: j'pense qu'on s'fatigue hein d'avoir [
]

- 76 V- [y a beaucoup de rouge au
 77 printemps
 78 C- ah oui [...]
 79 (*La cliente essaie les chaussures*)
 80 C- oh la la
 81 (2")
 82 V- j'veus ai apporté la taille au dessus pour voir
 83 C- oh la la (.) même encore ceux-là (.) elles me serrent plus hein (.) parce que le rouge
 84 j'pense qu'il a été essayé déjà
 85 V- oui ou vous avez p'êt tout simplement un pied plus large que l'autre
 86 C- le pied droit oui (.) oui parce que même là (.) regardez ça se voit là
 87 V- hm (.) mais vous avez vot' pied droit plus fort que vot' pied gauche (.) vous voulez
 88 qu'on regarde la taille au dessus ?
 89 C- pfff (.) si vous voulez mais (j'sens vraiment qu'ça va êt' trop grand)
 90 V- on va voir (*Elle ouvre une seconde boîte*) je vous l'ai apporté en rouge hein
 91 C- hm
 92 V- j'veus les- j'avais aller la chercher en noir ça ira mieux
 93 (*C essaie la paire en rouge*)
 94 C- eh ben ça va mieux mais c'est (inaud.) (marqué là) (.) hein ?
 95 V- mais vous savez i faut pas vous fier aux marques (.) aux pointures indiquées parce qu'il
 y a des maisons

Le premier balisage de l'interaction au niveau macro-local s'effectue par une série de changements thématiques liés aux objets manipulés et aux actions effectuées par les participants : la présentation et l'essayage d'une nouvelle paire de chaussure effectuent le changement de thème, toute transition discursive devenant superflue, par exemple ligne 12 :

- 12 C- est-ce qu'on pourra pas (.) regardez ça fait comme ça (*Elle relève son talon*) et
 13 pourtant elles me serrent

De même, ligne 30, le nouveau thème (les chaussures noires) est introduit par une action (ouvrir la boîte de chaussures) accompagnée sur le plan linguistique d'une proposition "je vous montre ?".

À partir de la ligne 44 ("vous voulez qu'on regarde la taille au dessus"), le nouveau thème est aussi introduit par une action précédée d'une proposition. À la ligne 51, la seconde partie de l'énoncé introduit un nouveau thème lié lui aussi à un objet du monde "le numéro de pointure inscrit sur la chaussure".

Sur le plan des procédés linguistiques, ces changements de thèmes sont effectués essentiellement par le recours à des "impératifs de monstration" ("regardez") ; des déictiques ("comme ça") ; des actes de proposition ; des reprises avec thématisation ("*montre les chaussures*) celles-là (.) j'les avais payées cher").

Entre ces changements, le développement thématique est effectué selon d'autres procédures qui s'apparentent davantage aux glissements, par exemple lignes 20-23 :

Énoncé généralisant : " parce que j'achète et après elles me font mal"

Illustration / énoncé particularisant : "celles-là (.) je les avais payées cher"

Glissement : objet -> lieu d'achat de l'objet -> question (ce lieu est votre magasin ?)

Dans cette situation, on pourrait dire :

- qu'il existe une zone thématique déterminée par l'objet de la requête ;
- que les changements thématiques sont opérés par les actions et par la focalisation

sur différents objets successivement ;

– qu'il existe des contraintes sur les formes de développements thématiques : le commentaire évaluatif des objets (les chaussures) et des actions ;

– la continuité thématique repose sur des procédures de glissement par généralisation ou par "particularisation".

3.2.2. La réunion de recherche

Dans cette seconde situation, les procédures utilisées pour construire et modifier le thème sont d'une autre nature. Pour commencer, on trouvera dans ces situations dont le principe est l'échange de points de vue, une formulation du "macro-thème de la réunion", qui correspond à ce que l'on est censé discuter, ce sur quoi on est censé travailler, comme ici :

Redche 1 (Corpus Traverso)

- 1 A- alors/ sinon on avait dit↑ (.) qu'on allait travailler un peu su'l'cadre participatif/
 2 (.) [et toi est-ce que tu pré- toi tu avais déjà [fait quelque chose/
 3 L- [oui [ouais moi j'avais fait qu'eq' chose
 4 c'est vrai qu'j'l'ai pas vraiment retra- j'ai pas re (inaud) mais j'ai pas refait l'point
 5 exactement sur Goffman euh comment euh [(inaud.)
 6 A- [écoute si tu veux donc moi j'fais
 7 l'point- bon allez on va pas faire des:/ coquetteries (inaud.) moi j'peux juste faire
 8 le point sur Goffman un peu qu'on voie (inaud.) et puis toi après alors peut-être
 9 que tu:: verras parce que: comment euh:- si ç- si ça marche ces notions là\
 10 comment i faut les adapter/ (inaud.) et caetera=
 11 L- =voilà\ et qu'on en arrive peut-être- enfin c'est vrai que:: ça dépend beaucoup
 12 de:: [des sites
 13 A- [(inaud.) pa'c'que c'est des trucs abstraits après on s'demande est-ce que ça
 14 s'applique est-ce que ça s'applique pas (*Xs-bruits de déménagement du tableau*)
 15 alors tous les problèmes hein c'est j'crois qu'i faudrait partir de là (*bruits du*
 16 *tableau*)
 17 S- (*à A qui manipule le tableau que L lui a passé*) non c'est de l'aut' côté
 18 (*bruits*)
 19 L- ça dépend beaucoup des sites et de la terminologie sur laquelle il faudrait
 20 [s'mettre d'accord
 21 A- [déjà la terminologie/ voilà\ pa'ce que moi en relisant encore une fois Goffman/
 22 j'ai- j'ai deux trois problèmes (.) dommage que E soit pas là pa'ce que c'est à
 23 partir d'son texte que j'me suis aperçue: / (.) bon\ alors (Xs) [problème du
 24 (?) [(inaud.)
 25 A- cadre participatif (Xs)
 26 (*bruits quelqu'un arrive ?*)
 27 I- (VOIX TRES BASSE) (inaud) [d.)
 28 A- [bon alors/ la notion d'base c'est participation framework \
 29 (*Elle se met à écrire au tableau. Auto-dictée*) participation (.) framework/ (.)
 30 bon\ déjà\ là moi j'ai un problème/ (.) alors c'est traduit pa'ce qu'y a le problème de
 31 traduction/ (*Elle regarde ses notes ou son bouquin*) lalala /cadre participatif\
 32 alors l'idée/ page 3\ de *Forms of talk* hein\ quand un mot est prononcé/
 33 j'résume hein\ (*lecture*) [...]

Dans cet extrait de mise en route d'une réunion, le macro-thème est formulé par un premier locuteur sous la forme d'un rappel (ligne 1 "alors on avait dit") et accompagné de la question subsidiaire de savoir qui va prendre la parole. Cette double question met un certain temps à être tranchée (lignes 1 à 24) entre deux des participantes. Elle l'est en deux temps. Tout d'abord des lignes 1 à 11 où l'on peut observer outre la question, ligne 2, qui sélectionne un interlocuteur parmi les

participants à la réunion, le travail de formulation conjointe (sans doute ici en rivalité) du thème de la réunion :

- A- alors/ sinon on avait dit (.) qu'on allait travailler un peu su'l'cadre participatif
- ↓ [REFORMULATION : "TRAVAILLER"
-> "AVOIR FAIT QUELQUE CHOSE"]
- (.) [et toi est-ce que tu pré- toi tu avais déjà [fait quelque chose/
- ↓
- L- [oui [ouais moi j'avais fait qu'equ' chose
- [AUTO-REFORMULATION†:
"AVOIR FAIT QUELQUE CHOSE" -> " AVOIR
REFAIT LE POINT"]
- c'est vrai qu'j'ai pas vraiment retra- j'ai pas re (inaud)
mais j'ai pas refait l'point exactement sur Goffman euh comment euh [(inaud.)
- ↓
- A- [écoute si tu veux donc moi j'fais l'point-

Ceci conduit à la formulation du thème de la réunion (lignes 6 à 10), sous la forme d'un ordre du jour comprenant deux temps : "faire le point sur Goffman", "après voir si ça marche ces notions-là". Malgré l'accord obtenu ligne 11 ("voilà"), l'échange est relancé, sous une forme proche des échanges immobiles [7], chacun des locuteurs enchaînant sur sa propre ligne thématique. C'est la ligne 21 qui va mettre fin à ce passage : A effectue une sélection-reprise du mot "terminologie" pour l'intégrer dans son tour de parole en exprimant un accord, qui fonctionne à la fois comme clôture et comme base de la suite (énoncé d'ancrage [40]). C'est aussi cette reprise de "terminologie", qui permet à A de réintroduire "Goffman" dans son tour de parole, et ligne 28 de réenclencher l'interaction sur la ligne thématique "faire le point sur Goffman". Cette ligne devient pour un temps celle sur laquelle tous les participants vont s'aligner.

Par la suite, les procédures utilisées par les participants pour faire progresser l'interaction relèvent pour beaucoup des questions et des demandes de confirmations (lignes 1-6, 8 ci-dessous), de l'emploi d'énoncé thématissant les termes "question" et "problème" (ligne 10-11 ci-dessous), comme on le voit dans l'extrait suivant (voir Sitri, 1998 : 148-187, qui propose une description détaillée de ces procédures) :

Redche 2 (Corpus Traverso)

- 1 L- (*murmuré pour elle - prise de note*) cadre principal cadre dominant (FORT) et
- 2 alors par rapport au cadre dominant/ (.) donc euh: si on essaie de classer quand
- 3 même (.) on a donc la-le site/ la présence dans l'site euh: euh: est équivalente à
- 4 une ratification/ potentielle\ [ensuite on a euh: à l'intérieur- on a un cadre
- 5 (?) [hm
- 6 L- dominant\ [
- 7 (?) [oui↑
- 8 L- pratiquement tout l'temps/ [
- 9 E- [oui↑ (.) mais: la question c'est d'savoir par quoi il
- 10 M- [ouais
- 11 E- est déterminé=
- 12 M- =ouais si c'est externe interne
- 13 L- alors/ oui/ [
- 14 M- [savoir si c'est une détermination préalable ou si c'est une
- 15 détermination qui naît [de l'interaction

Ces procédures intègrent aussi l'alignement des participants sur une ligne d'élaboration commune qu'ils peuvent ainsi construire : entre les lignes 1-8 et 9, il y a pour moi orientation du thème accepté comme thème de l'interaction par les interactants ("on a un cadre dominant") vers une nouvelle direction, donc ouverture d'une nouvelle ligne de développement thématique. La continuité est marquée par la reprise anaphorique ("par quoi il est déterminé"), et la nouvelle ligne est introduite à l'aide d'une thématization (dislocation à gauche "la question c'est de savoir...").

Au titre des procédures utilisées, on peut aussi relever la progression par étapes et l'emploi d'énoncés d'ancrage produits en chœur [40]. Par exemple, des lignes 10 à 15 ci-dessus, trois des participants collaborent à formuler et reformuler la ligne thématique sur laquelle s'engage maintenant l'interaction. Un quatrième participant ratifie cette orientation du thème (il s'aligne) par le fait de répondre à la question ainsi co-énoncée (ligne 17 ci-dessous) :

- 16 I- [les deux en fait
 17 M- en fait souvent des deux ouais mais enfin [j'imagine qu'y en a certains qui
 18 E- [ah ben non y a pas même c'est pas
 19 vrai/
 20 M- y'en a qui sont:/ sont- y en a qui sont complètement programmés::
 21 E- y en a qui sont- justement ça c'est un élément qui est intéressant par exemple
 22 euh:: si tu veux l'autre jour par quoi était déterminé le cadre euh: dominant/
 23 normalement c'est pas une salle- si tu veux le site n'est pas dévolu à la
 24 réunion/ (.) [
 25 L- [ah ben t'façon le cadre n'a rien à voir avec le site/ [le cadre
 26 E- [non (.) non
 27 non [mais j'veux dire que desfois
 28 I- [non mais ça explique oui oui oui oui
 29 E- t'as des- desfois t'as des sites qui sont dévolus/ [par exemple un amphi/ un
 30 M- [oui oui
 31 I- [ben comme moi
 32 Elsa- amphi est dévolu à un cours tu vois
 33 L- d'accord oui
 34 M- oui le site cadre déjà
 35 E- le site cadre euh:: [le site cadre bon (.) donc là le site n'est pas dévolu à être
 36 L- [oui oui
 37 E- euh:: [à être une salle de réunion donc
 38 L- [non
 39 E- en fait on l'a dévolu à une salle de réunion pa'ce que y a une réunion
 40 programmée/ (.) [hein/
 41 L- [oui/ c'est ça donc le cadre dominant là était déterminé
 42 par [le pro- par le programme euh: [l'agenda enfin voilà ordre du jour
 43 M- [de manière externe en fait [
 44 S- [par l'ordre du jour
 45 M- ouais ouais
 46 (silence)
 47 L- mais autrement/ i peut être déterminé par quoi↑ (silence)
 48 M- ben i peut être non déterminé
 49 E- i peut être- i peut se déterminer sur le champ

Le même type de procédure est observable des lignes 41 à 49.

Dans le passage qui commence à la ligne 17, on observe aussi d'autres types de procédés : ceux dans lesquels les locuteurs introduisent un nouveau thème ("c'est ça qui est intéressant") par l'expression de leur désaccord (plus ou moins atténué), les réorientations de la ligne thématique par le mouvement inverse de la généralisation

("par exemple", ligne 29)²⁰.

Ce que de tels extraits me semblent mettre en évidence est le caractère fortement explicite des procédures utilisées pour développer l'interaction sur le plan thématique et donc pour la construction des différentes lignes thématiques.

3.2.3. La conversation

On ne trouve pas, dans la conversation, de formulation de la raison d'être de l'interaction, thème ou macro-thème des échanges. Les modes d'introduction des thèmes reposent en grande partie sur des propositions implicites, et sur un double procédé : amplifier les thèmes et effectuer des glissements thématiques.

Conversations familières (Corpus Traverso)

- 1 A- bon j'avais appelé une copine (.) j'cherche désespérément à la joindre (.) enfin
- 2 désespérément c'est beaucoup dire (RIRES)
- 3 (*A se lève et va au téléphone*)

-
- 4 A- où est l'autre
 - 5 L- elle s'est planquée en entendant sonner
 - 6 A- tu as envie d'jouer toi hein
 - 7 Y- elle est sous la table
 - 8 A- ah bon
 - 9 (*Elle est debout et joue avec le chat*)
 - 10 A- ça m'a fait rire quand U. l'aut' jour il a dit qu'i connaissait les zones érogènes des chats
 - 11 (.) (RIRES) ah non alors (.) ça m'a fait rire (.) il a commencé à caresser l'chat et puis
 - 12 il a dit ça (.) ha d'un air vach'ment content d'lui (RIRES)
 - 13 Y- le point:
 - 14 A- ouais ouais
 - 15 L- ouais
 - 16 (silence)

-
- 17 L- tu veux un peu d'sirop
 - 18 Y- j'veux bien ouais
 - 19 A- pas moi hein (.) tu m'mets juste (.) euh
 - 20 (silence)

-
- 21 A- i jouent pas avec la tête là
 - 22 L- quelle tête
 - 23 A- par terre
 - 24 L- (RIRES) oh si sûr'ment
 - 25 Y- (RIRES)
 - 26 A- ah: ça fait drôle hein quand même
 - 27 (silence)

-
- 28 A- c'est invraisemblable les gens sont pas chez eux c'est
 - 29 Y- ouais l'dimanche
 - 30 L- ben c'est l'temps (.) i fait tellement beau (.) c'est vrai ça donne envie d'aller se prom'ner
 - 31 A- qu'est-ce que t'as fait toi L aujourd'hui (.) ah j't'ai appelée t'y étais pas hein
 - 32 L- j'ai mangé chez mes parents
 - 33 A- ah
 - 34 Y- c'est vrai l'dimanche
 - 35 L- puis après j'ai
 - 36 A- (inaudible)
 - 37 L- t'aurais pu aller

²⁰. Voir Sitri, *ibid.*, pour une description détaillée de certaines de ces procédures.

- 38 A- j'aurais pu téléphoner et v'nir boire l'apéro (.) d'puis l'temps qu'j'dois aller boire
 39 l'apéro chez eux (.) tout l'temps j'dis qu'j'y vais et puis j'y vais pas

 40 L- moi j'voulais (.) une fois où tu vas maroufler (.) un truc chez: S
 41 A- tu voulais voir comment on fait
 42 L- ouais j'pourrais
 43 A- hum hum
 44 L- ça vous embêt'ra pas
 45 A- ah ben non (.) d't'façon (.) c'est pas gênant (.) vraiment
 46 L- j'en ai vue une oui chez C (.) celle que tu lui as filée là elle est marouflée
 47 A- non
 48 L- elle est [
 49 A- [brute
 50 L- directement sur une toile
 51 A- elle est brute oui (.) sur la toile que m'a filée B
 52 Y- maroufler ça veut dire quoi
 53 A- c'est quand l'papier est collé sur une toile (.) i s'intègre à la toile (.) i d'vient dur (.) et
 54 après on peut tendre sur chassis (.) j'en ai on en a fait un ou deux (.) trois même
 55 (silence 5")

Dans ce passage d'une visite, on trouve les procédés les plus couramment utilisés dans les échanges à bâtons rompus.

Les changements de thèmes sont fréquemment fondés sur le site, qui constitue dans ce cadre un pourvoyeur quasiment infini. Ils sont souvent formulés comme des questions destinées au "responsable du site" (par exemple ligne 21). Une autre ressource est le commentaire des actions ou mouvements effectués par l'un des participants (ici donner un coup de téléphone, ligne 1, repris ligne 28).

Les thèmes sont élaborés par glissements : la conversation se développe avec toute l'apparence d'une cohérence "récupérable", bien que les enchaînements de thème à thème se fassent avec très peu d'explicitation et de marques :

- 42 A- c'est invraisemblable les gens sont pas chez eux c'est
 [ENCHAÎNEMENT PAR ASSOCIATION
 "cause / effet" construit sur la base de
 lieux communs : "le dimanche on
 sort", "quand il fait beau on sort"]
- 43 Y- ouais l'dimanche [+ Formulation généralisante]
 44 L- ben c'est l'temps (.) i fait tell'ment beau (.) c'est vrai ça donne envie d'aller s'prom'ner
 [- Formulation généralisante]

 [ENCHAÎNEMENT PAR "REDUCTION" :
 "les gens" -> "toi" (t'étais pas chez toi) +
 QUESTION]
- 45 A- qu'est-ce que t'as fait toi L aujourd'hui (.) ah j't'ai app'lée t'y étais pas hein
 46 L- j'ai mangé chez mes parents
 47 A- ah
 48 Y- c'est vrai l'dimanche [non retenu]
 49 L- puis après j'ai

 [ENCHAÎNEMENT PAR ASSOCIATION : "tu
 étais chez tes parents -> j'aurais pu
 venir"]
- 50 A- (inaudible)

- 51 L- t'aurais pu aller
52 A- j'aurais pu téléphoner et v'nir boire l'apéro (.)

[ENCHAINEMENT PAR
GENERALISATION SUR L'AXE DU TEMPS]

- 53 d'puis l'temps qu'j'dois aller boire
54 l'apéro chez eux (.) tout l'temps j'dis qu'j'y vais et puis j'y vais pas

[ENCHAINEMENT PAR ASSOCIATION :
"toi, tu dois aller boire l'apéro" -> "moi,
je veux aller voir comment tu fais"]

- 55 L- moi j'voulais (.) une fois où tu vas maroufler (.) un truc chez: S
56 A- tu voulais voir comment on fait
57 L- ouais j'pourrais
58 A- hum hum
59 L- ça vous embêt'ra pas
60 A- ah ben non (.) d't'façon (.) c'est pas gênant (.) vraiment

[ENCHAINEMENT PAR ASSOCIATION : "tu
marouffles des toiles -> j'ai vu une toile
que tu as marouflée"]

- 61 L- j'en ai vue une oui chez C (.) celle que tu lui as filée là elle est marouflée
62 A- non
63 L- elle est [
64 A- [brute
65 L- directement sur une toile
66 A- elle est brute oui (.) sur la toile que m'a filée B

[ENCHAINEMENT PAR ASSOCIATION
METALINGUISTIQUE]

- 67 Y- maroufler ça veut dire quoi
68 A- c'est quand l'papier est collé sur une toile (.) i s'intègre à la toile (.) i d'vient dur (.) et
69 après on peut tendre sur chassis (.) j'en ai on en a fait un ou deux (.) trois même
70 (silence 5")

- 71 A- pas d'destruction d'œuvre d'art hein minette (.) ça coûte cher (.) c'est assuré vraiment
72 très cher (.) le grillage qu'est-ce que ça doit lui plaire

Ces modes de développement thématique, qui fonctionnent le plus souvent parfaitement bien, sont marqués de façon à la fois ténue et lâche, par des reprises traçant un réseau associatif.

3.3. Bilan et autres questions

Il me semble clair que les procédures syntaxico-discursives, comme la thématization, les constructions avec présentatifs et les reprises constituent bien la base matérielle du travail d'élaboration thématique de l'interaction. L'observation de la variation selon les types d'activités met quant à elle bien vite en évidence la spécificité des ressources employées. Celles observées dans la réunion de recherche ne sont pas celles utilisées dans la conversation ni chez le marchand de chaussures.

Outre la présence ou l'absence du "macro-thème" ou "zone thématique" construit en début d'interaction, le rapide survol effectué ci-dessus permet de retenir au titre des procédés dont la description permettrait d'affiner la description des types d'activités :

- le recours aux objets du monde comme support de changement de thème et les formes discursives qui s'y attachent ;
- les types de marqueurs utilisés pour reprendre / extraire un thème, par exemple, la préposition "sur" comme marqueur thématique ou pseudo-relateur dans des énoncés comme "sur le cadre participatif, je voudrais dire" (voir Sitri 1998 : 109-111), le marqueur "par exemple", semblent liés à des types d'activités. C'est aussi vers cette conclusion que nous a conduites l'étude de "ben" [26, 28] dans deux situations polylogales, puisque certaines utilisations de ce marqueur semblent spécifiques de certaines activités développées localement ;
- les types de procédures de gestion plus globale du thème comme les énoncés d'ancrage ;
- les types de ressources, support des glissements.

En un mot, certaines procédures sont plus représentatives de certaines activités que d'autres. Il me semble que, pour la description des fonctionnements interactionnels, cette direction de recherche serait indispensable. Pour reprendre la question des types d'interactions et des types d'activités locales, on peut considérer que, même si l'interaction qui se tient dans une situation donnée est le plus souvent hétérogène, puisqu'elle peut faire intervenir différents types d'activités, il est souvent possible de dégager un type dominant.

Le recours à la notion d'activité conduit à intégrer dans la description les actes et les thèmes, puisque parmi les procédures utilisées par les participants, certaines sont des actes, voire des actions. Dans l'interaction chez le marchand de chaussures, par exemple se trouvent intégrés dans ces procédures :

- des actes exclusivement non verbaux ("essayer une paire de chaussures") ;
- des actes qui peuvent se réaliser verbalement ou non ("montrer une paire de chaussures") ;
- des actes dont la réalisation est uniquement verbale, et qui correspondraient à ceux de la théorie standard ("questionner", "commenter", "évaluer") ;
- des actes dont la réalisation est uniquement verbale, et qui ne correspondent pas à la théorie standard ("reformuler", "enchaîner", etc.).

L'autre dimension, dont cette description ne rend pas compte, et qui reste problématique dans la perspective d'une description thématique de l'interaction, concerne la description d'enchaînements comme :

Réunion de recherche, l'enchaînement de la ligne 31

- A- E- t'as des- desfois t'as des sites qui sont dévolus/ [par exemple un amphi/ un
 B- M- [oui oui
 C- I- [ben comme moi
 D- Elsa- amphi est dévolu à un cours tu vois

ou conversation de visite, l'enchaînement de la ligne 53 :

- A- d'puis l'temps qu'j'dois aller boire
 B- l'apéro chez eux (.) tout l'temps j'dis qu'j'y vais et puis j'y vais pas

C- L- moi j'voulais (.) une fois où tu vas maroufler (.) un truc chez: S

et, plus globalement, tous les enchaînements qui font apparaître dans la matérialité discursive l'autre réseau thématique que l'analyste peut souvent suivre dans la description d'une interaction, le "je" / "moi" comme thème de tout énoncé. Comme le dit Grobet :

« Le cadre spatio-temporel, les interlocuteurs et l'interaction elle-même constituent des points d'ancrage disponibles tout au long de l'interaction. À ce titre, il s'agit souvent d'informations fonctionnant comme des points d'ancrage d'arrière-fond, mais elles peuvent en tout temps être mobilisées en tant que topiques. » (2002 : 103)

Dans son travail sur l'identification du topique dans le discours, Grobet traite cette question à travers les notions de "points d'ancrage d'arrière-plan" et "point d'ancrage immédiat", de mémoire discursive et d'activation.

C'est dans une tout autre perspective que je tenterai dans la partie suivante de poser cette question.

Du côté des participants

Cette dernière zone de questionnement est sans doute la plus floue des trois. Je l'ai traversée à différentes occasions : lors du travail effectué pour le programme "Émotions" développé au GRIC, qui a abouti au colloque de 1997 [3], dans mon travail sur la confiance conversationnelle [8, 12, 18, 33], mais aussi dans les petites recherches plus ponctuelles sur les échanges sur la pluie et le beau temps [10] ou sur les énoncés généralisants [25] — qui se tiendraient en quelque sorte à l'exact opposé des précédents. Je l'ai aussi rencontrée d'une autre manière avec le domaine de la politesse linguistique, soit à l'occasion du séminaire sur ce thème que j'assure avec Catherine Kerbrat-Orecchioni, soit dans mes travaux sur les routines et les rituels [7, 6, 14]. Enfin, j'ai aussi retrouvé une série de questionnements apparentés dans la description de certains aspects des interactions de commerces à Damas, liés à l'image de soi que le locuteur crée dans son discours [37].

Pour essayer de préciser un peu les choses, dans mon propre parcours, cette zone s'est construite devant des butées récurrentes de la description sur des oppositions du type :

- parler de soi / parler du monde ;
- neutralité / subjectivité ;
- accord / désaccord ou similarité / différence.

Si zone il y a, elle se situerait au croisement de différents axes, champs ou questions de recherche qui sont liés, d'un côté, à l'articulation des approches énonciatives et des approches interactionnistes — telle que la tentent par exemple les recherches du groupe d'Aix-en-Provence (Vion éd. 1998, Vion éd. 2001) —, et d'un autre côté, à la problématique de la politesse linguistique élaborée à partir de la notion de figuration de Goffman (Brown et Levinson 1987, Kerbrat-Orecchioni 1992, 1996) ainsi qu'à la réflexion sur les notions de rôle.

Mais ce n'est pas un parcours dans ces champs académiques que j'effectue ci-dessous, c'est plutôt une reprise de mes propres déambulations, très partielles, à travers cette zone. Je les présenterai dans leur dimension de questionnement, et dans leur forme inachevée, en trois développements — généralisation / particularisation ; parler de soi ; divergences, désaccord, mésentente — à travers lesquels je chercherai à expliciter les figures du participant sur lesquelles repose l'analyse.

1. Généralisation / particularisation, des ressources pour l'interaction

Cette réflexion sur la généralisation s'est profilée à travers le travail sur les "thèmes sûrs", les énoncés généralisants, les routines et autres expressions toutes faites, qui, tous, peuvent être conçus à un certain niveau, comme des procédures ou des ressources visant à maintenir la rencontre dans le cours tranquille de la vie interactionnelle.

1.1. Les routines

En tant que formes figées, toutes faites et déjà connues, les routines s'apparentent à la généralisation par leur caractère général, au sens d'habituel, voire d'invisible²¹.

Dans la définition qui en est donnée par Coulmas (1981), les routines sont présentées à travers leur valeur sociale de mise en ordre : elles fonctionnent sur la base de l'attribution à une situation de certaines caractéristiques qui la catégorisent comme situation où telle routine est de mise (tel type de situation).

Sur le plan de la relation sociale, c'est avant toute chose leur valeur de reconnaissance au sein du groupe qui prime : elles expriment l'appartenance au groupe, et le renforcent du même coup.

Elles sont aussi souvent abordées à travers leur fonction pour la relation entre les participants, et sont alors décrites comme permettant de réduire les tensions et d'éviter les heurts, inévitablement liés, dans une représentation goffmanienne de l'interaction, aux rencontres.

Je dois à Jacques Cosnier, à l'occasion des discussions sur les émotions et de ses commentaires sur une première version du 128 [2], d'avoir pris conscience du fait que les routines conversationnelles, en tant que moyens pour canaliser l'inattendu, sont des manières toutes faites de dire l'émotion (ou de ne pas la dire).

On peut les concevoir comme des façons exemplaires d'être dans l'interaction en disparaissant dans le discours reçu. En les utilisant, le participant s'efface dans le discours. Cet aspect des choses m'est surtout apparu dans le travail comparatif sur les comportements confirmatifs dans des émissions radiophoniques françaises et syriennes, où les auditeurs téléphonent à des vedettes pour leur déclarer leur admiration. Une des différences interculturelles les plus frappantes dans cette situation tient au fait que les auditeurs syriens qui téléphonent se présentent dans l'interaction avec un discours pré-construit, qui apparaît, lorsqu'on le met en regard de celui des auditeurs français, comme l'exact opposé d'un discours émotionnel. Ils utilisent des routines conversationnelles, des formules, qui suffisent à dire. Les auditeurs français, à l'inverse, cherchent à sortir des formes toutes faites, pour produire un discours personnel et particulier, chargé d'énoncés d'émotion. Ils évitent les formules [2].

Dans l'usage de la notion de routine, plusieurs figures du participant se profilent. D'un côté, le participant comme "rôle", attaché à des types de situations reconnaissables, entre autres, par les routines qui y sont utilisées. Ainsi, l'emploi régulier et séquentiel d'énoncés tels que :

c'est à qui ?, "madame ?", "alors et la petite dame qu'est-ce qu'elle voulait ?"

²¹. R. Carroll (1987).

"et avec ça ?", "il vous fallait autre chose ?"
 "je vais plus avoir de baguettes", etc.

sont des routines qui forment le rôle du "petit commerçant".

D'un autre côté, décrites à partir de leur caractère récurrent et stéréotypé, les routines conduisent à une description de type énonciatif, dans laquelle des voix, des discours s'expriment à travers le participant.

Leur description se fait aussi souvent, lorsqu'on les intègre aux procédés de politesse à travers les actes rituels, en référence à une représentation du participant goffmanien décomposé en faces²².

1.2. Les thèmes sûrs

Les thèmes sûrs (*safe supply* chez Goffman, 1988, *safe topic* chez Ventola 1979 ou Wardhaugh 1985) sont ceux auxquels les interlocuteurs ont régulièrement recours pour alimenter leurs échanges à bâtons rompus. La notion de sûreté ou de sécurité prend sens dans la représentation goffmanienne de l'interaction comme d'une situation d'équilibre instable — donc risquée — pour les participants, qui sont ici vus essentiellement à travers leurs "faces". Les ressources sûres présentent les garanties maximales pour chacun (en tant qu'addition, composition de faces) : ce sont des thèmes impersonnels (aucun risque donc d'intrusion) qui, nécessitant peu d'engagement et réduisant les risques de désaccord, écartent le danger de faire perdre la face à quiconque.

C'est un des rares cas où la question de la figuration est attachée à un contenu. Mais la description du fonctionnement des échanges sur la pluie et le beau temps dans des conversations entre proches (au téléphone et en face à face) [70] conduit très vite à observer que ce n'est pas seulement en vertu du thème lui-même que les échanges sur la pluie et le beau temps sont "sûrs", mais c'est aussi en vertu de leur mode récurrent de développement, c'est-à-dire des types d'enchaînements qu'ils sont susceptibles de recevoir. Ils fonctionnent comme des lieux communs, qui balisent un champ d'associations déjà connues (temps -> santé ; temps qu'il fait ici -> temps qu'il fait là-bas ; temps -> humeur, etc.). On observe aussi très vite que ces thèmes sûrs, par des associations relevant du lieu commun, conduisent souvent, au fil d'une de ces associations justement, à parler de soi. C'est une tension entre généralisation et particularisation qui se fait jour alors.

La figure du participant décrite à travers le recours aux thèmes sûrs est essentiellement liée aux faces. Il se présente dans la rencontre soucieux avant toute chose de préserver l'équilibre interactionnel et le "bon ton" des échanges. Si les thèmes sûrs le conduisent à parler de lui ("moi la pluie ça me donne le bourdon"), cet équilibre est menacé, et il court le risque de voir les faces en présence mises à mal.

1.3. Les énoncés généralisants

Les énoncés généralisants ou énoncés généraux que nous avons étudiés avec Marianne Doury [25] peuvent aussi être vus dans cette tension entre discours sur soi et discours sur le monde. Ce travail nous a conduites à adopter une approche énonciative, puisque l'interviewé des entretiens socio-linguistiques de l'Université de

²² . J'emploie ici le mot "face" pour désigner aussi bien la "face" (ligne d'action) que le "territoire".

Laval constituant le corpus de cette étude, bien que pris dans une relation interlocutive avec son intervieweur, est seul à véritablement construire le discours à partir des questions posées (l'intervieweur se contentant de formuler la question et de produire des régulateurs). Outre la description formelle des énoncés, ce travail nous a permis de mettre en évidence quelques-uns des mouvements sur l'axe général / particulier qui sont effectués de façon récurrente. Les déplacements sur cet axe sont utilisés par l'interviewé pour créer des situations argumentatives "désincarnées" afin de satisfaire les contraintes de la situation (produire du discours) telles qu'il semble les redéfinir en les enrichissant (intéresser l'interlocuteur, paraître cohérent, paraître au courant, etc.). Ce travail nous a entraînées vers la question de l'image de soi créée dans le discours²³. Si l'on comprend la notion de face (vs "territoire", cette fois) comme la ligne de conduite manifestée (montrée, construite) par le participant dans une situation de rencontre (voir Joseph 1998, Joseph (éd.) 1989), il s'agit bien ici d'une forme du travail de figuration.

Dans les échanges à bâtons rompus, ce mouvement sur l'axe généralisation / particularisation est une des ressources de base, sous la forme par exemple *des vérités générales* ("mais ça du monde malcommode y en aura tout le temps"), ou des *situations typiques* (*dialogue typifiés rapportés* "moi je dis souvent..." ou *situations fictives* "moi on me dirait ça, je...")²⁴. Il constitue une des ressources des glissements thématiques. Dans la confiance, de la même manière, le mouvement vers la généralisation est utilisé par le confident, parfois aussi par celui qui se confie, pour gérer la situation, en soulageant la tension par exemple.

Contrairement aux thèmes sûrs, qui sont considérés en tant que contenus, les généralisations sont des formes constituant à la fois :

- des cheminements plus ou moins préformés qui permettent la production du discours ;
- des procédures discursives à travers lesquelles se construisent les participants dans l'interaction (les participants construisent leurs images, s'attribuent des images).

Le recours à certaines formes de généralisation est une manière de parler de soi, mais sous couvert d'une représentation plus générale du monde.

2. Parler de soi

Je regrouperai sous cette appellation des choses assez différentes. Tout d'abord la confiance conversationnelle, dont c'est en quelque sorte une définition. Parler de soi renvoie aussi à l'expression de la subjectivité, question que j'ai abordée à travers le travail sur les émotions, et plus récemment à travers les images du participant dans les situations de commerce. C'est par ce dernier aspect que je commencerai.

2.1. Images du participant dans une situation de persuasion

La description du fonctionnement de l'interaction dans les commerces de Damas m'a conduite à m'intéresser à certaines activités, très récurrentes, construites autour de la critique et de l'expression de désaccords, qui créent des turbulences dans l'interaction. Une de ces turbulences régulièrement attestées se produit en cas

²³. Voir la contribution de Vincent à l'ouvrage collectif, qui aborde aussi cette question (Vincent, 2000).

²⁴. Voir la description de ces types d'énoncés dans [25].

d'absence du produit demandé par un client : lorsque le vendeur informe le client de l'indisponibilité du produit souhaité, ce dernier réplique bien souvent en mettant en doute (généralement de façon implicite) cette affirmation. Un moment de l'interaction est alors consacré à des échanges dans lesquels le vendeur, cherchant à sortir de ce piétinement momentané, a recours à différents procédés dont certains consistent à faire valoir ses qualités d'honnêteté et de sincérité [24, 37].

D'autres turbulences sont récurrentes dans ces interactions. Elles se produisent autour de l'expression de l'engagement (à faire quelque chose), du discours sur l'expertise, et de la discussion des goûts. Elles donnent lieu à des développements du même type que les précédents.

Les procédés utilisés par les participants dans ces situations relèvent pour beaucoup de formes d'énoncés qui, par-delà leur diversité, ont pour résultat de montrer ou construire un participant doté de certaines qualités. Certains de ces énoncés proposent explicitement une qualification de soi-même ("je suis très patient dans la vente") ou de l'autre ("vous qui vous y connaissez, vous pouvez me dire"), le plus souvent liés à la question de l'expertise. D'autres sont utilisés pour faire valoir la sincérité, la bonne foi, l'honnêteté du participant qui les emploie : ce sont certaines formules comme les serments ("*wa-llah*" [42]), différentes formes de modalisations (en particulier la corroboration [42]) et d'arguments.

Dans la description de ces situations, si le participant décomposé en faces est toujours "utilisable" — certains enchaînements s'expliquent en effet très bien par le fait qu'une des faces a été mise à mal —, il me semble que le concept de figuration dont on aurait besoin pour poursuivre ou compléter la description va au-delà de son élaboration à travers les notions de *Face-Threatening Acts* (Brown et Levinson 1987) et de *Face Flattering Acts* (Kerbrat-Orecchioni 1996) : les procédures employées ne servent pas uniquement à éviter, réparer, produire des "menaces" et des "anti-menaces" ; elles me semblent construire le participant complet dans la situation.

2.2. Les émotions et la confiance conversationnelle

Le travail sur les émotions au GRIC, qui a abouti au colloque de 1997, s'est fondé sur l'emploi de ce terme dans le sens étendu formulé par Cosnier :

« Sans ignorer l'acception restreinte, voire consacrée, du terme "émotion basale", je traiterai des émotions dans une acception étendue à tous les événements ou états du champ affectif qui se caractérisent par un ensemble d'"éprouvés" psychiques spécifiques accompagnés, de façon variable en intensité et en qualité, de manifestations physiologiques et comportementales » (1994 : 14)

Cette définition conduit à englober sous "émotion" des phénomènes variés : les petits affects fugaces, les émotions dites de base (colère, joie, peur, etc.), les sentiments, les attitudes ou dispositions.

Dans mon propre travail, la recherche sur les émotions s'est immédiatement conjuguée avec mon travail sur la confiance conversationnelle, donc avec l'étude d'une forme particulière de discours sur soi, que j'avais déjà abordée sous différents angles :

– sa séquentialité tout d'abord, à travers la description des procédures utilisées par les participants pour mettre en place le discours sur soi et faire en sorte qu'il devienne le thème momentané de l'interaction. Ceci m'avait conduite à décrire l'ouverture et la

clôture des séquences de confiance, et à proposer une description du déroulement général pour cette séquence [1, 22] ;

– sur le plan thématique, l'ouverture de la confiance correspond à la mise en place d'un thème (un des participants parle de lui). J'en avais décrit l'élaboration sous deux aspects. D'un côté, comme un mode spécifique d'élaboration de type narratif [7, 8], puisque la confiance dans les conversations se développe totalement ou de façon épisodique à l'aide de récits. D'un autre côté, à partir des ressources possibles de l'interlocuteur (le confident) pour recevoir et gérer ce discours sur soi de l'autre et pour y répondre (parmi lesquelles on retrouve différents mouvements sur l'axe "généralisation / particularisation") [12, 18].

Pour aborder les émotions, les choses se sont posées de façon plus complexe et plus périlleuse. J'ai vite pris conscience du fait qu'étudier les manifestations d'émotion dans la confiance est bien autre chose qu'étudier comment l'émotion est revendiquée et justifiée dans un discours argumentatif (Plantin, 2000), comment fonctionne l'accusation d'émotion comme ressource argumentative dans certaines situations (Doury 2000), ou encore comment l'émotion est utilisée dans une situation polémique pour "emporter le morceau" (travail avec Sylvie Bruxelles sur la gestion de la tension dans les procédures de divorce [13]).

Considérer la confiance comme une séquence propice à l'observation de la manifestation et de la gestion des émotions dans l'interaction reposait au départ sur l'idée que celui qui parle de lui (le confieur)²⁵ a quelque chose à dire qu'il choisit d'évoquer, de mettre en mots face à un interlocuteur, qui devient ainsi son confident. Dans cette représentation, le "quelque chose" qui est confié vient donc de l'extérieur de la situation et de l'intérieur du participant (un état d'âme, un état d'esprit, un émoi, généralement lié à un "événement" qui lui est arrivé hors de l'interaction).

L'étude de la séquence a bien vite mis en lumière le fait que c'était davantage à un ensemble de manifestations d'affects que l'on avait affaire. Dans mes descriptions [78], j'ai cherché à maintenir (établir) la distinction entre les types d'événements auxquels peuvent se rapporter ces manifestations d'émotion. J'ai considéré que, dans la situation, outre ce quelque chose qui va être évoqué, sont aussi manifestées des émotions liées au fait même de parler de soi à quelqu'un, et de multiples et diffuses "émotions de l'interaction", qui peuvent souligner différents aspects de ce qui se passe dans l'échange lui-même : la difficulté ou l'aisance de la mise en mot, la réussite ou l'échec de la co-construction du discours (comprendre / se faire comprendre).

Dans ce travail, ce n'est au fond pas tant la question des indices qui permettent de dire "il y a une émotion", "c'est tel type d'émotion" qui m'a semblé délicate. Même s'il est sans doute vrai que l'approche interactionniste n'a pas permis de véritablement "inventer" une manière particulière d'appréhender cet aspect de l'interaction, elle a conduit à réorganiser les questions traitées antérieurement dans d'autres approches, la synthèse de Kerbrat-Orecchioni 2000 le met bien en évidence. Pour mon propre travail, la topique des émotions proposée par Plantin (1998) a aussi été un outil extrêmement précieux pour oser aborder la question de la présence d'émotion dans

²⁵. Je me suis ralliée à l'emploi du couple "confieur / confident" (Durrer 1998), après avoir longtemps maintenu "locuteur / confident", et renoncé à "confiant / confident" un moment envisagé.

un discours. Il me semble que cette réflexion sur les manifestations et la gestion des émotions dans l'interaction a aussi conduit à identifier des modes de gestion de l'émotion manifestée dans l'interaction (canalisation de l'émotion, voire censure, surenchère ou affrontement émotionnel, etc.) [2, 18].

Le point qui reste pour moi entouré d'un certain flou est celui du participant. Dans ces descriptions, la figure du participant peut être celle des faces (à travers l'embarras lié à l'entrée sur la face territoriale d'autrui, par exemple). Pour mentionner un état d'âme, un état intérieur, on peut aussi se référer à Goffman (1973 : 110), et à sa représentation dramaturgique de la rencontre ordinaire, et parler avec lui de "scène" et de "coulisse". Il s'agit alors d'observer comment ce participant, redevenu un tout sous la forme d'un rôle interactionnel (le confieur), manifeste dans l'interaction, outre des affects, le fait que ce qu'il met sur la scène a trait aux coulisses. L'idée d'état d'âme ou d'état intérieur suppose par ailleurs celle de "persistance du participant", c'est-à-dire d'un participant qui existe, subsiste hors de l'ici et maintenant de la rencontre. Enfin, le concept de figuration est insuffisant à rendre compte, me semble-t-il, des multiples émois fugaces qui sont liés à l'interaction elle-même²⁶ (version discursive et interactionnelle des "affects conversationnels" de Cosnier (1994 : 81) : « affects phasiques le plus souvent subliminaux et difficiles à nommer et, parfois, micro-émotions identifiables »).

3. Divergences, désaccord, mésentente

Ce n'est plus sous l'angle des oppositions "général / particulier", "soi / monde", mais sous celui de la différence, voire de l'opposition entre les participants eux-mêmes que ce troisième axe entre dans la zone. La réflexion sur les ressources du confident m'avait déjà fait approcher cette question, pour la description d'enchaînements du type : "oui mais ça c'est souvent, il ne faut pas t'en faire..." ou "oui c'est vrai, c'était pareil quand je...", lorsque le confieur répond par des énoncés du type "non mais c'est pas ça". C'était la question du semblable / dissemblable qui s'était posée : le confident suppose, à travers son enchaînement, la similarité de l'expérience-l'émotion évoquée avec un certain type d'expériences-émotions (une catégorie) ou avec quelque chose qu'il a lui-même connu, et le confieur rejette cette assimilation.

De façon beaucoup plus courante et générale, c'est dans le cas des divergences entre les participants que cette question se pose. Je dirai ci-dessous quelques mots de deux types de divergences sur lesquels j'ai travaillé : celles liées aux malentendus et celles liées aux désaccords.

3.1. Malentendus, quiétude et inquiétude interprétatives

Le travail sur les malentendus dans la conversation familière [37] m'a conduit à les envisager en relation avec les notions de quiétude / inquiétude interprétative. Ceci s'est imposé pour différentes raisons, dont la plus importante tient au fait que dans le corpus de conversations familiales utilisé pour cette recherche, il n'y a aucune occurrence de malentendus traités par des réparations au troisième ou quatrième tour (Schegloff 1987, 1992) ou de ce que Weigand appelle le cas standard de malentendu (Weigand 1999). La notion de quiétude ou d'inquiétude interprétatives m'a permis de

²⁶ . Les travaux d'Auchlin sur le bonheur conversationnel soulignent cette inadéquation (entre autres, 1990, 1991).

prendre en compte, à la fois l'hétérogénéité constitutive de la conversation, et le fait que les malentendus, comme le soulignent de nombreux auteurs, ne sont pas liés exclusivement au langage qui échappe, mais aussi à des facteurs extérieurs au langage, la situation par exemple²⁷, ou l'image mutuelle des participants, comme le montre, je pense, cet exemple pris sur le vif dans un cours de gymnastique :

P : professeure, E : élèves (toutes des femmes)

- 96 P- Mesdames nous allons prendre la position dite du chevalier Servant
 97 E1- vous n'avez pas de fleurs
 98 P- non j'ai pas ça. Remarquez c'est le coup que m'a fait mon mari une
 99 fois. Enfin à l'époque il était patient [
 100 E2- [pourquoi il l'est plus
 101 aujourd'hui ?
 102 P- non je veux dire qu'il était en soins
 103 (RIRE GENERAL)
 104 P- c'était dans un centre de rééducation et moi j'étais là comme kiné...
 105 j'étais avec une patiente et je le vois qui débarque avec un bouquet
 106 de fleurs. J'ai piqué un fard. Les collègues qui se marraient

L'énoncé, source du malentendu, est situé ligne 4 "Enfin à l'époque il était patient", l'enchaînement de la ligne 5-6 manifeste un décalage interprétatif portant sur le mot "patient".

La source du malentendu est sans doute liée au fait que la construction attributive "être patient" renvoie plus fréquemment à l'adjectif "patient" qu'au nom "patient".

La cause du malentendu, quant à elle, est liée au fait que les participantes ne s'engagent pas sur la même voie interprétative :

– pour les élèves, on peut probablement reconstituer leur parcours interprétatif à partir du réseau constitué par "chevalier servant, fleurs, mari", au sein duquel "patient" s'intègre comme qualité du chevalier servant / mari. Pour elles, de surcroît, l'identité dans la situation de la participante qui raconte cette anecdote est celle de professeure de gymnastique. Le récit fait intervenir cette participante sous son identité d'épouse, puisqu'elle évoque son mari ("c'est le coup que m'a fait mon mari une fois") ;

– la professeure, de son côté, dans l'évocation de l'anecdote que lui rappelle la plaisanterie sur les fleurs (ligne 2), "se construit" dans une autre identité, celle de kinésithérapeute, ligne 9.

Le malentendu est réparé au troisième tour (ligne 7).

Je n'ai trouvé aucun de ces "beaux" malentendus dans mon corpus de conversations familiales. Mais cette recherche m'a permis d'opposer deux types de "moments" dans le déroulement de ce type d'interaction, au cours desquels le travail de construction commune du sens semble fonctionner de façon opposée.

Dans les moments de quiétude interprétative, soit la présence d'un certain décalage interprétatif ne nuit en rien à la progression des échanges (les participants continuent comme si de rien n'était) ; soit la résolution des décalages, lorsqu'elle se réalise, prend une forme bien différente de la réparation (par exemple, la simple réitération de l'énoncé source, plus tard dans l'interaction). C'est le caractère léger, si souvent souligné de la conversation que l'on retrouve là.

²⁷ . Voir Berthoud (1987).

Dans les moments d'augmentation de l'inquiétude interprétative, le travail de prévention des décalages interprétatifs se tisse au sein de l'interaction de façon continue. Il se concrétise par d'extrêmes précautions prises tout autant au moment de la production d'un énoncé (se faire comprendre) qu'à celui de son interprétation (comprendre / avoir compris). Matériellement, il se traduit par le fait que tout énoncé est accompagné d'auto-reformulations et suivi de vérifications. Le travail de co-construction du sens s'effectue alors avec une "surconscience" de l'impossible coïncidence parfaite (de l'inévitable différence) avec laquelle se construisent les échanges.

Pour la conversation, on peut ainsi parler, selon les moments, de "prévention tendue" du malentendu, ou de "traitement léger" du malentendu, mais pas, semble-t-il, de "traitement standard".

C'est un tout autre participant qui se profile ici. Certes, la description en termes de figuration est toujours pertinente, puisque le participant qui "mésinterprète" révèle indirectement par ce fait même sa représentation de l'autre qui l'a conduit à croire qu'il avait pu dire ce qu'il n'a pas dit²⁸. Mais c'est avant toute chose un participant orienté vers l'intercompréhension que l'étude des divergences interprétatives met en lumière.

3.2. Divergences et désaccords

La réflexion sur "divergences et désaccords" s'est effectuée à partir de la description de différents types de séquences dans la conversation familière (dispute évitée, conflit de rôle, discussion), du travail sur les réunions de recherche [37, 40], et de celui sur l'interaction dans les petits commerces à Damas. Elle a souvent été souvent confrontée à la notion de "négociation", dont j'ai, à différentes reprises, essayé de faire quelque chose [1, 2, 16].

Employé dans son sens le plus étendu, "négociation" comme synonyme de co-construction, met l'accent sur la différence entre les participants qui agissent en s'ajustant les uns aux autres. C'est ce que j'ai cherché à désigner en parlant d'*ajustement*. Cette notion s'est imposée au départ pour la description du fonctionnement thématique des échanges à bâtons rompus, où je n'observais pas à proprement parler de désaccords [7]. Elle m'a ensuite été utile pour décrire une forme d'échange où une tension affleure sans qu'un désaccord substantiel ne soit explicité (la négociation filée) [7]. J'ai surtout cherché à donner de cette notion une description technique pour l'opposer à la négociation, en observant les choses sur le plan séquentiel. Elle pourrait avec profit être élaborée d'une tout autre façon, comme mode d'observation de l'altérité. L'ajustement, trace textuelle de l'inévitable différence entre les participants, serait à décrire plus systématiquement parmi les formes que prend le traitement de ces différences / divergences, selon leur orientation : orientation vers la progression immédiate de l'échange (co-construction) ; orientation vers le désaccord (construction de positions opposées). De la première de ces deux orientations, se dégage une figure des participants soucieux surtout de l'intercompréhension. La description de leur participation

²⁸. De là découlent les possibles utilisations plus stratégiques du malentendu, voir Dascal (1999).

implique alors une prise en compte plus centrale des phénomènes de reprises et de reformulation²⁹.

Un traitement de l'ajustement selon la seconde orientation nous rapproche des acceptions plus restreintes du terme "négociation" comme traitement des désaccords. Travaillant pour l'essentiel sur des situations qui ne sont pas des "négociations-événements" (voir l'opposition proposée par Firth 1995 par exemple), j'ai surtout cherché à dégager la façon dont le désaccord apparaît et est cristallisé dans l'interaction. J'ai ainsi cherché à voir comment, au cours des échanges, cette cristallisation pouvait aller jusqu'à la mise en place de ce que Plantin appelle une "situation argumentative" :

« situation de confrontation discursive au cours de laquelle sont construites des réponses antagonistes à une question. » (1996 : 11)

Il est probable que je fais de cette notion une utilisation simplifiée, adaptée à mes besoins. Pour moi, la "situation argumentative" est un moment de l'interaction, une séquence, une situation locale si l'on veut, puisque je pars de cas où l'activité de négociation est émergente. Elle est le résultat d'un mode de développement spécifique de l'interaction correspondant au fait que les participants choisissent de s'orienter vers la discussion, et, pour reprendre les termes de Plantin, fassent surgir une question autour de laquelle s'organiseront leurs échanges. Autrement dit, il ne suffit pas que deux opinions divergentes s'expriment, il faut encore que les interlocuteurs s'arrêtent sur ce point litigieux, le construisent, et se construisent parallèlement chacun une position.

Sur ces deux premiers points, il me semble être assez proche des propositions de Plantin (par exemple, 1993, sur la "situation rhétorique"). Sur d'autres points, je m'éloigne des définitions proposées, en particulier sur la notion du "caractère public", et de la portée du débat ouvert par la question. Dans les situations que j'ai étudiées, l'élément crucial concerne la formulation de la question, le fait que le désaccord si minime soit-il au départ, se cristallise suffisamment pour donner naissance à une question que les partenaires considéreront alors comme le thème de l'interaction, sur laquelle ils construiront et soutiendront leur position par différents types de procédés. C'est en termes de "*désaccord cristallisé et thématisé*" que je traduis pour mon usage la notion de caractère public. Par ailleurs, les paroles que j'analyse ne sont pas des paroles rhétoriques, car elles ne s'organisent pas : « au sein d'institutions rhétoriques bien connues : tribunaux, assemblées politiques, café du coin, assemblées générales, conseils d'administration... » (*ibid.*). Ce sont des paroles qui se tiennent dans des face-à-face quotidiens ordinaires. Mais il me semble néanmoins que l'interaction se transforme localement en situation argumentative si la construction de la question lui donne un caractère de généralité. Ainsi, si un adolescent demandant l'autorisation de sortir un soir s'entend répondre "non" parce qu'il refuse de préciser l'heure de son retour, une négociation peut avoir lieu, avec des propositions et des contre-propositions ("pas plus tard que...", "je téléphone dans deux heures pour le préciser...", etc.) ; une situation argumentative peut aussi se mettre en place si la question devient "un adolescent peut-il sortir le soir sans préciser à quelle heure il

²⁹ . Perspective développée dans les travaux sur la reformulation, par exemple de Gaulmyn, M.-M. 1987a, 1987b, Gülich E. et Kotschi T, 1983, Apotheloz D. et Grossen M., 1995 ou dans les travaux de Salazar-Orvig A., 1999.

compte rentrer ?", chacun des interlocuteurs adoptant et défendant une position opposée. Dans cette représentation, on pourrait presque aller jusqu'à dire que, dans l'ajustement, l'affleurement de la divergence, ou l'expression de la différence, est utilisée pour orienter le discours ; dans la négociation, le désaccord est traité en vue de trouver un accord ; dans une situation/séquence argumentative, le désaccord est traité par la mise en place de positions opposées qu'il s'agit de soutenir, la recherche d'accord (sur le désaccord initial) pouvant fort bien passer à l'arrière-plan³⁰.

Dans ces situations, les participants peuvent être vus à travers la façon dont ils traitent leurs faces, avec l'hypothèse que le mode de fonctionnement de la politesse s'y trouve modifié (voir la proposition d'"anti-système de la politesse" dans Plantin 1995). Mais il me semble que c'est surtout dans l'opposition que se construisent les participants. Ils prennent forme dans l'interaction par leur position et par la façon dont ils la formulent (modalité, engagement).

4. Les questions et leur participant

Loin d'être arrivée à une vision claire et définitive de la façon d'aborder le participant, je poursuis la formulation des questions qu'il pose. Dans les perspectives interactionnistes, on cherche à rendre compte des comportements communicatifs d'individus engagés dans des situations sociales. On dit parfois qu'il s'agit de vrais individus "en chair et en os" présents dans des situations authentiques : c'est ainsi le nombre de ces participants "en chair et en os", qui conduit, dans les travaux du GRIC sur les situations plurilocuteurs, à distinguer les di-logues, des trilogues ou des polylogues.

Dans les descriptions elles-mêmes, on parle plus volontiers de "participants" que d'"individus", et, selon les recherches, ces participants apparaissent sous des figures différentes.

Dans mes travaux — pour reprendre une des formulations possibles de la question, soit : articulation des perspectives interactionniste et énonciative — il me semble adopter une perspective interactionniste correspondant à une hypothèse énonciative faible³¹. Je cherche à décrire les interactions, non seulement dans leur séquentialité et leur progression, les objets de discours non seulement comme des entités en proie à des déformations incessantes, mais j'essaie surtout d'observer l'ensemble de ces phénomènes à travers les rôles interactionnels. Ces rôles se mettent en place à travers la construction de la participation et des lignes d'action. Bien qu'instables au sein d'une même interaction, je les considère comme rapportables à quelque chose de stable, qui fait que, par exemple, c'est bien le même participant qui change de *footing* ou de rôle. Dans le parcours qui vient d'être fait, ces rôles apparaissent parfois liés à une situation (c'est le cas de la professeure de gym ou du petit commerçant) et/ou à une activité (c'est le cas du confident ou du confieur).

³⁰. Ce dernier point est une formulation à laquelle nous a conduites une discussion avec Marianne Doury sur ces questions.

³¹. Voir Vion (éd.), 1998, pour différentes perspectives sur ces articulations, en particulier l'article de Véronique qui fait aussi le lien avec la perspective plus ethnométhodologique des accomplissements de membres dans les situations.

Le parcours ci-dessus ne manque pas de mettre tout autant en lumière le caractère changeant des représentations utilisées pour décrire le participant, puisqu'il est successivement abordé à travers sa représentation-catégorisation du monde, son discours sur soi, sa position construite en opposition à celle de ses partenaires d'interaction. Il apparaît en outre soumis à différentes compositions, décompositions, recompositions selon les descriptions, par exemple :

- disparition du participant dans le discours pré-construit (avec les routines) ;
- décomposition du participant en faces (avec les thèmes sûrs) ;
- construction d'une image du participant (avec les énoncés généralisants et les procédés de persuasion orientés vers les personnes).

Ce "bougé" dans la description ne reflète pas uniquement le fait que chaque situation est particulière, et n'est donc pas (uniquement) le résultat concerté d'une volonté de se laisser guider par les corpus. Il traduit aussi la difficulté qu'il peut y avoir à ne pas traiter le participant seulement comme du discours, des effets de discours, voire comme une entité traversée par des discours, tout en ne négligeant pas non plus le fait qu'il n'est saisissable que par son discours.

Dans mes travaux, la première voie que j'ai suivie pour aborder le participant a consisté à recourir à une représentation inspirée de Goffman³². L'adaptation des travaux de Goffman à une approche linguistique des faits interactionnels, à travers la théorie de la politesse, est indiscutablement productive. Les phénomènes dont elle permet de rendre compte relèvent d'une dimension de l'interaction qu'il ne saurait être question de négliger. Mais comme cela est apparu ci-dessus, dans certains cas, cette observation des participants à travers leurs faces et les menaces qu'elles encourent ou font encourir m'a paru ne pas permettre de rendre compte de ce qui est le plus central dans la situation concernée. C'est le cas bien souvent dans les situations polémiques (comme j'ai essayé de le montrer ci-dessus). Parfois, par exemple dans les commerces à Damas et, dans une moindre mesure, dans les réunions de recherche, pour rendre de compte du participant dans la situation, c'est tout autant vers la question des types d'argument employés ou reçus, et surtout vers l'étude des modalités, qu'il me semble falloir se tourner, pour rendre compte de la manière dont le participant construit sa position et son image face à l'autre.

Les situations "critiques", telles que celles où un médecin doit annoncer un diagnostic grave au patient³³, ou les situations où il doit informer les patients de risques encourus³⁴ me posent le même problème pour aborder le participant à travers la notion de figuration utilisée dans la théorie de la politesse linguistique.

Mon travail en cours sur la consultation médicale [29, 38, 39](#) pose toutes ces questions

³² . Étiquette collée aux travaux du GRIC par d'autres collègues interactionnistes, ainsi Vion pour qui les travaux du GRIC relèvent de ceux qui « mettent l'accent sur les activités conduites, de manière coordonnée, par les interactants » (2001 : <<http://www.marges-linguistiques.com>>), à la différence des approches plus structurelles, et pourraient être caractérisés : « comme le prolongement linguistique des Ecoles de Palo Alto, de l'ethnographie de la communication et de la théorie goffmanienne. » (*ibid.*)

³³ . Voir Grossen et Apotheloz (1998), sur les "sensitive topics" dans la consultation.

³⁴ . Mémoire de DEA de J. Thieblemont, 2000, "Approche interactionnelle de la communication médecin-patient pendant les consultations pré-anesthésiques", Université Lyon 2.

de façon centrale. Il me conduit, pour le moment, à recourir de façon plus légère à ce "participant et ses faces". Au point actuel de la recherche, les participants me semblent devoir être conçus, non seulement à travers leurs faces, mais aussi :

- à travers leur corps, qui ne correspond pas uniquement au territoire corporel que l'on menace ou pas, mais tout autant aux corps qui doivent se coordonner ;
- à travers leurs savoirs, qui ne peuvent pas être abordés uniquement comme des territoires cognitifs que l'on montre ou cache, dans lesquels les ingérences qui sont commises, ou risquent de l'être, doivent être réparées, mais aussi en termes d'intercompréhension ;
- à travers leurs émotions, dont le jeu, de la même manière, dépasse aussi les questions de menaces et anti-menaces.

Ce n'est pas sur ce seul point concernant les participants que ce corpus de consultations médicales me paraît précieux et riche de questionnements possibles. Il confronte aussi l'analyse au problème de l'asymétrie, que je n'ai jamais vraiment abordé de front.

Le travail sur la conversation ne m'avait pas conduite à problématiser cet aspect de la relation des participants à l'interaction (pas plus en termes de symétrie que d'asymétrie). Il me paraît clair aujourd'hui que les conversations constituant mon corpus de thèse provenant de visites, elles étaient susceptibles d'être abordées dans cette perspective, par exemple à travers la question de la relation entre l'hôte et l'invité, que je n'avais fait qu'effleurer.

La première étude où cette question s'est posée plus précisément est celle portant sur les interactions médiatiques (*Allô Macha*, que j'ai étudié en comparaison avec les confidences ordinaires³⁵, les *phone-in* français et syrien). Elle concernait la manière dont il était possible de décrire la position de l'auditeur appelant par rapport à celle des participants "en studio", l'animateur de l'émission (et les invités dans une moindre mesure). Les positions relatives de ces deux rôles présentent le caractère paradoxal, me semble-t-il, que dans l'interaction elle-même on ne trouve pas nécessairement de traces d'un positionnement relevant de la dominance³⁶, bien que l'animateur ait effectivement le "pouvoir" de couper le micro de l'auditeur, et donc de l'effacer de l'interaction (au cas, par exemple, où il ne se conforme pas à la règle du jeu).

L'interaction dans les commerces pose, elle aussi, la question de la position relative des participants. Il semblait, dans ce cas, plus délicat encore de parler de positionnement relevant de la dominance. C'est plutôt en termes de complémentarité (Aston, 1988) que j'ai cherché à formuler les positionnements relatifs globaux des deux rôles de commerçant et client : complémentarité manifeste au niveau des activités effectuées par chacun d'eux³⁷, mais qui s'observe tout autant aux niveaux

³⁵ . Conférences non publiées.

³⁶ . Étude faite sur les termes d'adresse dans des émissions de *phone-in* français et syriens [2].

³⁷ . Le maintien de ces positionnements complémentaires au cours des échanges de type conversationnel qui peuvent prendre place dans la transaction est confirmé par les travaux de Doury sur un "commerce d'habités", où elle observe que : « [...] la situation commerciale semble contraindre, au-delà de la transaction commerciale, l'ensemble des activités langagières annexes. »

temporel et spatial :

– au niveau temporel, le temps de l'interaction de vente est composé d'une succession de "temps" différents et complémentaires pour les deux participants. Au temps commun (généralement accompagné de l'échange verbal), s'ajoutent le plus souvent des temps complémentaires, par exemple un temps d'attente pour le client qui fait la queue est un temps d'intense activité pour le vendeur ; en revanche un temps de choix pour le client qui hésite entre deux produits est un temps d'attente pour le vendeur ;

– au niveau spatial, l'agencement du site attribue des places complémentaires aux partenaires, des espaces spécifiques étant réservés au vendeur, espaces où le client n'a explicitement (pour ce qui concerne l'arrière-boutique) ou implicitement (pour ce qui concerne l'espace situé derrière le comptoir) pas le droit de pénétrer³⁸.

En abordant maintenant la consultation thérapeutique, la question de l'asymétrie se pose de nouveau, et cette fois de façon plus cruciale. Dans cette situation en effet, la complémentarité à différents niveaux dont il vient d'être question (activités, temps, espace) est pleinement attestée. Elle s'additionne à l'asymétrie des savoirs mis en œuvre dans l'interaction par les participants.

Ce nouveau chantier me conduira donc sans doute à mettre au centre des recherches les questions du participant, telles qu'elles viennent d'apparaître sous leur différentes facettes.

(2001 : 126). Ces observations concerne les "discussions". Il serait intéressant d'étudier aussi précisément s'il en va de même pour des développements de type "discours sur soi".

³⁸ . Comme le décrit fort bien Sitbon dans son travail sur l'interaction à la boulangerie : « Si la boulangère peut très bien passer devant le comptoir, et le doit parfois, sans qu'il y n'ait aucune impression de violation quelconque de sa part, les clients en revanche ne franchissent jamais la limite qu'il représente. [...] il est arrivé plusieurs fois que des enfants en bas âge qui accompagnaient leur parents ne respectent pas l'interdiction (bien réelle même s'il n'est écrit nulle part : "défense de passer derrière le comptoir"), et franchissent cette "frontière". Et bien même dans ce cas, il ne m'est jamais arrivé de voir un parent courir derrière sa progéniture au delà de la limite. Ils se contentent de tendre la main (seule incursion qu'ils s'autorisent) et d'appeler le petit fuyard, sans jamais prendre la liberté de franchir la barrière. » (1997).

4. En guise de derniers mots

Comme le montre sans doute ce texte, et comme essaie de le traduire le seul titre qui m'ait semblé lui convenir "questions sur la pratique", mes travaux dans le champ de l'analyse des interactions ne construisent pas, une fois mis bout à bout, ou en regard les uns des autres, une tentative d'élaboration d'un modèle de l'interaction. Je ne revendique pas plus l'éclectisme comme principe de travail, même s'il n'est pas toujours possible d'échapper au caractère hétérogène des approches ou des outils d'analyse employés.

Par rapport à mes premiers travaux, je suis toujours aussi peu convaincue par une approche strictement structurale de l'interaction, même s'il me semble important de "découper" l'interaction étudiée, sur la base des saisies macro-locales.

Je suis tentée aujourd'hui par la nécessité d'accorder une attention plus systématique en revanche aux micro-phénomènes de co-construction, notamment pour éclairer la dimension temporelle qui me semble essentielle (en particulier l'élaboration dans le temps de la parole co-construite, le tour et les phénomènes qui s'y rattachent) et compléter la prise en compte de la dimension interpersonnelle, ce qui passerait pour moi par une révision de la manière dont les travaux sur l'énonciation sont susceptibles d'être repris dans une perspective plus interactionniste.

Le travail sur une variété de types de situations et d'interaction m'a conduite à m'éloigner de plus en plus de la représentation de la conversation (familiale) comme "prototype" de l'interaction. Elle m'apparaît de plus en plus comme un type d'interaction parmi d'autres, qu'il convient de présenter comme tel. C'est en particulier l'enseignement et l'encadrement d'étudiants qui m'a montré à quel point il convient d'insister sur le caractère situé de toutes les activités qu'on étudie.

Enfin, j'ai bien conscience du caractère un peu tortueux de ce texte présenté pour l'habilitation à diriger des recherches, avec ses deux parties en écho, qui au fond pourraient être qualifiées, la première, de plus orientée vers des questionnements de didactique, la seconde, de plus orientée vers des questionnements de "recherche". Leur mise en écho reflète pour moi assez bien deux temps de la pratique d'encadrement des futurs chercheurs, avec, dans un premier temps, des propositions qui tentent d'être claires sans non plus trop simplifier les choses et en cherchant à esquisser déjà la complexité des postures et des regards possibles sur le même objet, et, dans un deuxième temps, l'essai de les amener à se frayer leur propre chemin dans les zones plus incertaines, de flou et de questionnement.

Annexe
Liste des publications

PUBLICATIONS

LIVRES

- [1] 1996 *La conversation familière*, Lyon : PUL.
[2] 1999 *L'analyse des conversations*, Paris : Nathan (128).

Direction de publication

- [3] 2000 C. Plantin, M. Doury, V. Traverso (éds), *Les émotions dans les interactions*, Lyon : PUL-ARCI.
[4] 2000 V. Traverso (éd.), *Perspectives interculturelles sur l'interaction*, Lyon : PUL.
[5] 2002 C. Béal et V. Traverso, *Interaction et interculturelité*, actes des journées organisées à Lyon et Montpellier en 2000-2001, Marges Linguistiques.

ARTICLES

- [6] 1993 "Les routines : lieux communs de la conversation", in *Lieux communs, topoi, stéréotypes, clichés*, sous la direction de C. Plantin, Paris, Kimé, 111-123.
[7] 1994 "Les dynamiques du trilogue", in Actes du colloque *Le dialogue en question*, Université de Toulouse le Mirail, 153-163.
[8] 1995 "Les récits de la confiance", in J. Brès (éd.) *Le récit oral suivi de Questions de narrativité*, Montpellier : Praxiling, 227-239.
[9] — "Gestion des échanges à trois participants dans la conversation familière", in C. Kerbrat-Orecchioni & C. Plantin, (eds), *Le Trilogue*, PUL : Lyon, 29-54.
[10] 1997 "La pluie et le beau temps dans les conversations quotidiennes : aspects rituels et thématiques", *Sciences de la société*, 41, 145-165.
[11] — "Des échanges à la poste : dialogues, trilogues, polylogue(s) ?", *Cahiers de Praxématique* 28 *La contextualisation de l'oral*, p. 57-77.
[12] 1998 "Quelques phénomènes liés à la gestion des émotions dans les séquences de 'confiance conversationnelle', in S. Cmejrkova, J. Hoffmannova, O. Müllerova, J. Svetla, *Dialoganalyse VI*, Tübingen : Max Niemeyer, 297-305.
[13] — (avec S. Bruxelles S), "L'interaction communicative : observations sur la gestion de la tension au cours de l'entretien", in *Le divorce et les recompositions familiales*, Évian, septembre 1998.
[14] — "Allô oui, vous êtes en ligne avec le chanteur' : analyse pragmatique de l'ouverture d'interactions radiophoniques françaises et syriennes", *Bulletin d'Etudes Orientales* 50, Damas, 255-288.
[15] — (avec M. Grosjean), "Les cadres participatifs dans les polylogues : problèmes méthodologiques", in Cabasino F. (éd.), *Du dialogue au polylogue*, Rome : CISU, 51-67.

- [16] 1999 “Négociation et argumentation dans la conversation familière”, in C. Plantin (éd.), numéro spécial de la Revue *Escritos*, Mexique, 51-89.
- [17] 2000 (avec C. Plantin), “Présentation”, in C. Plantin, M. Doury, V. Traverso, *Les émotions dans les interactions*, Lyon : PUL-ARCI, 1-15.
- [18] — “Les émotions dans la confiance”, in C. Plantin, M. Doury, V. Traverso, *Les émotions dans les interactions*, Lyon : PUL-ARCI, 205-223.
- [19] — “Introduction”, in Traverso V. (éd.), Lyon : PUL, 5-11.
- [20] — “Autour de la mise en oeuvre d’une comparaison interculturelle. L’exemple des actes confirmatifs dans des émissions radiophoniques françaises et syriennes”, in Traverso V. (éd.), Lyon : PUL, 33-53.
- [21] — “Politesse et usages dans les interactions : quelques aspects interculturels”, *Les langues Modernes*, 1-2000, 8-20.
- [22] — “La conversation ordinaire”, *Op. Cit*, 14, p. 13-23.
- [23] 2001 “Interactions ordinaires dans les petits commerces : éléments pour une comparaison interculturelle”, *Langage et Société*, 95, mars 2001, 5-33.
- [24] — “Quelques aspects de la négociation dans une boutique damascène”, *Carnets du Cediscor*, 7, 135-157.
- [25] — (avec M. Doury), “Usage des énoncés généralisants dans la mise en scène de lignes argumentatives en situation d’entretien”, in G. Martel (éd.), *L’argumentation en situation de discours oral spontané*, Québec : Nota Bene Éditeur.
- [26] — (avec S. Bruxelles) “La particule ‘ben’ dans deux types d’interactions”, numéro spécial de la revue *Cuadernos de Filologia*, Université de Valence, sous la direction de S. Pons Borderia.
- [27] — “Syrian service encounters: A case of shifting strategies within verbal exchange”, *Pragmatics*, 11/4 : 421-445.
- [28] — (avec S. Bruxelles) “Ben dans deux situations polylogales. Apport de la description d’un “petit mot” du discours à l’étude des polylogues”, *Marges Linguistiques* 2, <[http/](http://) >
- [29] — “Analyse de consultations médicales en présence d’un intermédiaire linguistique non professionnel”, actes du VIII congrès de l’ARIC <
- [30] — “Éléments pour une discussion”, contribution au symposium organisé par C. Kerbrat-Orecchioni et V. Traverso “Variations culturelles dans les comportements communicatifs”, actes du VIII congrès de l’ARIC.
- [31] — “Attentes et zones opaques. Les interactions de commerce à Damas”, dans C. Béal et V. Traverso (dir.), publication des journées interculturelles.

(à paraître)

- [32] “Quelques formes de stéréotypie dans les échanges : comparaison de *phone-in* français et syrien”, in Olivier C., Elhami K., *Stéréotypes, langages et culture(s)*, Toulouse : Presses Universitaires du Sud.

- [33] “Négociation, fuite et retour : quelques émotions dans la confiance conversationnelle”, numéro spécial des CALAP, Université Paris V, coordonné par E. Sabeau-Jouannet.
- [34] (avec M. Grosjean), “Les polylogues : typologie, problèmes méthodologiques et théoriques”, *Interaction et Cognition*.
- [35] (avec S. Bruxelles), “Les corpus de langue parlée en interaction au GRIC”, actes du colloque de Fribourg,
- [36] “Malentendus, quiétude et inquiétude interprétatives dans la conversation familière”, in M. Laforest (éd.), *Le malentendu : dire, mésentendre, mésinterpréter*, Québec : Nota Bene Editeur.
- [37] “Aspects de la négociation dans un polylogue”, *Revue Romane*, Copenhague.
- [38] “Rencontres interculturelles à l'hôpital: la consultation médicale avec interprète”, revue TRANEL, Neuchâtel.
- [39] (avec L. Gajo), “Analyse de l'interaction interculturelle: une recherche sur les migrants dans différents services hospitaliers”, revue TSANTA.

(soumis)

- [40] “Interlocutive ‘crowding’ and ‘splitting’ in polylogues : the case of a meeting of researchers”, *Journal of Pragmatics*, sous la dir. de C. Kerbrat-Orecchioni.
- [41] “Transcription et traduction des interactions en langue étrangère”, Cahiers de Praxématique.
- [42] “Des usages en interaction à des descriptions réutilisables : l'exemple de wallah”, Cahiers de Praxématique.

ARTICLES DE DICTIONNAIRES

- [43] Articles “Analyse conversationnelle”, “Complémentaire”, “Conversation”, “Échange”, “Exolingue”, “Interculturel”, “Malentendu”, “Module”, “Paire adjacente”, “Régulateur”, “Réparation”, “Réplique”, “Séquence”, “Tour de parole”, Dans *Encyclopédie d'analyse de discours*, Charaudeau P. et Maingueneau D. (éds).

CONTRIBUTION A

- [44] — “Les échanges à bâtons rompus”, contribution à la réalisation du référentiel de français, sous la direction de J.C. Beacco et S. Bouquet.
- [45] — “Grille d'analyse des discours interactifs oraux”, contribution à la réalisation du référentiel de français, sous la direction de J.C. Beacco et S. Bouquet.
- [46] — (avec S. Katsiki), “Exprimer les attitudes intellectuelles, morales et émotionnelles”, contribution à la réalisation du référentiel de français, sous la direction de J.C. Beacco et S. Bouquet.

TRADUCTIONS

- 1992 Participation à la traduction française de *Fallacies* de Woods et Walton : *Critique de l'argumentation*, sous la direction de Ch. Plantin, Paris, Kimé.
- 1996 Participation à la traduction française de *Argumentation, Communication and Fallacies* de F. van Eemeren et R. Grootendorst : *La nouvelle dialectique*, coordonnée Ch. Plantin, Paris, Kimé.

COMPTE RENDUS

- compte rendu de *Des savoir-faire communicationnels*, D. Véronique & R. Vion (éditeurs), Aix-en-Provence, PUP, 1995, 470 p., paru dans *L'information Grammaticale*.
- 1999, compte rendu de *Nonverbal Communication and Translation: New Perspectives and Challenges in Literature, Interpretation and the Media*, F. Poyatos (ed.), Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, paru dans *Target* 11/1, p. 155-158.
- 2000, compte rendu de *Stéréotypes et clichés: langue, discours, société*. R. Amossy et A. Herschberg Pierrot, Collection 128, Paris: Nathan, dans *Poetics Today*, p. 463-465.
- 2001, compte rendu de *Stratégies d'argumentation et de politesse dans les conversations d'affaires. La séquence de requête*, Christa Thomsen, 2000, Peter Lang, à paraître dans *Revue Romane*, Copenhague.
- à paraître, compte rendu de *Getting Acquainted in Conversation*, Jan Svennevig, 1999, John Benjamins, dans *Pragmatics and Cognition*.

Bibliographie

- ANDRE-LAROCHEBOUVY Danièle, 1984, *La conversation quotidienne*, Paris : Crédif.
- APOTHELOZ Denis, GROSSEN Michèle, 1995, "Reformulations et négociations des significations dans un entretien psychothérapeutique", in Vion R., Véronique D. (éds), 447-459.
- ASTON Guy, "What's a public service encounter anyway ?", in Aston (ed.), 25-42.
- ASTON Guy (ed.), 1988, *Negotiating service*, Bologne, CLUEB.
- AUCLIN Antoine, 1990, "Analyse du discours et bonheur conversationnel", *Cahiers de linguistique française*, 11, 311-328.
- AUCLIN Antoine, 1991, "Le bonheur conversationnel : fondements, enjeux et domaines", *Cahiers de linguistique française*, 12, 103-126.
- BANGE Pierre, 1992, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Paris : Hatier-Crédif.
- BANGE Pierre (éd.), 1987, *L'analyse des interactions verbales. La Dame de Caluire : une consultation*, Berne : Peter Lang.
- BARBERIS Jeanne-Marie (éd.), 1999, *Le français parlé. Variétés et discours*, Université Paul Valéry Montpellier III : Praxiling.
- BARTHES Roland, BERTHET Frédéric, 1979, "Présentation", *Communications* 30, 3-7.
- BERTHOUD Anne-Claude, 1987, "Ambiguïté, malentendu et stratégies paradiscursives", in Fuchs C. (dir.), *L'ambiguïté et la paraphrase*, Centre de Publications de l'Université de Caen, 139-143.
- BERTHOUD Anne-Claude, 1996, *Paroles à propos*, Paris : Ophrys.
- BERTHOUD Anne-Claude, MONDADA Lorenza (éds) , 2000, *Modèles du discours en confrontation*, Berne : Peter Lang.
- BLANCHE-BENVENISTE Claire, JEANJEAN Colette, 1987, *Le français parlé. Transcription et édition*, Paris : Didier Erudition.
- BLANCHE-BENVENISTE Claire, 1997, *Approches de la langue parlée en français*, Paris : Ophrys.
- BOUTET Josiane, GARDIN Bernard, LACOSTE Michèle, "Discours en situation de travail", *Langages* 117, 12-32.
- BROWN Penelop, LEVINSON Stephen, 1987, *Politeness*, Cambridge : Cambridge University Press.
- BRUXELLES Sylvie, KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, (à paraître), "Coalitions in polylogues", numéro spécial de *Journal of Pragmatics*, sous la direction de Kerbrat-Orecchioni.
- CAFFI Claudia, JANNEY R., 1994, "Towards a pragmatics of emotive communicative", *Journal of Pragmatics* 22, 325-373.
- CARROL Raymonde, 1987, *Évidences invisibles. Américains et Français au quotidien*, Paris : Seuil.
- CLARK Herbert H., 1996, *Using Language*. Cambridge, CUP.
- COSNIER Jacques, 1994, *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris : Retz.
- COSNIER Jacques, KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1987, *Décrire la conversation*, Lyon : PUL.
- COMBETTES Bernard, 1983, *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*, Bruxelles, De Boeck, Paris : Duculot.
- COULON Alain, 1996, *L'ethnométhodologie*, Paris : PUF (Que sais-je ?).
- COULMAS Florian (éd.), 1981, *Conversational Routine*, La Haye, Paris, New York : Mouton.
- DANNEQUIN Claudine, LACOSTE Michèle, 1989, "Travaux en analyse de conversation : entretiens avec Charles et Marjorie Goodwin", *Langage et Société* 48, 81-102.
- DASCAL Marcello, 1999, "Introduction : some questions about understanding", *Journal of Pragmatics*, 31/6, 75-76.
- DE FORNEL Michel, 1988, "Constructions disloquées, mouvement thématique et organisation préférentielle dans la conversation", *Langue Française* 78, 101-124.
- De GAULMYN Marie-Madeleine, 1987a, "Actes de reformulation et processus de reformulation", in

- Bange, P. (éd.), 83-99.
- De GAULMYN Marie-Madeleine, 1987b, "Reformulation et planification discursive", in Cosnier J., Kerbrat-Orecchioni C., 167-199.
- DE LUZE Hubert, 1997, *L'éthnométhodologie*, Paris : Anthropos.
- DREW Paul, HERITAGE John, 1992, *Talk at work*, Cambridge : CUP.
- DOURY Marianne, 2000, "La réfutation par accusation d'émotion — Exploitation argumentative de l'émotion dans une controverse à thème scientifique", in Plantin C., Doury M., Traverso V. (éds), 265-279.
- DOURY Marianne, 2001, "Une discussion dans un commerce d'habitues", *Les carnets du Cediscor* 7, 119-135.
- DÜRRER Sylvie, 1998, " 'Parlez : je vous écoute.' La confiance dans le script amoureux", in *Les faiseurs d'amour*, Cahiers du Musée de la communication, Berne (éditions Payot, Lausanne), 21-36.
- FAURÉ Laurent, 1997, "Le corpus Sérignan I : présentation et transcription", *Cahiers de Praxématique* 28, 15-37.
- FILLETAZ Laurent, (à paraître), "De la gestualité coverbale à la verbalité cogestuelle".
- FIRTH Alan, 1995, *The Discourse of Negotiation*, Oxford : Pergamon.
- GAVIOLI Laura, MANSFIELD Gillian, 1990, *The PIXI corpora*. Bologna : CLUEB.
- GELAS Nadine, 1988, *Dialogues authentiques et dialogues romanesques*, in Cosnier J., Gelas N., Kerbrat-Orecchioni C. (éds), *Échanges sur la conversation*, Paris : Éditions du CNRS, 323-335.
- GOFFMAN Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi*, Paris : Minuit.
- GOFFMAN Erving, 1986, *Frame Analysis*, Boston : Northeastern University Press.
- GOFFMAN Erving, 1987, *Façons de parler*, Paris : Minuit.
- GOFFMAN Erving, 1988, *Les moments et leurs hommes* (textes recueillis et présentés par Y. Winkin), Paris : Seuil / Minuit.
- GOFFMAN Erving, 1991, "Le travail de terrain", in Joseph I. (éd.), *La relation de service dans le secteur public, t.1, Actes du séminaire Plan Urbain, RATP-DRI*.
- GOODWIN Marjorie, 1991, "Byplay : Participant Structure and framing of collaborative collusion", in Conein, B., de Fornel M., Quéré, L. (éds.), *Les formes de la conversation*, vol. 2, Paris : CNET, 155-181.
- GRIMSHAW Allen, 1990, *Conflict Talk*, Cambridge : CUP.
- GROBET Anne, 2002, *L'identification des topiques dans les dialogues*, Paris : Duculot.
- GROSJEAN Michèle, LACOSTE Michèle, 1999, *Communication et intelligence collective*, Paris : PUF.
- GROSJEAN Michèle, KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, (à paraître), "Acte verabl et acte non verabl ou : comment le sens vient aux actes", *Actes du colloque Intersémiotique*, publication électronique.
- GROSSEN Michèle, APOTHELOZ Denis, 1998, "Intelligence as a sensitive topic in clinical interviews prompted by learning difficulties", *Pragmatics* 8, 2, 239-255.
- GÜLICH Elisabeth, 1991, "Pour une ethnométhodologie linguistique. Description de séquences conversationnelles explicatives", in Dausendschön-Gay U., Gülich E., Krafft U. (eds), *Linguistische Interaktionanalysen . Beiträge zum 20. Romanistentag 1987*, 325-364.
- GÜLICH Elisabeth, 1999, "Les activités de structuration dans l'interaction verbale", in Barbéris J.-M. (éd.), 21-47.
- GÜLICH, E., KOTSCHI, T., 1983, "Les marqueurs de la reformulation paraphrastique", *Cahiers de Linguistique Française* 5, 305-351.
- GUMPERZ John, 1991, "La communauté en paroles d'un point de vue interactionnel", in Parret, H., (sous la direction de), *La communauté en paroles*, Liège : Mardaga, 54-79.
- HAVE Paul ten, 1990, "Methodological Issues in Conversation Analysis", *Bulletin de Méthodologie Sociologique* 27, 23-51, consultable sur le site <<http://www.pscw.uva.nl/emca/Mica.htm>>.

- HAVE Paul ten, 1997, "In the presence of data : conversation-analysis as 'empirical philosophy'", article consultable sur le site <<http://www.pscw.uva.nl/emca/Mica.htm>>.
- HUTCHBY Ian, WOOFFITT Robin, 1998, *Conversation Analysis*, Oxford : Polity Press.
- JOSEPH Isaac, 1998, *Erving Goffman et sa microsociologie*, Paris : PUF.
- JOSEPH Isaac (éd.), 1989, *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris : Minuit.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1984, "Les négociations conversationnelles", *Verbum* VII, 2-3, 223-243.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1990, 1992, *Les interactions verbales*, tomes 1 et 2, Paris : Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1995, "Où en sont les actes de langage ?", *Information Grammaticale* 66, 5-13.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1996, *La conversation*, Paris : Seuil.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1997, "Dialogue littéraire vs conversations naturelles : le cas du dialogue romanesque", in *Champs du signe*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 207-224.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2000, "Quelle place pour les émotions dans la linguistique du Xxè siècle ? Remarques et Aperçus", in Plantin C., Doury M., Traverso V. (éds), 33-75.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2001a, "L'analyse des interactions verbales : la notion de 'négociation conversationnelle' — défense et illustration", *Lalies* 20, 63-141.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 2001b, *Les actes de langage dans le discours*, Paris : Nathan.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, PLANTIN Christian (éds), 1995, *Le trilogue*, Lyon : PUL.
- LABOV William, 1971, "The study of language in its social context", in Fishman, J.A., *Advances in the sociology of Language*, La Haye : Mouton, 180-202.
- LABOV William., FANSHEL Daniel, 1977, *Therapeutic Discourse*, New York : Academic Press.
- LACOSTE Michèle, de FORNEL, Michel, 1991, "De l'observation naturelle à l'analyse de situations", in Joseph, I., *La relation de service dans le secteur public, Actes du séminaire T. 1*, Paris : Plan urbain-RATP-DRI, 83-98.
- LACOSTE Michèle, 1991, "Les communications de travail comme interactions", in Amalberti R., de Montmollin M, Theureau J. , *Modèles en analyse du travail*, Liège : Mardaga, 191-227.
- LACOSTE Michèle, 1998, *La communication de travail. Une approche par l'action et le langage*, document en vue d'une habilitation à diriger des recherches, Université stendhal Grenoble III.
- LAPASSADE Georges, 1991, *L'ethnosociologie*, Paris : Méridiens Klincksieck.
- LAPLANTINE François, 1996, *La description ethnographique*, Paris : Nathan (coll. 128).
- LECLERC Gérard, 1979, *L'observation de l'homme*, Paris : Seuil.
- LEVINSON STEPHEN, 1983, *Pragmatics*, Cambridge : CUP.
- LEVINSON STEPHEN, 1992, "Activity type and language", in Drew P., Heritage J. (eds), 66-101.
- MARTEL Guylène, 1998, *Autour de l'argumentation*, Québec : Nota bene Editeur.
- MONDADA Lorenza, 1998, "Technologies et interactions dans la fabrication du terrain du linguiste", *Cahiers de l'ILSL*, 10, 39-68.
- NEF Frédéric, 1980, "Note pour une pragmatique textuelle", *Communications*, 32, 183-190.
- O'CONNEL Daniel, KOWAL Sabine, 1994, "Some current transcription systems for spoken discourse : a critical analysis", *Pragmatics* 4/1, 81-107.
- O'CONNEL Daniel, KOWAL Sabine, 1995, "Transcription systems for spoken discourse", in Verschueren J., Ostlan J.O., Blommaert J., *Handbook of Pragmatics*, Amsterdam : John Benjamins, 646-656.
- O'CONNEL Daniel, KOWAL Sabine, 2000, "Are transcripts reproducible", *Pragmatics* 10/2, 247-271.
- PLANTIN Christian, 1996, "Le trilogue argumentatif", *Langue Française* 112, 9-30.
- PLANTIN Christian, 1993, "Situation rhétorique", *Verbum* 1-2-3, 229-239.
- PLANTIN Christian, 1995, *Recherches sur l'interaction argumentative*, Synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches, Université Lumière Lyon 2.
- PLANTIN Christian, 1998, "La raison des émotions", in Bondi M. (ed.), *Forms of argumentative discourse / Per un'analisi linguistica dell'argomentare*, Bologne : CLUEB, 1-50.

- PLANTIN Christian, 2000, "Se mettre en colère en justifiant sa colère", in Plantin C., Doury M., Traverso V. (éds), article sur le CD Rom accompagnant le livre.
- PRIEGO-VALVERDE Béatrice, 1999, *L'humour dans les interactions conversationnelles : jeux et enjeux*, thèse de l'Université d'Aix-Marseille I.
- ROULET Eddy, 1997, "L'analyse du dialogue comme forme et comme activité discursives", in Luzzati et al. (éds), *Le dialogique*, Berne, Berlin, Frankfurt / M., New York, Paris, Vienne : Peter Lang, 97-123.
- ROULET Eddy, 2000, "Énoncé, tour de parole et projection discursive", in Berthoud A.-C., Mondada L. (éds), 5-23.
- SACKS Harvey, 1992, *Lectures on Conversation*, Oxford : Blackwell.
- SALAZAR ORVIG Anne, 1999, *Les mouvements du discours*, Paris : L'Harmattan.
- SCHEGLOFF Emmanuel, 1987, "Some sources of misunderstanding in talk-in-interaction", *Linguistics*, 25, 201-218.
- SCHEGLOFF Emmanuel, 1992, "Repair after next turn : The last structurally provided defense of intersubjectivity in conversation", *American Journal of Sociology*, 97, 1295-145.
- SCHEGLOFF Emmanuel, 1992, "Introduction", in Sacks H., ix-lxii.
- SCHENKEIN Jim (ed.), 1978, *Studies in the Organization of Conversational Interaction*, Londres : Academic Press.
- SCHENKEIN Jim, 1978, "Identity negotiation in conversation", in Schenkein (ed.), 57-79.
- SELTING Margaret, 1996, "On the interplay of syntax and prosody", *Pragmatics* 6/3, 371-389.
- SITRI Frédérique, 1998, *Un modèle d'objet de discours dialogique, entre thématization et reprise*. Thèse de l'Université Paris III.
- SVENNEVIG Jan, 1999, *Getting Acquainted in conversation*, Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins.
- TANNEN Deborah, 1984, *Conversation Style. Analysing talk among friends*, Norwood : Ablex.
- VAN DIJK Teun, 1977, *Text and context*, Londres : Longman.
- VENTOLA Eiji, 1979, "Casual conversation in English", *Journal of Pragmatics*, 3, 3/4, 267-297.
- VERONIQUE Daniel, 1998, "Interlocuteur sociaux et énonciateurs", in Vion R. (éd.), 91-105.
- VINCENT Diane, "L'argumentation et la construction de l'identité et de l'image des locuteurs", in Martel (éd.), 127-155.
- VION Robert, 1992, *La communication verbale*, Paris : Hachette.
- VION Robert, 2001, "Modalités, modalisations et activités langagières", in Vion (éd.)..
- VION Robert (éd.), 1998, *Les sujets et leurs discours*, Aix-en-Provence : Publications de l'université de Provence.
- VION Robert (éd), 2001, *Approches interactives des faits de langue*, *Marges Linguistiques* 2, <<http://marges.linguistiques.free.fr>>.
- VION Robert, VÉRONIQUE Daniel (éds), 1995, *Modèles de l'interaction verbale*, Presses de l'Université de Provence.
- WADENSIÖ Cecilia, 1998, *Interpreting as Interaction*, Londres / New York : Longman.
- WARDHAUGH R., 1985, *How conversation works*, Londres : Basil Blackwell.
- WEIGAND Edda, 1999, « Misunderstanding : the standard case », *Journal of Pragmatics*, 31/6, 763-787.
- WINKIN Yves, 1996, *Anthropologie de la communication*, Paris : De Boeck Université.

<u>PREAMBULE</u>	4
<u>LE CHAMP ET L'OBJET</u>	7
<u>1. TERRAINS ET CORPUS : QUELQUES CADRAGES METHODOLOGIQUES</u>	8
1.1. ANALYSE D'INTERACTIONS AVEC OU SANS TERRAIN	8
1.1.1. ANALYSE D'INTERACTIONS SANS TERRAIN	8
1.1.2. DES TERRAINS ET QUELQUES PARADOXES	9
1.1.2.1. L'observé non étudiable	10
1.1.2.2. Les cadrages de l'observation-collecte : coupes, strates et tranches	11
1.1.2.3. Membre distancié, non-membre éclairé	13
1.1.2.4. Terrains privés, terrains minés : une mise en garde récurrente	15
1.1.2.5. Avoir participé	16
1.2. AU BUREAU	18
1.2.1. LA <i>OVERHEARER'S VERSION</i>	19
1.2.2. LA TRANSCRIPTION	19
1.2.2.1. L'orthographe	20
1.2.2.2. La stabilité	22
1.1.2.3. Les phénomènes suprasegmentaux	23
<u>2. LE CHAMP : PERSPECTIVES THEORIQUES</u>	25
2.1. L'ENTITE D'ANALYSE	25
2.1.1. LA SITUATION	26
2.1.2. L'INTERACTION	26
2.1.3. LES PHENOMENES LANGAGIERS, LA LANGUE	27
2.2. DIFFERENTS MODES D'APPREHENSION DES CORPUS	27
2.2.1. L'OBSERVATION-BALAYAGE	27
2.2.2. LES ENTREES <i>TOP-DOWN</i> OU <i>DOWN-TOP</i>	28
2.3. TEXTE OU ACTIVITE	32
<u>ACTES, ACTIVITES, ACTIONS, THEMES ET OBJETS</u>	35
<u>1. CHOIX DE LA PERSPECTIVE : ACTE OU THEME ?</u>	37
<u>2. ACTES, ACTIONS, ACTIVITES</u>	40
2.1. ACTION VERBALE, ACTION NON VERBALE	40
2.2. QUELQUES OBSERVATIONS SUR DES SITUATIONS DONT L'ACTION MATERIELLE EST CONSTITUTIVE	41
2.3. ACTIONS VERBALES	45
2.3.1. QUELS ACTES ? ESSAI DE FORMULATION PRATIQUE DE LA QUESTION	46
2.3.2. LES ACTIVITES	48
2.3.3. ESSAI DE REPRISE D'UNE ANALYSE	50
<u>3. DEVELOPPEMENTS, GLISSEMENTS ET LIGNES THEMATIQUES</u>	53
3.1. LES CATEGORIES DESCRIPTIVES	53
3.2. LA VARIATION SELON LES TYPES D'INTERACTION	54
3.2.1. CHEZ LE MARCHAND DE CHAUSSURES	55

3.2.2. LA REUNION DE RECHERCHE	57
3.2.3. LA CONVERSATION	60
3.3. BILAN ET AUTRES QUESTIONS	62
<u>DU COTE DES PARTICIPANTS</u>	<u>65</u>
<u>1. GENERALISATION / PARTICULARISATION, DES RESSOURCES POUR L'INTERACTION</u>	<u>67</u>
1.1. LES ROUTINES	67
1.2. LES THEMES SURS	68
1.3. LES ENONCES GENERALISANTS	68
<u>2. PARLER DE SOI</u>	<u>69</u>
2.1. IMAGES DU PARTICIPANT DANS UNE SITUATION DE PERSUASION	69
2.2. LES EMOTIONS ET LA CONFIDENCE CONVERSATIONNELLE	70
<u>3. DIVERGENCES, DESACCORD, MESENTENTE</u>	<u>72</u>
3.1. MALENTENDUS, QUIETUDE ET INQUIETUDE INTERPRETATIVES	72
3.2. DIVERGENCES ET DESACCORDS	74
<u>4. LES QUESTIONS ET LEUR PARTICIPANT</u>	<u>76</u>
<u>4. EN GUISE DE DERNIERS MOTS</u>	<u>80</u>
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	<u>85</u>